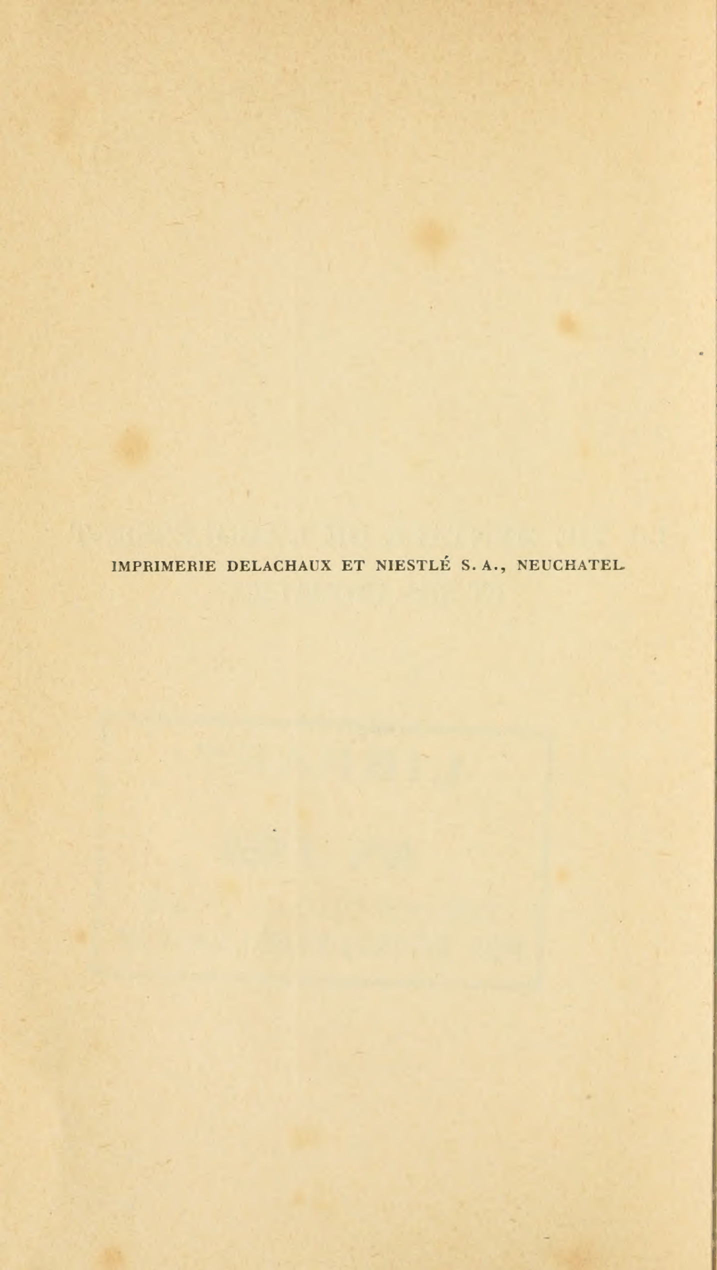

155.5 L547V c.1
Lemaitre, Auguste
La vie mentale de l'adolesc
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02058 7633



LA VIE MENTALE DE L'ADOLESCENT

ET SES ANOMALIES



IMPRIMERIE DELACHAUX ET NIESTLÉ S. A., NEUCHATEL

COLLECTION D'ACTUALITÉS PÉDAGOGIQUES

AUG. LEMAITRE

LA VIE MENTALE
DE
L'ADOLESCENT
ET SES ANOMALIES

Avec 30 figures dans le texte



SAINT-BLAISE
FOYER SOLIDARISTE
1910

LA VIE MENTALE DE L'ADOLESCENT
ET SES ANOMALIES

AVANT-PROPOS

Les manuels de *Pédagogie* abondent : il y en a d'excellents, dans toutes les langues, et l'on y trouverait d'utiles conseils à glaner, si l'on se donnait la peine de les consulter. Non moins instructives sont les *Histoires de la pédagogie*, qui nous font connaître les expériences du passé, celles des grands pionniers qui ont défriché et enrichi l'immense domaine de l'éducation, en prenant ce mot dans son sens le plus général. Notre pays romand possède l'une des meilleures et des mieux conçues de ces histoires : nous la devons à François Guex, le directeur des écoles normales du canton de Vaud.

Dans le petit ouvrage que nous offrons aujourd'hui aux instituteurs, aux parents et aux amis de la jeunesse, il ne sera question ni de pédagogie proprement

dite, ni d'histoire de la pédagogie, mais plutôt de *psychologie pédagogique*. Nous apportons quelques modestes pierres au bon génie de l'école, dont la maison n'est jamais achevée et subit sans cesse des réparations pour s'adapter mieux aux exigences des nouveaux venus. Et ces pierres, nous voudrions, si l'on nous permet cette auguste comparaison, qu'elles fussent vivantes, qu'elles suscitassent un intérêt grandissant, une sollicitude éclairée pour cet âge prétendu « ingrat », qui est celui de l'adolescence, un âge merveilleux de texture et de coloris, malgré les pâleurs de végétations parasites qui s'y entremêlent parfois.

Nous formons le vœu que l'un ou l'autre des chapitres qui vont suivre et qui étonneront peut-être, par leur étrangeté, plus d'un vieux praticien de l'enseignement, serve comme d'en-tête aux réflexions et aux observations de plusieurs de nos collègues, qui tiendraient à vérifier nos assertions. Ils y apporteraient des correctifs nécessaires et des enrichissements très désirables, en examinant des cas analogues à ceux que nous aurons à citer, ou d'autres encore, qu'ils ne peuvent manquer de rencontrer sur leur chemin.

On a déjà décrit des types d'adolescents. En particulier, on nous a initiés complaisamment à des habiletés et à des polissonneries de collégiens anglais.

Les collégiens de Genève, tels qu'on en voyait beaucoup il y a une trentaine d'années, ont été très fine-

ment dépeints par Philippe Monnier, dans le *Livre de Blaise*, et ceux d'hier se sont présentés eux-mêmes dans *Nos Collégiens*, un choix de compositions réunies pour le Jubilé de 1909, par les soins d'Henri Mercier.

Le présent volume diffère considérablement du *Livre de Blaise* et de *Nos Collégiens*, et pourtant il y confine, en ce sens qu'il en serait la partie souterraine, la vilaine partie, celle qui ne se montre pas, mais qui n'en est pas moins indispensable à la vitalité de l'être. Peu attrayante pour les amateurs de bouquets, cette partie-là le deviendra davantage aux yeux du botaniste attentif. Ainsi de nos adolescents. Suivant que vous les jugerez en littérateurs épris des charmes séduisants de leur jeunesse primesautière ou en scrutateurs minutieux des éléments mélangés qu'ils recèlent dans leur sous-sol, ils vous apparaîtront sous deux faces très différentes, dont chacune a sa valeur.

Nous allons essayer, dans les pages qui suivent, de pénétrer aussi loin que possible vers les racines de la vie mentale de l'adolescent, en jetant quelques coups de sonde, encore bien insuffisants, pour surprendre certaines réserves, où s'élabore, jour après jour, la sève nourricière, qui, par mille canaux imperceptibles, se distribue ensuite dans tout l'organisme. Au début de l'adolescence, vers 13 ou 14 ans, ou un peu plus tard encore, des fissures peuvent apparaître, qui permettent de découvrir, mieux probablement qu'à un

autre âge, quelque chose de ces réserves. Ce sont des perturbations plus ou moins accusées, des dissociations ordinairement temporaires, mais dont quelques-unes, comme nous le dirons, révéleraient la nécessité d'exercer une surveillance sur la santé physique ou psychique de l'adolescent.

Nous terminerons cet avant-propos par un merci bien sincère à l'adresse de MM. Ed. Claparède, Cesare Ferrari et F. Guex qui nous ont obligeamment prêté quelques-uns des clichés dont ce volume est orné.

CHAPITRE PREMIER

LA PENSÉE DE L'ADOLESCENT

Avant d'entrer dans le cœur de notre sujet, jetons un rapide coup d'œil sur quelques-uns des moyens propres à découvrir le fond de la pensée d'un adolescent. Nous laisserons de côté les manifestations purement extérieures de cette pensée, parce qu'elles ne varient guère, et parce que, sous des formes différentes — humeur voyageuse, soif d'aventures, bicyclettes et « moto » —, elles ne font que reproduire ce que les anciens poètes ont chanté dans leurs descriptions de cet âge, qui prenait déjà plaisir aux sports d'alors : les luttes, les jeux, le dressage des chevaux, la vitesse à la course, etc. Cet examen, rétrospectif ou actuel, n'offrirait qu'un médiocre intérêt.

Ce que nous voulons seulement retenir, c'est que jamais le cœur n'est étranger à l'esprit, c'est que l'affectif et le mental sont intimément liés. En effet, pour employer une définition du psychologue Binet, la pensée est un « sentiment intellectuel ». Puisque donc

la pensée relève à la fois du sentiment et de l'intelligence, nous croyons qu'un bon moyen de la discerner consiste à donner à l'adolescent, en guise de sujet de rédaction, un texte touchant à la fois à la sensibilité et au jugement, et sur lequel il aura à émettre une opinion motivée.

En multipliant ce genre d'exercices, on obtiendra de bonnes résultantes pour établir, avec une approximation suffisante, la moyenne mentale de l'adolescent, à un âge et dans un milieu donnés. Par exemple, on ne jugera pas à 14 ans, *du juste et de l'injuste*, d'après des déductions simplement logiques, mais on enjambera les raisonnements les plus élémentaires, on se contredira même avec une désinvolture qui surprendra, sitôt qu'un facteur affectif personnel entrera en jeu.

En veut-on la preuve? Je la trouve dans la petite enquête que voici, sur les *Punitions collectives*, enquête que j'ai appuyée sur deux textes dictés à une même classe, à quelques semaines d'intervalle, dont l'un reposait sur une fiction et l'autre sur une réalité concrète et sensible. Voici le premier de ces textes :

« Une classe de 30 élèves est alignée le long du mur de Saint-Antoine. Vient à passer une dame : elle reçoit une pomme pourrie sur son chapeau et porte plainte. Tous les élèves connaissent le coupable, mais le secret est bien gardé. Le maître inflige alors une punition collective. *Auriez-vous agi de même ?* En outre, *que pensez-vous du coupable*, d'abord, puis *de ses camarades ?* »

A l'unanimité, le coupable a été traité de lâche (2me réponse); 13 l'auraient dénoncé et 17 non (3me réponse); enfin pour la punition collective *28 ont appuyé* et *2 ont contredit* (1re réponse). Retenons ce dernier point et nous verrons que la note change considérablement lorsqu'on aura été touché dans sa personne.

Un maître particulier ayant infligé aux élèves dont je viens de parler un pensum collectif, j'attendis trois jours, afin que s'atténuât la mauvaise humeur du premier moment, puis je dictai :

« Du désordre s'étant produit en classe avant l'arrivée du maître, celui-ci demande aux élèves de se dénoncer. Cinq seulement le font, en ajoutant qu'il y avait d'autres coupables. Sur quoi, le maître inflige une punition collective, simple pour ceux qui se sont dénoncés et double pour les autres. *Que pensez-vous :* 1° *Des élèves qui se sont dénoncés ;* 2° *De ceux qui ne l'ont pas fait ;* 3° *De la punition collective ?* »

Comme on devait s'y attendre, ceux qui se sont dénoncés ont été approuvés à l'unanimité et les autres déclarés des lâches. Mais arrivons à l'appréciation de la punition collective. Eh bien, ces mêmes élèves, qui, peu de temps auparavant, s'étaient prononcés par 28 voix contre 2 en faveur de ce genre de répression, déclarent, cette fois-ci, *par 24 voix contre 6* que c'est souverainement injuste. Cela montre combien serait illusoire une enquête sur les pensums collectifs dans laquelle on n'aurait pas tenu compte des intérêts personnels engagés.

Au reste, n'est-il pas naturel que l'utilitarisme égocentrique soit à son maximum pendant l'adolescence, à cet âge où l'on est appelé à décider de son avenir? Lorsqu'il cadrerait avec le plaisir (*utile dulci*), cet utilitarisme serait le plus puissant moteur d'une saine activité. Mais ce n'est pas toujours possible, à cause de la division du travail et de l'encombrement de certaines branches.

A cet égard, voici quelques chiffres éloquents sur l'idéal rêvé par des garçons de 14 et de 15 ans pour le *choix de leur carrière*. Sur 127 élèves, appartenant à quatre classes, il y en a eu 48 (soit environ 38 %) qui désiraient devenir architectes ou ingénieurs, 18 (14 %) professeurs, 16 (13 %) négociants, 7 militaires, 7 médecins, 7 fermiers ou colons, 6 missionnaires, 4 géographes ou explorateurs, 2 vétérinaires, 2 pharmaciens, 2 avocats, 1 historien, 1 entomologue, 1 huissier, 1 douanier, 1 charcutier, 1 pompier et 2 indécis. Ce qui frappe dans cette statistique, c'est *l'attrait* que l'adolescent éprouve *pour les sciences techniques*, dont il ignore encore les difficultés et dont il juge d'après ce qu'il a vu, machines, moteurs, piles, etc.

D'autre part, j'ai été curieux de rechercher le nombre de ceux qui ne demanderaient qu'à continuer *la carrière de leur père*, par rapport à ceux qui en aimeraient une autre, et je n'en ai trouvé que 21 % des premiers contre 79 % des seconds. Ce qui donne à penser que le jeune homme entend parler chez lui des difficultés et des misères inhérentes à la profession

paternelle : à sa manière, il saisit et garde dans son cœur le côté tragique du labeur du chef de famille.

Cette remarque nous servira de transition naturelle, pour passer à une seconde : c'est que, nonobstant l'égocentrisme de l'adolescent, son cerveau ne reste pas étranger à l'idéal ; seulement *il applique cet idéal à autrui* beaucoup plus qu'il ne le place devant ses propres yeux, et il accentue la valeur du dicton que la critique est aisée, mais l'art difficile.

La rédaction suivante, demandée à 143 élèves de 13 à 14 ans $^1/_2$, dans cinq classes différentes, nous donnera un étalon assez exact de l'idéal de l'adolescent : *Les qualités et les défauts de mes camarades.*

Voici par échelle décroissante la liste des qualités et des défauts qui ont été signalés ; je groupe sous un seul chef les synonymes moraux dont la signification est sensiblement la même :

QUALITÉS	SUR 143 ÉLÈVES
complaisant (aimable, bon camarade) . .	59 fois.
laborieux (zélé)	40 »
généreux (dévoué)	34 »
loyal (juste, sûr)	19 »
franc	15 »
gai (bonne humeur)	14 »
obéissant (respectueux)	9 »
sportsman (adroit au jeu)	8 »
A reporter	198

	Report	198 fois.
doux (pacifique)	6	»
courageux	5	»
ordre	5	»
bonne volonté	4	»
propre	2	»
Total	220	

DÉFAUTS	SUR 143 ÉLÈVES	
taquin (batailleur, querelleur)	52	fois.
paresseux	37	»
babillard (distrait)	28	»
moqueur (farceur)	23	»
menteur (tricheur)	23	»
vaniteux (fier, coquet)	22	»
petit saint (hypocrite)	20	»
égoïste	11	»
rapporteur	11	»
désordre (mauvaise tenue)	10	»
bruyant (turbulent)	10	»
lâche (peureux)	10	»
insouciant (mou)	6	»
gourmand	4	»
avare (rapace)	4	»
fumeur	4	»
désobéissant	3	»
jaloux	3	»
A reporter	281	

	Report	281 fois.
malpropre		3 »
susceptible		3 »
irascible		2 »
impertinent		2 »
voleur		2 »
	Total	293

Ce qui surprend, lorsqu'on examine cette liste de qualités et de défauts, c'est qu'elle ne soit pas plus fournie : 293 défauts seulement pour 143 réponses (soit 2 par élève) et 220 qualités (1 $^1/_2$ par élève). La plupart se sont contentés de mentionner un, deux ou trois défauts et qualités, mais ce sont justement des défauts et qualités qu'ils estiment saillants. Au premier rang figurent, non pas la paresse et le zèle, comme on s'y serait attendu, mais la *taquinerie* et la *complaisance*, une qualité et un défaut dont la nature sociale ou anti-sociale est plus vivement ressentie. La paresse et le zèle viennent en second, ensuite dans les qualités la générosité, et dans les défauts le babil. La moquerie, le mensonge, la vanité et l'hypocrisie sont aussi fort remarqués, et d'autre part la loyauté, la franchise et la gaîté.

D'où il ressort, en négligeant les petites fractions, que l'idéal de l'adolescent, ce serait la complaisance, le zèle, la générosité, la loyauté, et que l'inverse, ce serait la taquinerie, la paresse, le babil, la moquerie, le mensonge, la vanité et l'hypocrisie. On comprend

donc parfaitement à cet âge la valeur morale de l'amabilité et du dévouement dont on est l'objet, mais l'égocentrisme empêche que l'on soit porté à réaliser soi-même cet idéal.

Il existe cependant des natures moins repliées sur leur moi, *dans la proportion d'un cinquième ou d'un quart*, contre quatre cinquièmes ou trois quarts d'essentiellement égoïstes, à l'âge de 14 ans, pour autant que j'en ai pu juger d'après divers indices. C'est ce que tendrait aussi à prouver une petite enquête où il s'agissait de répondre à cette question : « *Le premier emploi que je ferai de mon argent ?* » (Indiquer un seul emploi et pourquoi celui-là.)

Je résumerai sous forme de tableau les 153 réponses obtenues qui proviennent de cinq classes successives :

USAGE	MOTIF
39 achètent des livres ou objets d'école.	Utilité personnelle.
50 » une fantaisie ou voyagent.	Plaisir personnel.
33 placent leur argent.	Prévoyance personnelle
122	
80 % pensent d'abord à eux-mêmes.	
16 le donnent aux pauvres.	Générosité ou justice.
15 » à leurs parents.	» »
31	
20 % pensent à autrui.	

Evidemment, cette classification est un peu artificielle et, si l'on voulait entrer dans les détails, il y aurait à se demander, entre autres, si l'achat de livres ou d'objets d'école (que peut-être le père aurait été

obligé de fournir de sa poche) ne devrait pas être considéré comme un acte de générosité. Ce serait une explication, mais plus admissible pour des adultes que pour des adolescents et qui ne s'est trouvée dans aucune des réponses que j'ai collationnées, quoiqu'elle ait pu être pressentie obscurément par un petit nombre et refoulée par une sorte de fausse honte à reconnaître l'humilité de son milieu. Le mental serait alors intervenu afin de résister au premier mouvement du moral. Et les choses se passent souvent ainsi, mais le contraire plus souvent encore ; car c'est un fait d'observation courante que pour éprouver à un haut degré des émotions altruistes, il faut en général avoir atteint un certain niveau d'intelligence ou tout au moins de réflexion. L'adolescent n'échappe pas à cette loi.

Nous arrêterons là ces considérations générales, destinées à mettre en lumière les liens qui rattachent le mental au moral ; elles font présumer que subrepticement le domaine affectif a grandement participé à l'évolution mentale des types spéciaux que nous allons passer en revue. Si l'un ou plusieurs de ces types nous paraissent invraisemblables ou paradoxaux, n'oublions pas qu'ils constituent quelques-unes des mille formes de l'intelligence humaine, auxquelles nous nous rattachons du plus au moins. Sans doute il n'existe pas deux intelligences humaines qui soient identiques, pas plus que deux feuilles du plus grand des arbres, mais ce sont toujours des intelligences humaines, comme pour l'arbre des feuilles. Pour comprendre ces intel-

ligences, il sera préférable d'examiner un nombre restreint de types caractéristiques ou même pathologiques, plutôt qu'une grande quantité de types moins accentués. La vérité en ressortira avec plus d'évidence sans être pour cela moins fidèle.

CHAPITRE II

LES PRINCIPALES SYNOPSIES

La répercussion de l'état affectif de l'adolescent sur son état mental se manifeste fréquemment dans des *synopsies* ou *synesthésies*. On désigne sous ce nom des associations entre des sensations d'ordre différent, dont une seulement est d'origine objective. Quand vous entendez parler ou quand vous lisez, les mots lus ou entendus évoquent en vous des idées, mais ont-ils pour vous une couleur déterminée, dépendante ou non de ces idées ? C'est le cas pour plusieurs adultes, et pour des enfants et des adolescents en bien plus grand nombre ; plus souvent encore ce seront certains mots seulement ou bien des lettres, surtout les voyelles, qui auront leur couleur, et celle-ci ou bien restera dans le champ de la vision mentale ou bien s'extériorisera à des distances variables. Tel est le phénomène de l'*audition colorée*. On appelle *photismes* les lettres ou mots ainsi colorés. Un quart environ des adolescents ont des photismes, quoique pour beaucoup d'en-

tre eux, le phénomène ne s'attache qu'à quelques mots ou à quelques lettres.

Le *diagramme*, fort commun aussi dans l'adolescence, se distingue du photisme en ce qu'il s'applique à des séries de termes similaires qui occupent une position déterminée dans le champ de la vision mentale ou extérieure ; il n'est pas toujours coloré.

Les *personnifications* désignent des associations plus complexes dans lesquelles les mois, les lettres, les chiffres, etc., n'évoquent pas seulement des couleurs ou des représentations symboliques, mais des objets ou des personnes. Plus rares que l'audition colorée ou que les diagrammes, on en rencontre d'assez curieux cas chez les adolescents. Commençons par là notre exposé.

LES PERSONNIFICATIONS

A, 14 ans, intelligent, trouve que les lettres *r* et *s* sont *des personnes* qui regardent à droite et que les lettres *m* et *n* regardent à gauche. « Le chiffre *1* est, dit-il, comme un fil qui va céder sous le poids des trillions, sextillions, etc. ; le chiffre *2* est plus important parce qu'il est pair ; *3* me semble vert, et son double, *6*, rouge ; *5* est important parce qu'il est moitié de *10* que je me représente comme ministre du *Roi Mille*. Les billions, sextillions, etc., sont des personnages beaucoup plus riches que le roi, mais dont on entend

peu parler. Depuis que je sais compter, c'est-à-dire depuis l'âge de 5 à 6 ans, les nombres me semblent des personnalités : *9* le protégé de *10* ; *8* très aimable et son enfant *4* aussi. Cette qualité doit venir de ce que ce sont des nombres pairs et que je les aime beaucoup mieux que les impairs qui m'ont l'air faux. »

Voilà pour les nombres ; voici à présent pour le temps :

« Les *siècles* sont un grand vieillard, à barbe blanche très grande, qui se promène dans les cieux ; les *années* sont leurs serviteurs ; les *heures* les soucis ; les *minutes* et les *secondes* comme des choses dont il ne faut pas s'occuper. *Janvier* est un seigneur qui impose sa volonté aux autres mois ; *juillet* et *août* sont quand même prospères. »

Toutes ces représentations, A les aurait eues dès l'âge de 5 à 6 ans. Le 8 aimable et le 4, enfant de 8, les siècles qui se promènent sous la forme d'un vieillard, avec à son service les années, cela appartient bien à une très jeune imagination ou à une mémoire précoce, si l'enfant a peut-être reçu de bonne heure des leçons imagées d'arithmétique. Toutefois les abstractions comme le fil ou l'unité qui supporte tous les nombres, comme le jour et les heures qui sont tissés de soucis et d'inquiétudes, comme les minutes et les secondes qui sont négligeables, sembleraient se rattacher à une date postérieure.

Circonstances intéressantes au point de vue de l'hérédité, le frère aîné de A possède des personni-

fications de lettres et de chiffres, dont les uns regardent à droite et d'autres à gauche, mais surtout l'oncle de A personnifie d'une façon très complète et très vivante toutes les lettres[1], et il a avec son neveu une conformité frappante de goûts et d'aptitudes, à savoir une réserve qui frise la timidité, un sens critique très développé et de sérieuses qualités de dessinateur.

B, 16 ans, intelligent, s'exprime comme suit : « Le 5 est un jeune homme de 20 à 23 ans qui aime le *6*, une demoiselle à qui il cherche à plaire. Le *7* est un homme de 40 ans qui aime autant le *6* que le *8*, demoiselle d'environ 35 ans ; il tâche de les aider contre le *9*. Ce dernier opprime tous les autres chiffres, en particulier le 6 et le 8 ; cette oppression se fait surtout sentir pour le 8. »

Interrogé sur l'origine de ces personnifications, B répond : « L'oppression que le 9 fait subir aux autres chiffres m'est peut-être venue de la difficulté que j'ai toujours éprouvée à calculer avec ce chiffre. Mais rien que sa vue m'a été et m'est antipathique, tandis que la vue du 7, du 8, du 6 et du 5 me font une impression favorable. »

C, 14 ans, intelligent, a aussi des personnifications de chiffres. Voici leurs caractères respectifs : « Le 5 est sympathique, simple, l'ami de *7* qui est un peu plus fier, mais qui a de bonnes qualités. Le 5 et le 7 se prêtent un appui mutuel dans un bon but. Au con-

[1] Voir le second de mes *Deux Cas de Personnifications*, dans les *Archives de Psychologie*, tome I.

traire, le *3* cherche à faire des alliances pour guerroyer; il est désagréable, acerbe, jouant au grand chef d'une détestable bande. Le *2* fait l'important, quand même il ne l'est pas. Le *6* ressemble au 3, mais il est moins méchant; il ressemble aussi au 8 parce qu'il se croit important et il intimide le 5. Le 8 est heureux d'être recherché par les autres ; il est le protecteur, surtout du 4 et du 7. Le *4*, diminutif du 8, tâche de l'imiter. Le *9* n'a pas beaucoup de caractère, il est bonasse, bonne pâte. Le *10* a de lui-même une très haute opinion, mais avec raison. Le *1*, serviteur des autres, est peu intéressant. »

D, 14 ans, médiocrement doué, a quelques personnifications de lettres : le *b* est un personnage important, mais aimable et généreux, le *d* est jeune, hautain, assez rude, le *f* est très rude, le *g* est un homme sans cœur, d'une cinquantaine d'années, le *h* est pauvre et gentil, le *r* a de l'amabilité et de la bonhomie.

E, 13 $^1/_2$ ans, médiocrement doué, a une sorte d'*individuation chiffrée* pour les personnes ; ainsi un gros chiffre *46* formant une broderie noire en relief sur un canevas à jours espacés sert de substitut à telle personne ; un chiffre *13* en rose, un chiffre *17* en vert, etc. tiennent lieu d'autres personnes.

F, 13 ans, très intelligent, avait de très nombreuses personnifications de mots, dont la plupart ont disparu depuis un an ou deux, même de ses souvenirs. Elles étaient pourtant assez vivantes, puisqu'elles lui reviennent encore à la mémoire au nombre d'une cinquan-

taine. Chaque jour de la semaine avait sa personnification, le *lundi* un cornet gris, le *mercredi* un petit moule à gâteau, le *vendredi* un treillis en fil de fer, le *dimanche* la dernière phalange d'un pouce avec son ongle. Des autres jours, F ne sait plus rien. Quant à l'origine de la synesthésie pour le mercredi et le vendredi, elle provient de ce que, étant bébé, F avait dans ses jouets un petit moule à gâteau et un petit traîneau en fil de fer. Pour le dimanche, il s'exprime ainsi : « C'était dans l'ancien bureau de papa, qui m'a dit que c'était dimanche, au moment même où je regardais son pouce. » L'origine du cornet gris du lundi est inconnue, mais il a pu lui apparaître au moment où il avait devant les yeux un cornet et où il entendait prononcer le mot lundi. J'ai étudié ailleurs et en détail les personnifications de F, avec de nombreuses figures à l'appui [1]; je n'y reviendrai pas, sinon pour retenir ce fait que chez lui les personnifications diffèrent des autres cas que je viens de signaler, en ce sens que la plupart d'entre elles servent à *remplacer* provisoirement un mot inconnu, en s'associant parfois de la façon la plus extravagante avec une circonstance fortuite qui frappait le regard, en même temps que l'oreille entendait le terme incompris. Puis l'imagination gardait pour longtemps l'empreinte reçue, comme le ferait la cire à cacheter.

En comparant entre eux les six adolescents dont je viens d'indiquer les personnifications, on observera

[1] *Archives de Psychologie*, art. cité, tome I, p. 24.

que dans les quatre premiers le côté affectif l'emporte sur le côté intellectuel et que dans les deux derniers c'est l'inverse. Pour E et F, les mots ou les chiffres sont des abstraits, tandis que pour A, B, C et D, des qualités vraiment émotives apparaissent, où les caractères de protecteur et de protégé, de père et de fils, d'oppresseur et d'opprimé jouent un rôle essentiel. En poussant jusqu'au bout l'analyse des personnifications de A, de B et de C, on constate que les premiers chiffres 1 et 2, se donnent de l'importance sans en avoir d'autre que celle de serviteurs, que 3 est insignifiant ou querelleur, que 4 est l'enfant ou l'imitateur de 8, que 5 est un excellent ami, que 6 est sous tutelle, que 7 ne manque pas de qualités, que 8 est bon père, ami fidèle, que 9 est tantôt brutal et tantôt dominé par 10, son protecteur naturel.

Ces rapprochements ont leur intérêt et montrent combien chez des tempéraments prédisposés les notions les plus intellectuelles peuvent prendre vie. Ils montrent aussi que certains chiffres, le 5 en particulier et le 8, sont plus sympathiques et ont plus d'autorité que d'autres.

Sans avoir des personnifications aussi riches, plusieurs adolescents se bornent à attribuer un *sexe* à un plus ou moins grand nombre de lettres ou de chiffres. Là également j'ai pu établir des concordances, dont voici les plus remarquables : Sur *trois* garçons de 14 à 15 ans qui attribuent un sexe aux lettres et qui, bien entendu, ont ignoré leurs réponses respectives,

la concordance a été complète pour *c*, *k*, *q*, *x*, qui sont *masculins* et pour *l*, *m*, *n*, *s*, *z*, qui sont *féminins*. Il n'y a eu que deux attributions de genre pour *c* et *t* qui sont masculins et pour *a*, *o*, *y* qui sont féminins. Je laisse de côté les lettres où il n'y a eu qu'une seule attribution ou une divergence.

Pour les chiffres, sur *cinq* garçons qui leur attribuent un sexe, j'ai trouvé une concordance complète pour le *9* qui est *masculin* et une concordance à une unité près (quatre fois sur cinq) pour le *8* et le *3* qui sont *féminins* et pour le *7*, le *5* et le *4* qui sont *masculins*. On résumerait donc le sexe des chiffres en disant que 1 et 2 sont neutres, 3 féminin, 4 masculin, 5 masculin, 6 indécis, 7 masculin, 8 féminin, 9 masculin, et cela ne cadre point mal avec les caractères attribués plus haut aux chiffres par A, B et C.

L'AUDITION COLORÉE

Comme je le rappelais au commencement de ce chapitre, les mots, les lettres elles-mêmes, pour certains sujets et pour beaucoup d'adolescents ont une couleur. L'audition d'un son, mais plus particulièrement d'une voyelle, provoque une sensation de couleur, soit simplement pensée, soit extériorisée. Voici, pour commencer, le tableau des couleurs induites par les voyelles ; il est dressé dans l'ordre de fréquence des couleurs et d'après des données fournies par des ado-

lescents chez lesquels le photisme avait une netteté qui ne laissait place à aucune espèce de doute :

COULEUR DES VOYELLES

	a	*é*	*i*	*o*	*u*	*Total*
blanc	10	3	18	3	2	36
rouge	11	4	6	4	3	28
noir.	6	2	3	12	4	27
jaune	1	8	1	5	5	20
bleu.	4	2	2	0	7	15
vert	3	3	1	1	5	13
gris	0	6	2	1	2	11
brun	1	1	0	3	3	8
rose.	0	0	0	2	1	3
violet	0	0	0	0	1	1
indéfinissable . .	1	1	0	1	0	3
Totaux	37	30	33	32	33	165

D'où il résulte que *a* est ordinairement rouge ou blanc, que *é* est jaune, que *i* est blanc, que *o* est noir, que *u* est bleu tirant sur le vert ou sur le jaune.

Les consonnes sont moins souvent colorées que les voyelles et, quand elles le sont, leurs couleurs sont en général plus pâles et plus ternes.

Parmi les mots les plus fréquemment colorés figurent, mais sans concordance bien frappante, les jours de la semaine, les nombres, les mois. Pour les mois, si *janvier* et *février* sont blancs, *mars, avril, mai* verts,

juin, juillet, août jaunes, etc., ce photisme élémentaire est si facilement amené par le sens du mot, que dans le cas où le sujet n'en aurait pas d'autres, il serait difficile d'établir si c'est vraiment un photisme ou si ce n'est pas une simple association entre la neige et les mois d'hiver, la verdure et le printemps, les moissons dorées et l'été.

Mais le photisme significatif est loin d'être le seul, et il n'arrive même pas toujours à vaincre le photisme alphabétique, bien que l'esprit, semble-t-il, dût être infiniment plus affecté par le sens d'un mot que par des lettres isolées. Comment expliquer que *rouge* soit noir et que *bleu* soit jaune? Eh bien, cela existe chez C. T., un garçon de 14 ans, parce que la diphtongue *ou* est noire et *eu* jaune. De même *blanc* est bleu foncé parce que *a* est bleu, *gris* est rouge parce que *i* est rouge, et ainsi de suite. Aucun des noms de couleur n'a chez lui sa propre couleur.

Le même C. T. a pourtant quelques photismes significatifs, où se manifeste, comme je l'ai remarqué aussi chez d'autres adolescents, le rôle joué par l'*initiale*, non pas seulement comme lettre, mais aussi en tant qu'idée. Il a *lundi* bleu, *janvier* bleu, *Charles* (son prénom) bleu, *a* bleu. S'il avait eu des photismes de chiffres, le *1* probablement aurait été bleu aussi. Mais pourquoi l'initiale ou l'ouverture d'une série a-t-elle plus de pouvoir que la couleur pour maîtriser la tyrannie du photisme alphabétique? On n'en sait rien ; c'est en vertu d'une de ces *associations privilé-*

giées dont Flournoy a parlé le premier et qui sont particulières à telle ou telle individualité.

Les notes de la gamme et les noms propres prêtent à de nombreux photismes alphabétiques. Ainsi M. R., 14 ans, a *do* noir comme *o*, *ré* jaune comme *é*, *mi* et *si* blancs comme *i*, *fa* et *la* rouges comme *a* ; le *sol* est jaune à cause du son *eu* substitué ici à l'*o* ; quant à l'*u*, vert, il n'existe pas dans la gamme. On pourra remarquer que cette gamme de M. R. reste dans la norme de notre tableau pour les couleurs des voyelles. Quant aux noms propres, je signalerai que tous les Henri, au nombre de six, qui ont des photismes, ont été d'accord sur la couleur blanche de leur prénom.

Les *saveurs* donnent rarement lieu à des photismes. F. K. trouve brun le goût des légumes ; M. C. trouve brunes les choses amères, blanches les douces et jaunes les aigres. Pour A. M. les choses sucrées, ont la forme d'un rectangle ou mieux d'un parallélipipède dans le gosier, les amères sont des losanges, et les salées des carrés ou mieux des cubes. C'est la forme qui domine ici dans la sensation secondaire et le photisme devient un symbole. On peut toutefois lui conserver le nom de photisme, pour simplifier et parce que la couleur existe souvent encore concurremment avec le symbole.

Au point de vue de leur *stabilité* et de leur *durée*, les photismes varient beaucoup. A 15 ans déjà ou à 16 ans, la moitié peut-être des adolescents n'ont rien gardé de leur audition colorée ; pour d'autres, des

changements se sont produits dans certains détails plutôt que dans le ton général ; quelques-uns enfin ont des photismes qui se modifient constamment selon leur état d'âme, selon la température ou selon le timbre des voix ou des instruments qu'ils entendent. A quatre reprises et à une année d'intervalle environ, entre 12 $^1/_2$ et 16 $^1/_2$ ans, j'ai fait subir à un jeune homme un interrogatoire, qui a porté sur toutes les lettres de l'alphabet, sur les diphtongues et sur 45 mots ; il en est résulté que, durant ces quatre années, les voyelles avaient conservé leurs couleurs, les diphtongues avaient à peine varié et un quart des consonnes et des mots avaient subi de légers changements.

Pour ce qui tient à l'*hérédité*, je connais des familles dont plusieurs membres, des frères et des sœurs principalement, ont de l'audition colorée, et sûrement d'autres parents encore, parmi les personnes âgées, en auraient eu, si on avait pu les observer au début de leur adolescence. Mais d'un membre à l'autre les couleurs pour les mêmes lettres ne correspondent pas. Ce ne seraient donc pas les photismes qui seraient héréditaires, mais la disposition à en avoir. Une fois pourtant j'ai rencontré chez un garçon de treize ans un photisme héréditaire pour les cinq voyelles. Il avait et il a encore, plus de quatre ans après son premier interrogatoire :

a rouge, *e* blanc, *i* noir, *o* jaune, *u* bleu.

L'enfant n'avait jamais entendu parler de ce genre

de phénomène. Mais lorsque, revenu chez lui, il conta la chose à sa mère à titre de curiosité, celle-ci lui répondit qu'elle avait toujours eu, elle aussi, identiquement *les mêmes couleurs pour chaque voyelle.*

A cela s'arrête l'identité, car pour les diphtongues le fils a la couleur de l'initiale (*au* rouge, *eu* blanc, *ou* jaune), tandis que la mère fait un mélange optique dont elle a bien voulu me donner des exemples par écrit :

au = rouge et bleu = violet (foncé avec *i* comme m*iau*le, M*au*rice; lilas clair avec *e* comme b*eau*, t*au*pe).

ou = jaune et bleu = vert (même remarque : *oui*stiti, p*ou*le).

ao = rouge et jaune = orange (b*ao*bab, cac*ao*).

Il y aurait encore à citer de cette dame d'autres synopsies (que son fils ne possède pas) comme les *consonnes*, qui sont incolores, mais qui ajoutent aux mots des idées de douceur (*b*), de dureté (*p*), de sécheresse (*f*), etc., les *diagrammes* de l'année (en fer à cheval), de la semaine et des chiffres ; je laisserai cela de côté pour arriver de suite au fait suivant où il me semble découvrir, pour l'audition colorée du fils, une véritable hérédité physiologique.

Parmi les petites préoccupations d'une personne qui attend son bébé, il faut compter celle du prénom qu'on va lui donner. Sera-ce le prénom du parrain ou de la marraine? La maman dont il est ici ques-

tion l'aurait désiré, et pourtant elle n'a pu s'y résoudre, à cause.... l'aurait-on cru? de la couleur des dits prénoms, qui juraient étrangement avec le nom de famille du futur petit être. Il a fallu renoncer à toute convenance baptismale et se rabattre sur le prénom de Robert, dont l'*o* jaune, mitigé par le *e* blanc. cadrait assez bien avec le jaune très vif du nom de famille qui renferme plusieurs *o*. — Trois ans plus tard, même perplexité pour un autre garçon qui reçut un nom noir (où se trouvaient des *i*), parce que le noir s'harmonise avec tout et, par conséquent, aussi avec le jaune. Cette circonstance, que beaucoup trouveront insignifiante, ne l'était certes pas pour la jeune mère dont nous nous entretenons, car dès ses années d'école, c'était pour elle un supplice que de rencontrer dans des poésies douces et tendres des mots où il y avait des *o* et des *a*; la discordance entre la couleur et le sens était par trop criarde.

Etant donnée cette sensibilité toute spéciale — que raviva l'état de grossesse — pour les couleurs des voyelles, je m'explique sans peine que la mère ait transmis à son fils, non seulement une vague disposition aux synopsies, mais aussi sa propre formule synoptique. Ce fait m'a paru assez rare pour mériter d'être rappelé.

J'ajouterai que le second fils de la même dame a aussi des synesthésies, mais il n'a de photisme coloré que pour deux voyelles : *i* qui est noir et *o* qui est jaune, *comme chez sa mère et son frère aîné*, plus la

consonne *k* qui est rouge, (peut-être à cause du son *a* du *k* prononcé et cela serait encore comme pour la mère et le frère). Les autres voyelles, au lieu d'une couleur, ont une saveur, *a* étant fade, *e* sucré et *u* amer.

En opposition avec l'hérédité de l'audition colorée, je mentionnerai un cas, unique en son genre, que j'ai étudié en détail il y a quelques années et où cette audition avait été *subitement acquise*, puis avait persisté jusqu'à l'adolescence[1]. Il s'agit d'un garçon qui, à l'âge de 7 ans, pendant un séjour d'été à la montagne, s'était amusé avec d'autres enfants à regarder fixement le soleil, après quoi il s'était endormi sur l'herbe. Plus tard, éveillé brusquement par un jeune pâtre qui le secoua en lui criant : « Lève-toi ! » il fut stupéfait de voir surgir, contre la poitrine du pâtre et à chacune de ses paroles, des couleurs flamboyantes et changeantes, apparaissant et disparaissant en même temps que la voix de son interlocuteur. La forme des mots entendus a été dès lors celle d'une tache ovale et gaufrée s'appliquant contre des plans divers : arbres, maisons, livres, cahiers, etc., mais la couleur de ces taches varie à l'infini, suivant les moments et les personnes qui parlent. Les conséquences de ce genre d'audition sont des plus curieuses ; c'est ainsi qu'il en résulte une gêne pour écrire dans un cahier ou au tableau noir si l'on parle auprès de lui, à cause des couleurs qui se projettent devant la plume ou devant

1. *Archives de psychologie*, t. III, p. 164.

la craie. Se met-on à causer pendant qu'il se coiffe devant son miroir, il ne se voit plus et n'aperçoit que des plaques colorées qui passent successivement. Le fait-on pendant qu'il regarde le bouchon de sa ligne, les plaques colorées se forment à deux centimètres environ au-dessus de l'eau, qui lui paraît couler plus bas au delà des plaques.

Poussée à un pareil degré, l'audition colorée, tout admirable qu'elle soit, ne laisse pas de devenir désagréable. C'est ce qu'a judicieusement remarqué un garçon de 14 ans, très aimable et peu travailleur, qui m'écrivait il n'y a pas longtemps : « Cette étrange sensation me charme ou m'énerve. Elle me charme, lorsque je ne suis pas attentif, ou très peu, à ce que l'on dit. Elle m'énerve lorsque je veux écouter, car alors il se livre en moi un combat entre le désir de me laisser aller à voir les couleurs et le désir de les arrêter pour être attentif à ce que j'entends. Mais c'est peine perdue et plus je veux ne pas voir de couleurs, plus je les vois. Je suis presque certain que ma faiblesse dans plusieurs branches vient de là. Lorsque je joue du flageolet, chaque note a sa couleur, pas la même que pour les mots, mais alors c'est charmant, il y a double plaisir, pour la vue et pour l'ouïe. Si je vois une couleur criarde je ressens une douleur, pas une douleur morale, mais une vraie douleur comme si l'on me transperçait avec une lame et plus la couleur est criarde, plus le fer entre profondément. Un son discordant me produit la même sensation. »

On voit que l'audition colorée, dont la valeur semble minime à première vue, comporte de nombreuses variétés ; quelques-unes dénotent une si profonde *affectivité* que ce phénomène, à lui seul, peut caractériser certains adolescents beaucoup mieux que des faits extérieurs. On découvrirait aussi, dans l'audition colorée, la racine de certaines distractions et de certaines anomalies de la mémoire, des cas par exemple où cette mémoire retient mieux ce qu'elle a appris sans y prendre garde que ce pour quoi elle a fait effort.

LES DIAGRAMMES

Les diagrammes sont peut-être de moitié moins fréquents que l'audition colorée, mais ils sont souvent en connexion avec elle et l'hérédité y joue un rôle analogue. Les adolescents en ont plus que les adultes, du moins s'il s'agit de diagrammes spontanés, très différents des schèmes raisonnés auxquels on recourt pour classer ses idées.

Le plus répandu de tous — il est souvent le seul — est le *diagramme de l'année ;* il affecte fréquemment une forme circulaire ou elliptique ou celle d'une ligne ouverte, courbe, droite ou brisée. Dans les diagrammes circulaires janvier est placé au pôle sud ou au pôle nord et de là les autres mois se répartissent de droite à gauche ou de gauche à droite, en occupant des lon-

gueurs tantôt égales, tantôt inégales. Du reste on rencontre dans les diagrammes les combinaisons les plus diverses, soit pour la forme, depuis une simple ligne tracée ou non tracée jusqu'à une grande largeur de ruban coloré, soit pour la distance à laquelle ils sont vus et qui varie de quelques centimètres jusqu'à une dizaine de mètres ou davantage.

Les diagrammes qu'on rencontre le plus, après celui de l'année, sont ceux des nombres et des jours de la semaine. Pour les *nombres*, ce sont souvent des lignes ascendantes qui, à partir d'un certain point s'infléchissent en coude à droite ou à gauche sur le même plan ou sur un plan différent jusqu'à un autre point où de nouveau il y aura changement de direction. Ainsi A. B., 14 ans, a un diagramme des nombres qui s'élève verticalement de 1 à 19, puis s'infléchit brusquement à gauche en formant une légère oblique montant jusqu'à 50, pour de là, s'élever à peu près perpendiculairement jusque vers 100, qui déjà s'est infléchi à droite, et marque l'entrée d'une nouvelle oblique indéfinie vers l'E.-N.-E. (fig. 1). Ce diagramme mesure 12 centimètres environ pour les deux premières dizaines verticales, 15 pour les deux suivantes

Fig. 1.

horizontales, mais 4 $^1/_2$ seulement pour les cinq dizaines verticales de 50 à 100, et 6 à 7 pour les séries suivantes horizontales de cinq dizaines.

Prenons un autre exemple de diagramme numérique, celui de A. S., 14 ans. Les nombres ont chacun leur segment jusqu'à 10, puis un seul segment de 10 à 20, un autre presque dans le même axe de 20 à 50, de nouveau un pour chaque dizaine jusqu'à 100, à partir duquel les segments embrassent de longues séries (fig. 2).

Pour la *semaine*, le même A. S. a un diagramme en ligne brisée qui se relève fortement le jeudi et le dimanche, pour retomber les lundi, mardi et vendredi (fig. 3). La semaine de H. S., 13 ans, n'est pas sans analogie avec celle de A. S., sauf qu'à la forme anguleuse de la ligne brisée, il préfère une courbe plus molle et moins rébarbative (fig. 4). Dans les deux cas, le jeudi et surtout le dimanche forment des sommets d'où il faut redescendre vers les autres jours, et même dès le jeudi et le di-

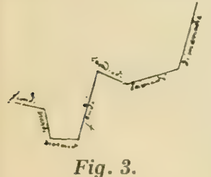


Fig. 3.

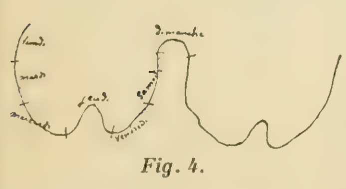


Fig. 4.

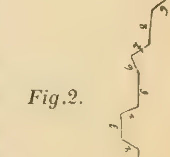


Fig. 2.

manche après-midi chez H. S.; cela semble démontrer que la réflexion a participé en une large mesure à l'élaboration des diagrammes. N'est-ce pas la réflexion, jointe à une sensation de bien-être, qui a fait monter les lignes du dimanche et du jeudi, les jours de vacances ou de demi-vacances?

Il n'est pas nécessaire, dans ce chapitre, de donner un plus grand nombre d'exemples des diagrammes les plus habituels : tous ceux qui s'y intéresseront, et les maîtres en particulier, pourront s'en procurer facilement. Les élèves qui en possèdent les représenteront tant bien que mal et avec plaisir par le dessin, lorsqu'on leur aura révélé des richesses dont ils se servaient depuis longtemps sans le savoir. Pour faire connaître les tempéraments et les facultés, les diagrammes, comme l'audition colorée ou les personnifications, ont une valeur considérable. On le verra mieux encore dans ce qui suit.

CHAPITRE III

LES SYNOPSIES RARES

Dans mon livre publié en 1901, sur *l'Audition colorée et les Phénomènes connexes,* j'ai analysé trois cas de synopsies, extrêmement riches, chez des garçons de 13 ans. Depuis cette époque, j'ai rencontré beaucoup d'adolescents à synopsies, mais aucun qui en ait eu d'aussi développées. Je résume donc brièvement ces trois monographies en les mettant à jour. Ces jeunes gens ont aujourd'hui dépassé leur vingtième année. Je leur conserve leurs pseudonymes de Moine, Lefort et Pradel.

SYNOPSIES DE RODOLPHE MOINE

De son père, qui était un bon peintre-amateur et qu'il perdit avant d'avoir 10 ans, R. M. paraît avoir tenu ses dispositions naturelles pour la mécanique, mais non l'insouciance et la naïveté joyeuse, qui sont

un des traits de son caractère. Ses aïeuls paternels étaient des musiciens ambulants qui voyageaient dans une roulotte, passant ainsi d'une ville à l'autre, en Allemagne, en Angleterre, en France et en Autriche. Les trois fils de ces musiciens ambulants, soit le père de Rodolphe et ses deux oncles, ont été des hommes très distingués. L'un d'eux est encore le directeur d'un important conservatoire et l'autre oncle, récemment décédé, s'était acquis une telle réputation de chanteur et de maître incomparable dans le domaine de la musique vocale, qu'on l'a autopsié et qu'on a trouvé dans son cerveau un développement très anormal de la deuxième circonvolution frontale gauche, qui atteignait presque le double de son étendue normale, avec sillons profonds [1].

La mort de son père fut pour Rodolphe une perte dont il n'a jamais su ni pu mesurer la gravité. Il a peine à se remémorer les traits de sa physionomie, tandis qu'il se souvient beaucoup mieux des endroits où il le conduisait, ainsi que de la disposition des pièces et des meubles dans l'appartement que la famille occupait. Rodolphe a une excellente mémoire topographique et retient bien la forme des objets.

Ses photismes sont alphabétiques, ils embrassent presque tout le vocabulaire, tous les mots compris ; pour les *mots inconnus*, l'attention sollicitée par la recherche du sens lui voile probablement le phéno-

[1] Auerbach. *La localisation du talent musical.* Archiv für Anatomie, 1908.

mène lumineux sous-jacent. La même remarque s'appliquerait à un autre jeune homme de ma connaissance, chez qui la couleur ne se présentait pas pour des mots latins parce que, pensait-il, ces mots lui étaient moins familiers que les mots français ou allemands.

A en juger d'après ses photismes, la tonalité de R. M. serait pâle et même terne, manquant de relief et de saillies. Et il y a un peu de cela dans son tempérament. Son alphabet n'a ni rouge, ni bleu foncé, ni jaune, mais beaucoup de blanc, de gris, de blond et de rose, quelquefois du noir ou du vert foncé, une fois du vert clair (*v*) et une fois du bleu de ciel (*l*). Ce bleu de ciel de la consonne *l* paraît d'ailleurs jouir d'un assez grand pouvoir absorbant, au détriment des voyelles ou des diphtongues, car *Paul*, *mal*, *animal*, *malade* sont bleus. Ajoutons qu'à plusieurs années de distance les photismes ont subsisté chez R. M., avec de légères variantes et en s'uniformisant quelque peu dans le sens du gris.

Les diagrammes de R. M. que je connais sont au nombre de treize, et pourvus pour la plupart de noms écrits en lettres cursives. Son *année* décrit une courbe sinueuse de gauche à droite, sur une longueur de 45 centimètres en projection, de janvier à décembre. Le diagramme des *saisons* (hiver, printemps, été, automne), sauf les noms, est conforme à celui de l'année. Celui de la *semaine* décrit une circonférence de 27 centimètres de diamètre, avec dimanche au pôle

sud et lundi à droite en montant. Dans tous ces diagrammes les lettres paraissent en gris couleur crayon sur fond noir, sans ligne tracée. Le diagramme des *nombres* est une ligne (toujours fictive) dont la tendance générale est de s'élever de gauche à droite par paliers : le 0 est à gauche sur le même plan que les yeux et à une distance de 55 centimètres, le 100 est à une plus grande distance à droite ; le 200 est de $1^{m}15$ plus élevé que le 100 et à $2^{m}10$ de ce dernier chiffre, etc. Seulement, dans le calcul, les chiffres de 200 à 100 s'abaissent de telle manière que le 100 prend la place du 0 et le 200 celle du 100, car Rodolphe n'a jamais qu'une centaine à la fois devant lui. A la hauteur du plafond, qui est à $3^{m}25$ du plancher, se trouve 1300.

Soit maintenant à diviser 50 par 2, Rodolphe passe de 50 à 0 pour revenir à 25, les chiffres intermédiaires produisent une ombre. De même pour diviser 48 par 4, il voit successivement 48, 0, 12, avec des ombres intermédiaires, chacun de ces chiffres gardant la place qui lui appartient en propre. Lorsqu'il y a un reste à une division, le diagramme ne m'a paru utilisé que pour la partie entière, mais non pour la fraction, sauf peut-être lorsqu'elle est exprimée en décimales. Soit encore à additionner 42 et 17, il voit 42, puis une ligne ombragée jusqu'à ce que s'inscrive 61. On voit *l'usage* qu'on peut faire d'un diagramme numérique. Est-ce une facilité ou une complication pour le calcul ? Il faut répondre ce qu'on répondrait aussi pour la mnémotechnie : elle n'a d'avantage que pour son

propre inventeur, que cet inventeur soit conscient, comme dans la mnémotechnie, ou, comme ici, inconscient de la genèse de ses diagrammes.

Poursuivons notre énumération. Le diagramme des *âges* de R. M. embrasse la vie jusqu'à son extrême limite, c'est une ligne sinueuse où il y a descente du 5 au 9 et montée du 9 à la dizaine qui suit, sauf pour 15 à 19 ans, où le bon sens veut qu'on grandisse. Le *siècle* est en rapport de symétrie avec les âges. L'*ère chrétienne* divise le temps en deux parties séparées par l'apparition sur la terre de Jésus-Christ dont le nom est écrit en noir; exceptionnellement ce diagramme est visualisé sous la forme d'une ligne bleue. Le diagramme des *heures* va de midi à minuit et de minuit à midi avec descente continue de 1 h. à 9 h. et forte montée pour les trois heures suivantes ; les noms midi et minuit sont inscrits en cursive dans ce diagramme au-dessus de leur place respective.

Je ne ferai que mentionner trois diagrammes de Rodolphe où l'application des nombres s'est faite d'une façon peu commune, à savoir le diagramme des *chiffres scolaires*, le diagramme *monétaire* et le diagramme des *jours du mois*. Tous trois suivent la direction habituelle de gauche à droite avec des sinuosités diverses. Mais il faut faire une place à part à deux diagrammes étranges.

Rodolphe possède depuis sa première enfance, un diagramme des *prières*. Il y localisait probablement jadis, sans les voir écrits, les mots ou les phrases

retenus par l'oreille. Plus tard, quand il a su lire, les caractères du livre de prières se sont placés sur la ligne primitive qui a disparu, une fois les mots fixés. Ce qui me pousse à raisonner ainsi, c'est que R. M. est à peu près certain d'avoir eu ce diagramme avant d'avoir appris à lire ; il se rappelle en outre le mal que s'est donné une pieuse parente pour lui faire mémoriser l'Oraison dominicale, l'Avé et le Symbole, elle se tenant assise sur un canapé, pendant que lui, enfant de cinq ou six ans, restait debout ou allait et venait en répétant les paroles qu'il devait graver dans son petit cerveau.

Comme je faisais remarquer à Rodolphe que son diagramme ressemblait au contour d'un *canapé* et que c'était peut-être le canapé même devant lequel il avait jadis récité ses prières, il n'y a pas contredit, quoique au fond il n'en sache rien et ne saisisse pas d'emblée un rapport purement inconscient. Dans ce diagramme (trop grand pour être reproduit ici) figurent tous les mots des trois prières successives qui, prononcées, se développent sur une longueur d'un peu plus de trois mètres, tandis que dans le catéchisme, où j'en ai mesuré le texte, elles ont presque exactement deux mètres.

Un dernier diagramme de R. M., celui de la *gamme*, date de l'époque où on lui montra les notes sur un piano et où on lui expliqua les dièzes et les bémols. Il porte les noms des notes et les signes du dièze et du bémol (fig. 5). La ligne de la gamme est semblable

à deux croissants d'égale longueur, chacun ayant 15 centimètres de corde, le premier pour do, ré, mi, fa et le second pour sol, la, si. La ligne, ainsi que les dièzes et les bémols, sont couleur crayon (dans la



Fig. 5.

figure, on les a repassés à l'encre), tandis que les noms des notes sont en écriture noire. Le do grave du piano est en bas à gauche ; à l'octave suivante il est dans le plan des yeux. De là, la gamme s'élève à droite.

Mais ce diagramme a toute une histoire, qu'il me faut raconter en l'abrégeant. L'écriture d'abord en a changé, c'était celle de Rodolphe et il s'y est substitué brusquement celle du curé Burnier, telle qu'on la trouve reproduite dans l'ouvrage *Des Indes à la pla-*

nète Mars, de Flournoy. Pourquoi ? Parce qu'un jour, en feuilletant cet ouvrage devant Rodolphe, je lui avais montré, en même temps qu'à d'autres personnes, comment un médium avait su imiter l'écriture d'un défunt, ce qui l'avait vivement frappé.

Ce n'est pas tout. En regardant la fig. 5, on se sera déjà demandé ce que signifiaient les noms de Bocard et de Mme N. Le fragment suivant d'une lettre que m'écrivit R. M. répond à cette question :

« ..... Les faits se passent lorsque j'étudie mon piano, à la gamme de si majeur et à celle de do majeur. Lorsque je commence ma gamme de si, je vois dans mon esprit une tache de couleur beige crème ; en frappant la seconde note, c'est-à-dire do dièze, la tache prend la forme d'une tête de grande et forte dimension et d'un corsage beige crème. La tête est nue, les cheveux sont blonds et frisés. Puis à la troisième note, ré dièze, la robe est achevée. Au bas, il y a trois volants de même couleur formant festons, le corsage est ce qu'on appelle bouillonné. Au fa dièze, elle disparaît. Mesures prises au jardin, cette dame vue à une distance de 5m50, a 1m25 jusqu'aux pieds qui sont invisibles, à la hauteur de mes yeux. Le fond est noir et les nuages sur lesquels elle repose sont d'un gris noir. Cette dame porte un nom clair comme N. » (Ici un nom que la discrétion m'empêche d'imprimer.) — « A la gamme de do majeur, lorsque je frappe le mi, je vois une tête maigre, cheveux, sourcils et moustaches noirs. La tête est nue et aussi le

bas des jambes, les pieds sont invisibles. Au fa, la veste se dessine et le soldat est terminé. Il a des pantalons rouges, une veste bleue, des épaulettes noires et des cordons blancs sur la veste. Il disparaît après le sol. Il est un peu plus petit que la dame. Il a un air ennuyé, renfrogné. Il porte un nom foncé comme sa moustache et qui se termine en *ard*. Il est placé comme la dame à 5m50, mais paraît à droite et non à gauche. »

Cette lettre est instructive à divers égards. On y voit comment les diagrammes peuvent se compliquer ou se compléter par adjonctions successives, à la faveur des circonstances, chez des sujets dont l'extrême sensibilité ne se manifeste pas nécessairement à l'extérieur.

Nous avons vu une première soudure faite dans ce diagramme de la gamme, celle de l'écriture Burnier. La seconde soudure qui ne s'applique qu'à la gamme de si, date de deux mois plus tard. Rodolphe était alors en séjour dans une famille à laquelle Mme N. rendit un jour visite, et cette dame lui apparut pour la première fois peu de jours après, alors qu'il étudiait fiévreusement sa gamme de si. Cela lui causa une impression très désagréable ; il s'y est un peu habitué, mais évite tant qu'il le peut de jouer cette gamme de si, afin d'échapper à une apparition qui lui déplaît. Du moins, il ne joue que la gamme descendante, où Mme N. ne paraît jamais. Elle pousse même la discrétion jusqu'à ne paraître qu'une seule fois, à la pre-

mière octave montante, mais il est impossible de la tromper et de lui faire quitter la place qu'elle s'est choisie du premier si au premier mi montant.

Resterait à élucider l'autre synesthésie, celle du soldat dont le nom finit en *ard* et qui paraît à droite dans la gamme de do. Peu après avoir écrit sa lettre, R. M. a retrouvé le nom entier de ce soldat, qu'il devait sentir obscurément : il s'appelle Bocard et ce nom lui viendrait de ce qu'il est noir. Ce Bocard lui est apparu une douzaine de jours après M[me] N., pour la gamme de do et à partir du mi ; ainsi que sa comparse, il ne se produit qu'à la première octave montante. Moins favorisé dans mes recherches sur Bocard (Rodolphe ne le connaît pas autrement) que dans celles sur M[me] N., je n'ai pas pu établir la relation qui a lié son sort au mi, fa, sol, de la gamme de do.

Des visions de cette sorte débordent les photismes et les diagrammes ordinaires, où l'inducteur éveille si naturellement l'image secondaire que le sujet n'y pense pas et que c'est à peine s'il s'en rend compte. Elles ont toutes les apparences d'individus concrets et déterminés, reproduisent même des types vivants et doivent être rangées dans un de ces territoires mal délimités qui sont aux confins de la personnification et de l'hallucination.

Les synopsies de R. M. forment un ensemble imposant, tant pour le nombre des photismes que pour la superbe série des diagrammes. Elles ont subsisté tant que j'ai pu le suivre, jusqu'à 18 ans, sauf le fameux

diagramme de la gamme qui n'a plus trouvé d'emploi parce que R. M. a abandonné son piano. Aux diagrammes primitifs il s'en est ajouté quelques autres, mais d'un emploi moins usuel et dont je ne saurais dire s'ils sont tout à fait spontanés ou s'ils ne sont pas issus en partie des réflexions qui portent à schématiser ce qu'on veut apprendre et retenir. D'après mes derniers renseignements, R. M., qui est un des plus authentiques représentants du type visuel pur, poursuit à l'étranger et avec succès ses études d'ingénieur.

SYNOPSIES DE PIERRE LEFORT

Il jouit d'une bonne santé physique, morale et intellectuelle. Comme Rodolphe il aime les machines et s'intéresse à l'électricité, mais il se préoccupe plus que lui de la recherche du vrai et, plus que lui, il voudrait scruter les secrets des forces de la nature captées par le génie de l'homme. On sait que beaucoup de garçons, d'un esprit alerte, aiment à fabriquer des appareils, des « trucs » comme ils disent dans leur jargon : c'est à qui sera le plus ingénieux, j'allais dire le plus ingénieur. Tel était Rodolphe Moine, tel est aussi Pierre Lefort et tel sera bientôt Jules Pradel ; ce qui confirme une remarque du psychologue anglais Galton que les mécaniciens et les architectes possèdent en général une remarquable

faculté de visualisation et qu'ils voient déjà fonctionner leurs machines pendant qu'ils les inventent.

P. L. possède des photismes, de beaux diagrammes colorés et quelques synopsies symboliques. Deux de ces synopsies sont suscitées par les adverbes de lieu *où* et *dessous*.

Le premier de ces adverbes forme devant ses yeux un paysage (fig. 6), dont une partie est un coin de jardin existant réellement et l'autre partie une tache ne répondant à rien. Dans le fond, on aperçoit une construction en bois, qui sert de grange et qui est séparée de la propriété de la famille Lefort par un chemin vicinal. Une palissade bien visible dans la figure et qui a $1^{m}25$ de hauteur sert de clôture à la dite propriété. Le tronc d'arbre qu'on y remarque est tout près de la palissade. La grosse tache qui semble collée à ce tronc en est distante d'environ trois quarts de mètre; elle flotte suspendue au-dessus de l'allée, à 30 ou 40 centimètres du sol. C'est une tache presque opaque, aussi mince qu'une feuille de papier, mesurant 2 m. de hauteur sur autant de largeur et que P. L. n'a pu rendre par aucun mélange de couleurs. Elle est un peu, très peu lumineuse et pour la nuance se rapprocherait du brun.

Comment a débuté cette synopsie et quand ? Pierre ne le sait pas, mais il lui attribue une origine plutôt récente. Ce qui me permet de supposer, sans trop d'invraisemblance si l'on considère la tache avec un peu d'indulgence, qu'elle représente un pays, celui

précisément que P. L. avait étudié en classe, un an auparavant, et devant une carte murale : la France. Comme une interrogation devant la carte donne lieu à des questions du genre de celles-ci : « *Où* s'embarque-

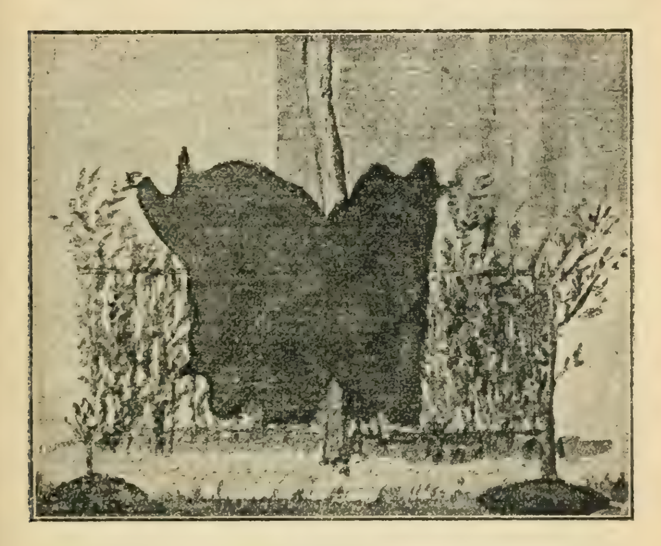


Fig. 6.

t-on pour l'Angleterre ? » — « *Où* est la ligne de séparation entre le bassin de la Loire et celui du Rhône ? » — voilà ce petit adverbe *où* devenu redoutable pour un jour de thème d'épreuve, alors que la carte sera roulée. Et à la faveur de la légère émotion qu'il engendre, ce *où* s'est amalgamé avec une tache qui rappelle en gros la forme de la France.

Pour *dessous* (fig. 7), c'est une flèche rose, d'autres fois plutôt rouge, qui peut avoir 12 centimètres de long et qui se détache dans une ombre, sous un bloc d'un blanc d'ivoire, autrefois appuyé sur deux autres blocs et maintenant en l'air. Cette flèche doit être assimilée, me semble-t-il, à celle d'un jeu de fléchettes. La différence que Pierre prétend établir entre la forme de la flèche qu'il visualise et celle d'une fléchette de son jeu n'est pas pour m'embarrasser. Les objets sont appelés à subir bien d'autres changements dans les visions, et Galton cite précisément une flèche qui, par association, se transforme, chez un Révérend, en tulipe, en pistil, en vilebrequin, etc. Je m'imagine donc que Pierre a dû chercher une fléchette perdue et qu'il l'a retrouvée sous un rocher; elle était *dessous*, et l'image s'est associée à cet adverbe.

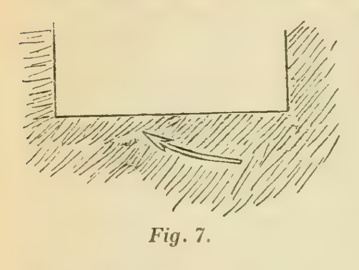


Fig. 7.

P. L. possède du reste à un degré remarquable la faculté de donner aux termes abstraits une forme concrète, ce qu'il fait entre autres pour les trois adverbes de temps *jamais, souvent, rarement.*

Quant aux photismes il en est relativement peu pourvu et ils sont tantôt alphabétiques, tantôt significatifs ; le bleu y a un sens favorable et le jaune un sens défavorable : *jeudi* est bleu, *vendredi* est jaune ; l'*ordre*

est du bleu quadrillé de noir; *2* et *6* sont bleus, *3* est jaune; le vert, sa couleur préférée, est induit par *7*, *14*, *15*.

Pour les diagrammes, P. L. en a en revanche une belle série, et ce qui les rend particulièrement attrayants, c'est qu'on a pu assister à la naissance et au progrès de quelques-uns d'entre eux. En effet, au rebours de Rodolphe Moine, Pierre ne fait remonter aucun de ses diagrammes, sauf un seul, à sa première enfance; ils datent de deux à trois ans, alors qu'il était âgé d'environ 11 ans. Je ne rappellerai ici que quatre des diagrammes les plus saillants de Pierre (l'*Oraison dominicale*, les *heures*, la *semaine* et l'*année*) et si l'on était curieux de connaître les autres (les *siècles*, les *nombres*, la *gamme*, les *épreuves scolaires*, etc.), on les trouvera, avec figures appropriées dans mon ouvrage, cité plus haut, sur l'*Audition colorée et les Phénomènes connexes*.

Commençons par l'*Oraison dominicale*, le seul des diagrammes de P. L. qui remonte à sa première enfance (fig. 8). C'est une oblique tortueuse de 9 centimètres à peu près qui se dirige en haut à droite, avec en bas la lettre cursive *N* et à l'autre extrémité le mot *Amen*. Tout enfant, Pierre répétait une très courte prière qu'il visualisait comme une demi-circonférence, pendant que les aînés récitaient l'Oraison dominicale, laquelle lui apparut, avant qu'il la sût, comme une droite orientée du S.-O. au N.-E. Cette droite s'est modelée plus tard, suivant le sens des paroles qui ont

été jointes au diagramme dans la figure, mais qui, ainsi que je le disais, ne sont pas visualisées, à part le *N* initial et le *Amen* final. Il semble à Pierre que

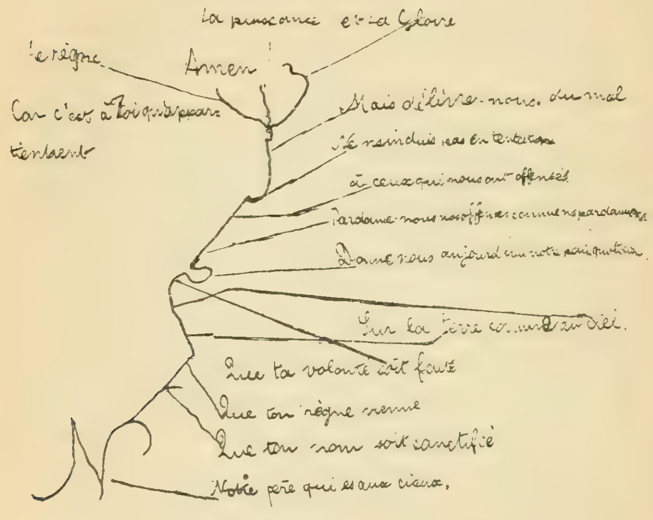


Fig. 8.

tous ses diagrammes sont perçus par des yeux fictifs qui seraient placés sous l'os frontal (fig. 9). Ici le *N* repose sur l'arcade sourcilière gauche, le tout étant tracé sur une feuille très blanche dont l'angle d'inclinaison aurait 75°.

Quand on n'a pas soi-même de synopsies, on a parfois peine à croire à leur réalité. N'arrive-t-il pas, à n'importe qui, objecte-t-on, de se fabriquer des aide-

mémoire sous forme de diagrammes? Oui, mais cela n'a pas grand'chose de commun avec les diagrammes mentionnés ici, qui apparaissent spontanément et qui accompagnent des paroles prononcées ou écrites.

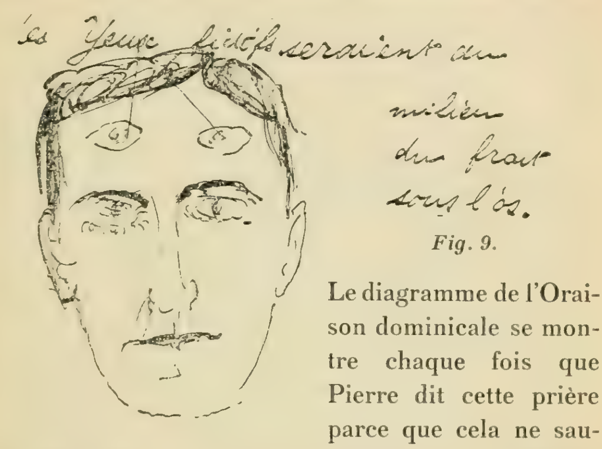


Fig. 9.

Le diagramme de l'Oraison dominicale se montre chaque fois que Pierre dit cette prière parce que cela ne saurait être autrement, mais à ses origines il différait de ce qu'il est devenu depuis, ce qui tendrait à démontrer que tout diagramme serait en relation, au moins dans ses origines et en une certaine mesure, si minime soit-elle, avec la réflexion consciente, et se distinguerait par là des photismes alphabétiques simples, qui ne relèveraient que de l'instinct. On aura remarqué dans la figure 8 l'influence énorme de la réflexion sur les accidents de la ligne qui s'infléchit ou recule pour la terre, le pain quotidien et la tentation, tandis qu'elle se relève partout ailleurs comme dans une aspiration vers le divin.

Les mêmes observations s'appliqueraient à un diagramme des prières d'un adolescent de 14 $^1/_2$ ans, qui m'a été remis il n'y a pas longtemps, et qui décrit, à une distance moyenne de 40 centimètres, une courbe irrégulière avec des retours vers la terre, lorsqu'il y est question des pauvres, de la santé de la famille, de la guerre ou des épidémies.

Revenons à P. L. Il a pour les *heures* un magnifique diagramme coloré, le plus beau, dans sa complexité, de tous les diagrammes parvenus à ma connaissance (fig. 10).

Il n'en a vu d'abord que deux tronçons, celui de dix heures du soir à minuit et celui de midi à une heure, avec pour minuit une pendule sur une cheminée devant une glace, et pour midi et demi une table servie. De cela il peut y avoir deux ans ou un peu plus, et il se rappelle que c'était dans la nuit. Il ne dormait pas, se sentait indisposé et s'était dit en lui-même : « Minuit vient de sonner et je n'ai pas dormi ces deux dernières heures. » Alors il a vu exactement ce qui, depuis cette nuit d'insomnie, est resté dans son diagramme, savoir le tronçon de 10 heures à minuit (à droite dans la figure), auquel s'est bientôt ajouté — il ne sait si ce fut cette nuit même ou un ou deux jours plus tard — le tronçon de midi. La pendule et la glace sur la cheminée reproduisent une partie de la chambre de sa mère ; la table servie à midi, c'est la table de famille à la salle à manger, avec la lampe à suspension au-dessus.

Quelques mois après, la première ligne s'est prolongée jusqu'après 9 heures dans la direction de 8 heures et la seconde jusqu'à trois heures de l'après-midi. Et presque en même temps — mais un peu pos-

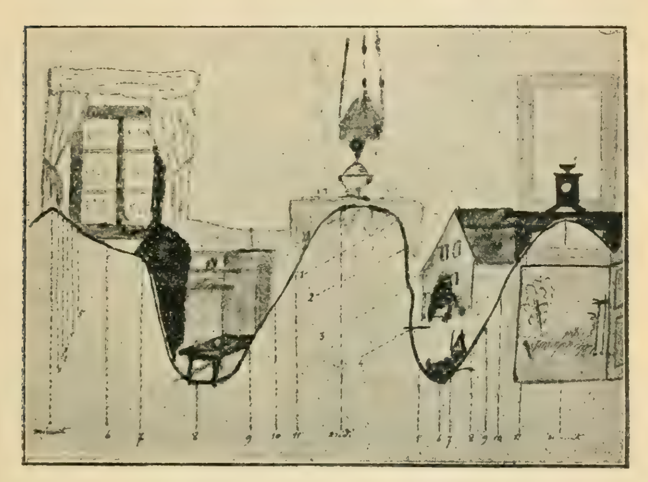


Fig. 10.

térieurement — il a vu la ligne de 6 à 7 heures du matin, avec la fenêtre de sa chambre ; l'angle qui se trouve à cet endroit après 7 heures était déjà formé.

Devant la ligne entre 2 et 3, se voit dans le diagramme le côté de la maison d'habitation, devant lequel la famille prend le frais en été. Pour le matin entre 6 et 7, le diagramme est accompagné d'un beau ciel bleu aperçu derrière les rideaux et la fenêtre. C'est l'heure plutôt tardive où il s'éveille, quand il n'y a pas de collège.

Le reste du diagramme s'est formé graduellement et la dernière partie, celle de 9 heures du matin à midi, ne s'est dessinée que depuis moins d'une année. Dès avant 9 heures « ça monte parce qu'on se rapproche de l'heure du dîner ».

Telle est la genèse de ce diagramme. Examinons-le de plus près pour les détails. Il embrasse donc la période d'un minuit à l'autre ; mais minuit passé n'est pas surmonté de la pendule comme minuit vers lequel on marche. De minuit à 5 heures, les heures se succèdent rapidement, c'est le temps du sommeil. Vers 6 et 7 heures, la journée prend de l'importance, c'est l'éveil, le ciel bleu (même quand il est gris !).

A droite de la ligne, de 7 à 8 heures du matin, se voit une grosse tache jaune, la seule partie de son diagramme que Pierre ne puisse s'expliquer. On a vu plus haut que le jaune ne semble pas avoir ses sympathies, et j'en donnerai la raison probable lorsque nous passerons au diagramme de la semaine ; je me demande en conséquence si la tache jaune ne signifierait pas les préparatifs du déjeuner, la chaleur du feu, etc. Passons.

A 8 heures, au bas du diagramme, on remarque la table de cuisine, avec deux bols de cacao, dont l'un est destiné à Pierre. En général, le déjeuner a lieu beaucoup plus tôt, mais le diagramme est ainsi fait et Pierre n'y peut rien.

A 7 h. 40, existe un petit point, non visible dans la figure. C'est l'heure du départ d'un train, je pense en

hiver. Et Pierre de s'exprimer ainsi : « C'est drôle que ce point se trouve plus près de 7 heures que de 8 heures. »

A partir de là, la ligne qui remonte jusqu'à midi est moins accentuée. Midi et les minuits sont à la même hauteur dans le diagramme. Après le dîner de midi et demi et le repos entre 2 et 3, nous arrivons sans fatigue (il semble que ce soit un diagramme couvé pendant les vacances) à 4 heures. Un trait transversal remémore la table du goûter. A 6 heures du soir nous avons le bas de la dépression, correspondant à 8 heures, et non à 6 heures du matin, comme l'aurait exigé la symétrie. Dans le creux de 6 heures du soir et s'étendant jusqu'au delà de 7 heures et demie, une tache jaune rappellerait peut-être (d'après Pierre) la tapisserie assez claire de la salle à manger ou un abat-jour qu'ils avaient autrefois.

A 7 heures et demie, nouveau trait transversal. C'est la table du souper représentée par ce simple trait et surmontée de la lampe. « La lampe, la table, tout est plus petit au souper parce qu'on y mange moins qu'à midi. »

Après souper et dans la nuit, la ligne du diagramme, moins saillante à cause de l'obscurité, est accompagnée d'une portion de jardin vue en hiver et faisant face à la porte du vestibule ; c'est la neige, un peu visible sous les arbustes et les buissons. Et en continuant nous retrouverions minuit et la pendule, et le diagramme se poursuivrait comme précédemment,

mais sans jamais revenir en arrière, au point de départ. Passé minuit, la pendule s'éclipse, placée qu'elle est derrière la tête de Pierre. Néanmoins la ligne diagrammatique qui y correspond persiste.

A plusieurs égards ce diagramme est intéressant et avant tout parce qu'on y discerne admirablement les causes qui en ont déterminé la direction. C'est en premier lieu la pendule marquant minuit, avec ses deux aiguilles superposées : de là les sommets de la courbe, pour les 12 heures. On s'attendait à trouver le bas de la courbe dans la position opposée des aiguilles de la pendule, ce qui a lieu en effet pour 6 heures du soir ; mais pourquoi n'en est-il pas de même pour 6 heures du matin ? C'est que la division normale de la journée a été vaincue par un élément affectif d'ordre gastronomique. Il est fort probable que cette partie du diagramme qui a 8 heures, avec la table de cuisine, là où plus raisonnablement devrait se trouver 6 heures, a été conçue en hiver et pendant les vacances du Nouvel-An, alors que l'esprit, plus libre des soucis quotidiens, a pu se livrer à la rêverie, que favorise sans aucun doute un lever un peu tardif. Car ce doit être assez fréquemment dans ces matins de repos au lit qu'éclosent, chez des sujets prédisposés, certains germes obscurs.

Il a donc commencé à minuit, pendant une insomnie et il a acquis ensuite par association un second tronçon, celui de midi à 2 h. Un peu plus tard, probablement à l'époque des vacances du Nouvel-An,

s'est formé le tronçon de 8 h. du matin, qui, en temps ordinaire, aurait été le tronçon de 6 h. plutôt que celui de 8.

Si j'ai parlé de gastronomie à propos de ce diagramme, cela ne signifie nullement que Pierre soit gourmand, je ne lui connais pas ce défaut, mais quoi de plus naturel que cette division de la journée marquée pour un écolier par les heures des repas, heures qui évidemment entrecoupent agréablement les autres occupations ?

Au-dessus des 24 heures de la journée, viennent se placer naturellement les sept jours de la semaine. Pierre a un *diagramme de la semaine* composé en majeure partie de traits verticaux et qui va d'un dimanche à l'autre (fig. 11). Ces traits passent du noir foncé au gris et se détachent sur un fond sombre qui graduellement s'éclaircit jusqu'au blanc sale.

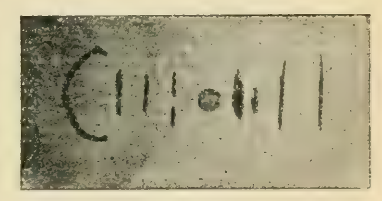


Fig. 11.

Le dimanche initial semble une grosse parenthèse ouverte pour embrasser la semaine entière. Le lundi et le mardi sont figurés chacun par un trait vertical noir sur un fond gris foncé. Le mercredi a deux traits également verticaux séparés par une lacune sur fond gris ; cette lacune remonte à deux ans en arrière : elle

sépare les leçons du matin de celles de l'après-midi consacrées à l'enseignement du dessin. Ensuite la leçon de dessin a été transférée au vendredi. Malgré cela, les deux traits du mercredi sont restés dans le diagramme sans jamais se ressouder. Le jeudi, jour exceptionnel pour cause de vacances ou de demi-vacances, n'est plus représenté par une verticale, mais par un cercle bleu. Le vendredi, autrefois un trait vertical, s'est scindé en deux il y a un an pour le motif déjà annoncé, à savoir le transfert de la leçon de dessin à l'après-midi de ce jour. Les traits en sont gris et fixés sur du jaune qui fait tache. Pourquoi ce jaune ? On a remarqué plus haut à propos de ses photismes, que Pierre n'aime pas le jaune ; d'autre part, la chaleur lourde lui paraît jaune et il pense que le vendredi a sa tache jaune parce que le maître de dessin maintient la classe dans une température plus élevée qu'aux autres leçons. Le samedi est un trait gris avec, sur la gauche, une légère tache jaune, qui est comme un souvenir du vendredi ; il est court parce que cette journée s'écoule vite. Le dimanche enfin, possède deux longs traits gris et verticaux séparés par un large et clair espace ; c'est le jour dont on se réjouit, celui de l'exubérance.

La grandeur de ce diagramme est variable, mais atteint toujours dans son ensemble plusieurs mètres. D'après le temps écoulé ou à venir, Pierre s'y localise comme un petit homme qui descend les traits verticaux ; quant au jeudi, il le traverse sur son diamètre horizontal. Pour le dimanche, c'est un peu plus com-

pliqué ; il descend d'abord jusqu'à $^1/_5$ environ de la première verticale, puis la quitte et décrit une courbe qui atteint la deuxième verticale vers le bas. Ce n'est qu'à partir du lundi matin, et en souvenir, que le dimanche revêt sa première forme de parenthèse initiale.

Dans la description de ce diagramme, on aura remarqué que la chaleur lourde donne à Pierre la sensation du jaune ; c'est un photisme thermique. Je lui en connais un autre du même genre : le froid, qui suscite en lui la sensation du blanc ou du gris serré. Ce sont apparemment des souvenirs de la flamme pour le jaune, et de la boule de neige pour le blanc serré. A observer aussi que le vrai dimanche est le dimanche final ; celui du commencement n'est jamais vu que dans le passé, et reproduit, selon Pierre, en la modifiant en parenthèse, la courbe du chemin parcouru entre les deux traits du dimanche final.

Passons au *diagramme de l'année* (fig. 12). Il est du type elliptique, mais non continu, les mois étant séparés par des lacunes plus ou moins grandes. Comme les autres diagrammes de Pierre, il est vu à des distances très variables qui peuvent aller jusqu'à des centaines de mètres. La grandeur des axes grandit en raison directe de la distance, mais non la branche d'aubépine fleurie qui illustre le mois de mai et qui reste toujours identique à elle-même : elle a tout près d'un mètre et porte une seule ramure. Chaque mois est marqué par une ligne noire plus ou moins longue et recourbée, entourée d'une zone colorée.

Grâce aux souvenirs assez précis de P. L., j'ai pu établir approximativement la genèse de ce diagramme. Il est né — du moins pour les couleurs qui l'accompagnent — dans l'été de 1895 ou de 1896, un jour que Pierre, âgé de 9 ou 10 ans, était mollement étendu sur



Fig. 12.

l'herbe. Ici encore, nous retrouvons l'attitude couchée de la rêverie ou du demi-sommeil, dont il a été question ci-dessus. La première couleur parue (pour le tracé, Pierre lui attribue une origine antérieure) a été le jaune doré du mois d'août, jaune si vif « qu'il lui fait rétrécir les yeux ». Ce jaune peut rappeler la chaleur, comme celui du vendredi, ou plutôt les épis d'or. Au jaune d'août, a succédé le vert brun de mai. Tout de suite après, a été construit le tronçon coloré de mai à août (avec pour juin un peu de bleu, pour juillet du brun et un peu de jaune). Plus tard et presque

simultanément ont paru janvier, décembre et septembre, les deux mois d'hiver étant au bas de l'ellipse et entourés de bleu clair, couleur de la glace et des frimas; septembre, qui complète le tronçon primitif, est gris, jaune et brun. Enfin, l'année s'est parfaite par l'adjonction des autres mois, venus tous en même temps, février bleu, mars et avril gris-brun, octobre jaune et gris, novembre gris et brun.

Pour le tracé, les mois du premier semestre occupent moins d'espace que ceux du second; la lacune entre décembre et janvier est relativement considérable ; janvier est le mois le plus long, mais décembre ne lui cède guère ; mars et avril sont courts ; juin et septembre aussi, qui marquent la fin et le début de l'année scolaire. Il semble qu'il y ait dans cette répartition inégale comme un sens de la durée, répondant assez bien à ce que doit éprouver un jeune écolier, les mois d'hiver se traînant avec leurs nuits sans fin et les levers à la bougie, septembre étant raccourci par la reprise du travail sous la direction d'un nouveau maître et peut-être par quelques après-midi de congé pour cause de chaleur ; juin par la vue anticipée des prochaines vacances, etc.

Dans la croissance d'un diagramme constitué par trois ou quatre tronçons successifs, le plus ancien de ces tronçons joue en quelque sorte le rôle de tête, et a vraisemblablement pour point de départ un objet concret. Ceux de Pierre Lefort vérifieraient cette loi : on l'a vu pour la pendule de minuit dans son

diagramme des heures, on le voit pour le jaune d'or d'août et pour la branche d'aubépine de mai qui limitent la première phase de son diagramme de la semaine.

Encore une observation sur ce dernier diagramme. Pierre s'y localise et marche avec lui à mesure que se déroule l'année, la tête tournée vers l'avenir, mais ne pouvant en même temps, à l'instar de Janus au double visage, regarder le passé. C'est ainsi que le 8 juin, jour où il m'a peint son diagramme, il me montre le point où il se trouve, avançant vers la fin de ce mois et vers juillet et août ; il a devant lui, avec leur courbe, la série des mois jusqu'à décembre, tandis que pour voir mai, avril, mars qui se trouvent derrière lui, il est obligé de se retourner entièrement. Quant aux noms des mois marqués autour de la figure, ils n'y ont été mis que pour la clarté de la description, mais n'appartiennent pas au diagramme.

Les quatre diagrammes de P. L. que je viens de rappeler (sur onze que je lui connaissais) suffiront à caractériser sa vie mentale subconsciente qui, comparée à celle d'autres adolescents de son âge, semble plus dégagée de l'instinct, plus personnelle, plus réfléchie. Le même P. L. éprouve souvent aussi ces curieuses sensations de fausse reconnaissance ou de paramnésie qui feront l'objet d'un de mes chapitres subséquents. Très doué pour les mathématiques comme Rodolphe Moine, il aura, comme lui, bientôt terminé ses études d'ingénieur. Il connaît encore, de

mémoire, les diagrammes de son enfance et de son adolescence, mais ne s'y localise plus et ne les voit plus apparaître spontanément, à l'exception peut-être d'un diagramme numérique.

SYNOPSIES DE JULES PRADEL

Tout enfant, Jules Pradel possédait déjà, sans que personne s'en doutât, une puissance inouïe de symbolisation subconsciente, jointe à une instabilité mentale d'un genre très particulier. Photismes, diagrammes dont le nombre et l'étrangeté étaient prodigieux, entretiens avec des portions détachées de sa propre conscience qui rappelaient des hallucinations autoscopiques, tout cela existait chez un garçon de 13 ans, intelligent, mais que rien ne signalait spécialement à son entourage.

Apprenait-il par exemple de la géographie, les noms appris correspondaient pour lui à des symboles, non pas restrictifs, mais extensifs, qui persistaient ensuite et embrassaient dans leur forme et dans leur couleur des attributs variés. C'est ainsi que je cherche du moins à m'expliquer une longue série de symboles de fleuves, de villes, de cantons, pour lesquels J. P. ne trouva pas lui-même d'explication ou n'en trouva qu'au prix d'un grand effort. En fait de symboles dont il a cherché péniblement la signification afin de m'être agréable, je donnerai ceux des villes

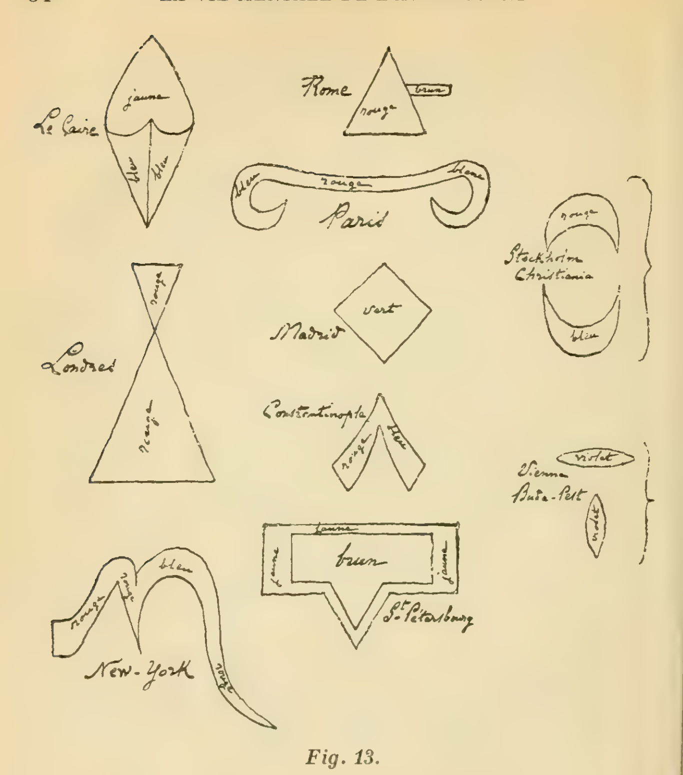


Fig. 13.

suivantes (fig. 13), où l'image semble jouer le rôle de condensateur :

« Le Caire, coupole de mosquée couleur de soleil (car il y est très violent), repose sur du bleu pour exprimer le Nil. — Londres, la ville rouge, palpitante par ses affaires et très grande, surmontée d'un

petit triangle également rouge pour exprimer ses faubourgs. — New-York, la ville tortueuse, rouge et palpitante, a aussi du bleu à cause du flegme de ses habitants. — Rome, rouge à cause de son importance comme capitale, avec un à-côté brun pour ses palais et ses beautés. — Paris, comme New-York, sauf que pour ses habitants, c'est le patriotisme qui domine et non le flegme. — Madrid, vert à cause de ses habitants au teint olivâtre. — Constantinople, ville tortueuse, bleue pour la lâcheté de ses habitants, et rouge pour leurs procédés sanguinaires. — Saint-Pétersbourg, jaune pour ses coupoles, avec intérieur brun à cause de son importance secondaire comme capitale. Stockholm et Christiania vont ensemble et sont bleues à cause des glaces, et rouges à cause de la bonté des habitants. — Vienne et Budapest vont aussi ensemble ; elles sont violettes à cause de la grandeur du pays qu'elles représentent et de la magnanimité des habitants. »

Ces explications de Pradel — je ne relèverai pas ce qu'elles peuvent avoir d'erroné au point de vue ethnique — nous introduisent dans sa gamme des couleurs qu'il m'a remise d'autre part ; chez lui le *blanc* induit la joie, le *rouge* l'agitation, le travail, la bonté ou la cruauté, le *noir* le perfectionnement et l'avenir, le *jaune* le soleil, les coupoles et les eaux boueuses, le *vert* le passé et les eaux lentes, le *bleu* l'infini, les belles eaux, les glaces, la lâcheté, le *gris* la tristesse, le *brun* les beaux monuments, le *rose* l'amitié, le *violet*

la grandeur, le *transparent* enfin (par un bel euphémisme) l'incompréhensible.

Il faudrait rapprocher de cette gamme des couleurs les photismes de Jules, le chiffre *1*, par exemple, qui a le gris de la tristesse, et les gros nombres où figurent le *9* et le *0*, qui ont le noir de l'avenir.

Ce qui complique l'étude des synopsies de J. P., ce sont les états spéciaux et temporaires dans lesquels il peut se trouver et qui nous mettent en présence d'une *division de conscience* très curieuse, dont il se rend parfaitement compte. Non seulement il possède un *grand Moi* spirituel qu'il oppose à sa propre personne, mais plusieurs autres *moi* qui sont hiérarchiquement inférieurs au premier : « Il y en a *un* qui voyage et se transporte jusqu'aux étoiles dont il rapporte des renseignements, *un* qui fait marcher ses inventions, *un* qui l'aide à les faire, *un* qui le conduit chez X***, *un* pour la lecture, *un* pour l'écriture, enfin *un* pour chaque idée. J. P. s'entretient très souvent avec le *grand Moi* et lui parle de ses inventions, de ses chagrins, etc. Moi est plus optimiste que J. P. et il a toujours existé depuis que J. P. se connaît ; il exerce sur J. P. une très bonne influence. Il a un seul défaut, celui de vouloir être supérieur aux hommes, sans pourtant désirer les dominer. Moi est à une distance variable de J. P. et lui obéit toujours, quelquefois à regret. Il est près de J. P. quand celui-ci le veut. Il se transporte chez X*** et en rapporte des nouvelles. J. P. croit, et Moi est sûr, que X*** a aussi un moi. Car il

arrive souvent que J. P. cause avec ce moi de X***. Mais ce moi-là n'est pas au service de J. P. Le Moi de J. P. est un Jules Pradel parfait, son vrai sosie, sauf qu'il est peut-être un peu plus grand. »

Tous ces *moi* ont si bien une existence extra-personnelle à Jules, qu'il les voit adossés à des arbres ou à des murs ou dans sa chambre, à droite, à gauche, au loin ou près de lui. Il entend leur voix à chacun et en reconnaît le timbre, distingue tous les traits de leur physionomie. J. P. étant seul à voir tous ces êtres, a l'impression que ce sont des portions de lui-même. En les interpellant par les mots « viens ! » ou « venez ! », il en voit aussitôt surgir un ou plusieurs autour de lui. Ce sont des hommes, ordinairement jeunes et habillés de noir. Même en société, ces moi obéissent à son appel mental et l'entourent. Mais pour les entendre et pour converser avec eux, il faut qu'il soit seul, et alors s'engagent des entretiens qu'il sait avoir eus à tel et tel moment, mais dont il ne garde aucun souvenir. Quel que soit leur éloignement, même à des kilomètres, il les entend distinctement et leur répond pendant plusieurs minutes.

Voilà certes des *moi* assez énigmatiques. Ce sont, au dire de J. P. — un garçon de 13 ans qui n'était pas au courant des problèmes psychologiques, — des portions de lui-même, et c'est fort bien raisonner. Cette portion reste vis-à-vis de lui, et tout en s'en séparant, dans un rapport de dépendance. Tandis qu'en général les types objectivés passent aux yeux de l'agent pour

des êtres absolument distincts de lui, chez J. P. ces mêmes types sont reconnus pour être des portions de lui-même, mieux que cela, ils sont soumis à ses volontés. C'est donc que Jules peut se diviser librement. La division de conscience présente chez lui les caractères, non pas d'une maladie, mais ceux d'un *instrument de travail* adapté à un état d'esprit spécial.

Quant aux causes de la division de conscience, j'y reviendrai plus loin, à propos d'autres adolescents. Elle ne doit pas être rare dans l'enfance, mais se résout ensuite d'elle-même, à l'âge de formation, sans laisser de trace appréciable, à moins qu'elle ne rencontre un terrain propice à son accroissement et qu'elle n'enfante, suivant les dispositions du sujet et de son environnement, soit des hallucinations positives, soit des manies, soit des démons, soit des guides spirituels.

Les particularités que je viens d'exposer étaient indispensables pour justifier mon interprétation des diagrammes de J. P. Plusieurs ont dû se préparer en collaboration avec l'un des *moi*, et ensuite, à force de reparaître, ils se sont imposés à la mémoire. Ce sont des diagrammes intermittents, éveillés un jour plutôt qu'un autre, probablement lorsque reparaissent des sensations et un ton affectif analogues à ceux d'un état antérieur. Pour ces synopsies-là, J. P. n'a aucune explication valable et je les considère comme étant issues des tête-à-tête qu'il a eus avec les moi sous-

jacents. Que de choses qui dans ces tête-à-tête ont dû être comprises et dont la clé est perdue !

D'autres synopsies de J. P. ont un caractère constant et leur forme moins extraordinaire, plus géométrique, permet de les rattacher aux synopsies proprement dites, telles que nous les connaissons chez d'autres.

J'ai reproduit dans mon livre sur l'*Audition colorée*

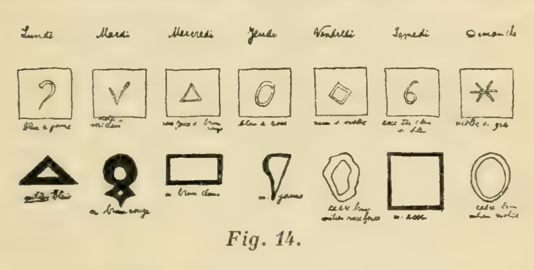


Fig. 14.

une trentaine des diagrammes de J. P., en les accompagnant d'une interprétation détaillée. De tous ces diagrammes, dont plusieurs se présentent sous deux ou trois formes, j'en choisirai deux qui se trifurquent, celui de la *semaine* et celui des *unités*. Cela suffira pour achever le tableau de l'imagination luxuriante de J. P.

Pour la *semaine*, un premier diagramme (fig. 14), surprenant, cabalistique, inexplicable, semble avoir été forgé par un *moi*, professeur de quintessence, tandis qu'un second (fig. 15), infiniment

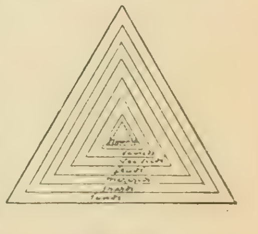


Fig. 15.

plus clair et plus naturel, consiste en une série de triangles équilatéraux en gobelets emboîtés les uns dans les autres. Ce diagramme triangulaire est ancien d'au moins six ans. La profondeur du gobelet est d'environ 58 cm. Le plus grand triangle, celui du lundi est vu jaune et il a 25 cm. de côté. La décroissance est régulière pour le mardi qui est vert, le mercredi rose, le jeudi brun, le vendredi vert, le samedi bleu, le dimanche noir avec, à l'intérieur, un petit triangle rose, de 8 à 9 cm. de côté. La distance visuelle pour le lundi est d'un peu moins d'un mètre.

Dans l'autre diagramme, le lundi a une forme triangulaire noire avec le milieu bleu et il est surmonté d'un point d'interrogation bleu dans un carré jaune ; le mardi est une forme circulaire et stellaire noire avec des centres brun-rouge, le tout surmonté d'un V violet sur fond vert-clair ; le mercredi est un rectangle brun-clair à cadre noir surmonté d'un delta rose foncé sur fond brun-rouge ; le jeudi est comme un demi-cœur jaune à cadre noir surmonté d'un O bleu sur fond rose ; le vendredi est une forme à extérieur brun et intérieur rose, surmontée d'un losange noir sur un carré violet ; le samedi est un carré rose surmonté d'un 6 rose sur fond bleu ; le dimanche enfin est une forme ovoïde à cadre brun et milieu violet surmontée d'une étoile sur fond gris.

Si je prononce lundi ou mardi ou mercredi, etc., ce que Jules voit en premier, c'est la couleur pour les jours à photismes, et presque simultanément le triangle

à sa place normale dans le premier diagramme, ensuite *quelquefois* le symbole dans l'autre diagramme. Les mêmes processus se retrouvent dans les autres diagrammes, lorsqu'il y en a plusieurs pour la même série.

Jules a un troisième diagramme de la semaine (fig. 16), dont l'emploi est différent, car il ne s'applique qu'à la semaine abstraite prise dans son ensemble. C'est une combinaison de cercles et d'ellipses avec les noms des jours incolores sur fond gris. Le grand axe de la figure

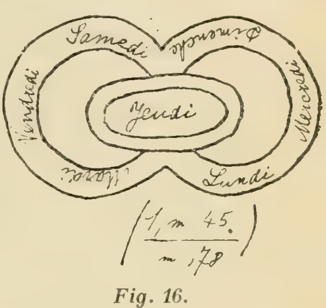


Fig. 16.

a $1^{m}45$; le petit 78 cm.; elle se voit à $3^{m}50$ de distance. La forme de la figure ne varie pas, mais bien la disposition des jours qui se présente sous quatre aspects différents : le plus souvent c'est le jeudi qui est au centre, ensuite le dimanche.

Quant aux *diagrammes* ou symboles *numériques*, J. P. en a pour les fractions ordinaires, pour le système décimal, pour les dizaines et au delà.

Pour les *unités*, son diagramme se présente, comme pour la semaine et comme pour d'autres encore, sous trois formes. C'est en premier lieu un diagramme constant pour les chiffres de 1 à 10, y compris le 0 placé après le 9, diagramme qui porte aussi 100 en

rose comme encadrement. Ce diagramme se compose d'une série de 12 triangles rectangles arrondis à leur sommet et grandissant régulièrement du 1 qui est le plus petit aux 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, 10 et 100. Ce dernier a une base de 26 cm., une hypoténuse de 53 et un côté d'environ 40. Tous ces triangles sont superposés, mais non en gobelets. On y remarquera l'importance donnée au 0 placé pour la grandeur entre le 9 et le 10.

Un autre *diagramme numérique* de Jules a les neuf unités plus le zéro disposés en croissant (fig. 17) et présente la curieuse particularité que voici : Il apparaît sur son cahier ou sur la planche noire au moment où les dix signes des chiffres (le zéro compris) ont été amenés par les opérations. Qu'il manque un seul chiffre, un 4, un 7, n'importe lequel, et le croissant ne paraît pas. J'ai vérifié la chose en écrivant entre autres devant Jules les combinaisons suivantes :

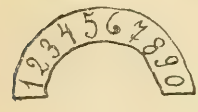


Fig. 17.

a) 371312	*b)* 57345	*c)* 239754
540983	12857	162805
6	37928	
	15382	

Dans les combinaisons *a* et *c* le croissant a paru sans que j'eusse à aller plus loin ; dans la combinaison *b* il n'a pas paru, il y manquait le 6 et le 0.

Le croissant est noir et les chiffres blancs. En

regardant un cahier, le croissant apparaît à 15 cm. des yeux, par conséquent dans l'espace entre le cahier et les yeux; il grandit avec le format employé, la grosseur des chiffres et l'étendue des calculs. Ce diagramme s'applique donc à l'ensemble des chiffres, tandis que le précédent concernait les chiffres pris isolément.

Pour la même série des unités, Jules possède un *troisième* diagramme, mais intermittent celui-là et je ne puis m'empêcher d'y voir, ici encore, un diagramme subliminal, c'est-à-dire un de ces diagrammes élaborés avec un *moi* et qui ne sont revus qu'à la faveur d'un état de conscience analogue à celui où se trouvait Jules à la première apparition du tableau. Est-ce un diagramme ou une simple vision? on ne peut le savoir exactement puisque les dialogues avec les *moi* sont restés dans le subliminal sans aller jusqu'à la conscience, mais je penche à croire que c'est bien un diagramme et qu'il est vu par Jules dans les moments où un *moi* lui parle de chiffres. Seulement il est clair que si c'est un diagramme pour le subliminal, ce n'est

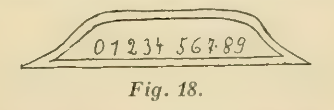


Fig. 18.

plus qu'un tableau pour la conscience normale qui n'a retenu que la vision et qui ne l'applique à rien. Quoi qu'il en soit, voici ce diagramme (fig. 18), assez semblable à un bateau retourné. La coque de ce bateau

est brune, les bords en sont bleus, ainsi que les chiffres inscrits, qui vont de 0 à 9, le 0 devançant ici les unités, à l'inverse des deux autres diagrammes. Le bateau a 77 cm. de longueur sur 15 de profondeur.

On se sera peut-être demandé en lisant ce court exposé de la vie psychique d'un garçon de 13 ans si ce garçon n'était pas unique en son genre et s'il ne l'était pas dangereusement. Je crois avoir répondu d'avance à cette question lorsque je disais, au début de cet exposé, que rien de spécial ne le distinguait de ses camarades. Aujourd'hui, après bien des années écoulées, je puis ajouter deux réponses nouvelles : la première, d'ordre général, c'est que j'ai découvert pas mal d'adolescents dont la structure mentale, sans être identique à celle de J. P., était aussi extraordinaire que la sienne ; et la seconde, d'ordre particulier, c'est que J. P., sans que cela ait paru pendant son temps d'école, est une intelligence distinguée ; à 21 ans il a déjà publié des articles philosophiques et un volume de vers qui ont été remarqués. Et, chose à signaler, si les moi quasi hallucinatoires de J. P. enfant ne subsistent pas tels quels chez J. P. adolescent, ils n'en demeurent pas moins dans ses profondeurs ultimes, où ils sont en quelque sorte rentrés ; lorsqu'il compose, J. P. *a besoin* de se mettre dans des états seconds ou troisièmes selon le sujet qu'il traite. Et sa plume court alors très rapidement, comme étrangère à lui.

CHAPITRE IV

LE LANGAGE INTÉRIEUR

Lorsque je fis paraître mes recherches sur le langage intérieur de mes élèves [1], plusieurs personnes, très étonnées de cette immense variété dans les procédés de la pensée spontanée chez des garçons de 12 à 16 ans, se demandèrent si l'on pouvait y ajouter foi. Il ne m'a pas été difficile de les rassurer à cet égard et de leur déclarer que, si cette variété était immense en effet chez les adolescents, elle existait au même degré chez les adultes (preuve en soit un très remarquable ouvrage du docteur Saint-Paul [2]), avec cette différence toutefois que l'âge simplifie plus souvent qu'il ne développe les ressources de la subconscience.

Ce que nous pensons, dira-t-on peut-être, nous

[1] Elles ont été publiées en 1902 dans l'*Educateur* et complétées deux ans plus tard par dix-huit nouvelles observations dans les *Archives de Psychologie*, t. IV, 1904.

[2] G. Saint-Paul, *Le langage intérieur et les paraphasies*. Paris, Alcan, 1904.

devons nécessairement l'articuler en dedans, le prononcer mentalement. Il n'en est rien, et il n'est pas plus vrai de prétendre, comme Egger, qui le premier en 1881 a attiré l'attention sur le langage intérieur, que tout le monde entend les mots de ses pensées, ou de s'imaginer, parce que cela arrive à plusieurs, que chacun lit, devant soi, ce qu'il pense comme dans un livre ouvert. La vérité c'est que notre *cogito*, d'où Descartes fait découler la preuve de notre existence personnelle, peut différer du tout au tout dans sa nature ou dans sa modalité, selon que nous serons du type *moteur* (celui qui articule ses pensées), du type *auditif* (celui qui les entend) ou du type *visuel* (celui qui les voit). Encore y a-t-il, de l'un à l'autre de ces trois types fondamentaux et dans ces types mêmes, une foule de variétés, soit qu'on articule, qu'on entende ou qu'on voie tous les mots de ses pensées, soit qu'on les schématise, soit que l'on combine diversement les types élémentaires.

Articuler les mots de sa pensée, c'est être *verbo-moteur*, les entendre c'est être *verbo-auditif* et les voir c'est être *verbo-visuel*.

J'ai proposé en 1902 l'appellation de *symbolo-visuel* pour désigner un type à forte schématisation visuelle, assez fréquent, et bien distinct du type verbo-visuel, quoiqu'il puisse se confondre quelquefois avec lui ; il en est distinct par le fait qu'à la pensée exclusivement exprimée en mots il oppose en général une pensée *globale* ou *abrégée*. C'est en particulier le type

de beaucoup de futurs mathématiciens, professionnels ou non. Dans un bel ouvrage sur l'*aptitude mathématique*[1], Victor Mercante, directeur de l'école normale de La Plata et rédacteur d'une grande revue pédagogique, corrobore cette manière de voir et adopte ma dénomination de *symbolo-visuel* pour ce type, qu'il qualifie d'admirable. Du reste je puis ajouter que, cette année même, les deux plus forts élèves en mathématiques qui soient sortis du collège de Genève, au dire du maître chargé de l'enseignement de cette branche, étaient précisément deux symbolo-visuels que j'avais signalés il y a cinq ans. Je disais de l'un d'eux : « Sa tendance à schématiser est très forte, il calcule facilement, obtient des maximums pour les mathématiques et la géographie, mais reste faible en orthographe. » Et j'ajoutais qu'il visualisait sa pensée sous forme de paysages, d'objets ou de lettres hautes de deux centimètres sur fond blanc, avec cette particularité que le fond grandissait à proportion que sa mémoire était plus fraîche. Quant au second, un fort calculateur aussi, j'indiquais, entre plusieurs exemples de sa tendance à la schématisation, son diagramme *complexe* embrassant *l'année, la semaine et les heures* (fig. 19). Ce diagramme est une ellipse tracée en noir et sur laquelle se meut une roue qui tourne sur elle-même en même temps qu'elle avance de gauche à droite sur l'ellipse. Le grand axe de l'ellipse est de 30 centimè-

[1] V. Mercante, *Psicologia de la aptitud matematica del niño*, Buenos Aires, 1904.

tres, le petit de 25 et la distance visuelle de 40. La roue, beaucoup plus petite dans la réalité que sur le dessin, n'a guère que trois centimètres de diamètre, les jours y sont figurés en blanc et les nuits en noir. Minuit y est inscrit en dehors et midi en dedans.

Parmi les *symbolo-visuels* il en est qui abrègent leur pensée jusqu'à la réduire à un minimum. Ainsi pour

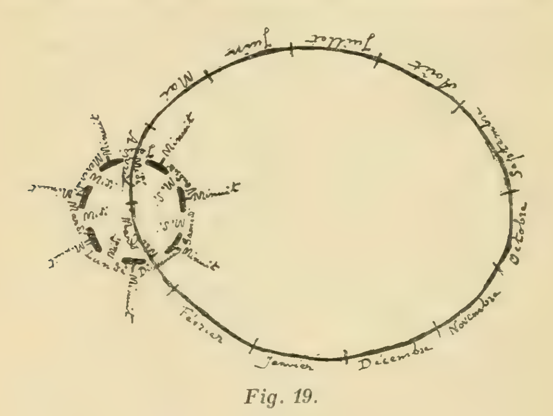


Fig. 19.

H. D., 16 ans, bien doué, les mots de ses pensées ne passent pas tels quels devant ses yeux (ce qui en ferait un verbo-visuel), mais sous l'aspect de simples traits inscrits sur un fond très lumineux et en rapport de longueur avec l'espace que ces mots auraient occupé sur le papier.

Pour M. L., 12 ans, encore un fort en mathématiques, il condense parfois, en entremêlant d'objets concrets, de paysages, etc., les initiales des mots de

la pensée (comme dans « Les montagnes de la Suisse sont belles » qui se visualise sous l'aspect de la fig. 20), ou bien à l'aide de symboles colorés et ramassés, pour les chiffres, les années, les mois, les couleurs.

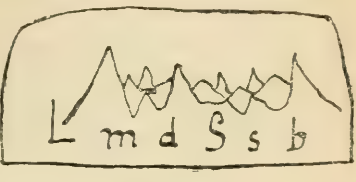


Fig. 20.

E. C., 14 ans, un bon technicien, voit défiler sa pensée sous la forme d'un mot de valeur, en écriture fine et plus petite que la sienne, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot essentiel de la pensée suivante.

Dans certains cas nous pouvons surprendre la transition du symbolo-visuélisme dont il vient d'être question au *verbo-visuélisme*. Il est clair qu'avant d'avoir appris à lire et à écrire, aucun enfant, fût-il du type visuel le plus accentué, ne pourrait être verbo-visuel. Comment verrait-il passer les mots de ses pensées avant d'avoir eu connaissance de l'alphabet? Mais une fois qu'il sait lire et écrire, un combat intérieur s'engage pour les visuels entre le symbole qui persiste et le mot qui le recouvre, et la victoire se décidera, *selon la tournure d'esprit* du sujet, ou pour le symbole ou pour le mot. C'est ainsi qu'à 11 ou 12 ans on rencontre des garçons qui, en train de devenir de purs verbo-visuels, entremêlent encore aux mots qu'ils voient passer divers objets concrets, tels que : une maison, une table, une chaise, une route, un

toit, une montre, un char, un bateau, etc. (fig. 21).

Les types *verbo-visuels*, ceux qui voient défiler devant leurs yeux tous les mots de leurs pensées, présentent entre eux de singulières ressemblances et de non moins singulières divergences. Ils ont une

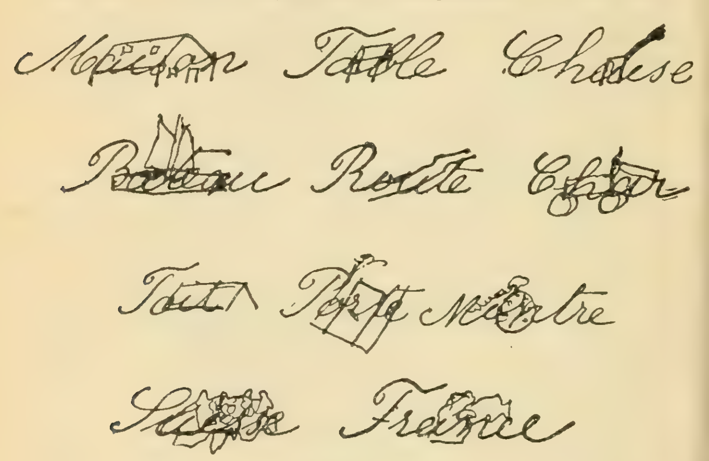


Fig. 21.

tendance générale à la *macropsie* plutôt qu'à la *micropsie*, c'est-à-dire qu'ils lisent leurs pensées dans une grosse écriture et rarement dans une petite, en lettres cursives ou imprimées, noires comme l'encre ou blanches comme la craie, ou lumineuses, ou empruntant leur nuance au fond occasionnel qui frappe le regard. Prenons quelques exemples :

A., 12 $^1/_2$ ans, visualise ses pensées en lettres de sa propre écriture très grossie, car elles ont de un à deux

décimètres de hauteur ; elles sont d'un blanc très vif et translucide et apparaissent sur le fond qui limite le champ visuel.

B., 13 ans, voit ses pensées à une distance de plus d'un mètre, dans son écriture grossie et en lettres blanches. La pensée est écrite sur une seule ligne de un à deux mètres de longueur, laquelle s'efface pour permettre à une autre ligne de recommencer à gauche comme la première et ainsi de suite. En marchant, il voit, à environ un mètre et demi devant lui, un fond de la dimension d'un tableau noir ordinaire, sur lequel s'inscrivent les mots de ses pensées ; ce fond est souvent collé au sol, à cause de son habitude de marcher la tête basse. C'est une spécialité du langage intérieur (ou endophasie) de B. que la grandeur des lettres va en diminuant jusqu'à la fin, quand la pensée est courte, ou, quand elle est plus longue, jusqu'à un certain endroit, à partir duquel elles conservent une dimension uniforme. En moyenne, la première lettre atteint de 12 à 13 centimètres et les suivantes diminuent jusqu'à 8. Il y a là comme un soulignement du mot initial ou des premiers mots de la pensée.

C., 14 1/2 ans, voit ses pensées dans son écriture très grossie, les lettres en sont noires, elles ont dix centimètres de hauteur et se voient à des distances très variables, suivant la nature de l'idéation. Quand il pense à des objets qui se trouvent derrière lui, cette distance de visualisation est à son minimum : 70 à 80 centimètres, et cela le fatigue beaucoup.

D., 14 $^1/_2$ ans, visualise ses pensées dans son écriture, en lettres de huit à dix centimètres, à une distance de un mètre, sur un fond qui se profile jusqu'à un plan d'arrêt, paroi, mur, portion de ciel, etc. Dans le cas où le plan d'arrêt se rapproche à moins d'un mètre, cela devient, comme pour C., une fatigue pour la vue. Une particularité de D., c'est que les mots ordinaires des pensées sont vus en noir sur un fond d'un rouge très vif, et inversément les mots nouveaux sont vus en rouge sur fond noir. En outre, dans l'obscurité, la nuit par exemple, avant de s'endormir, D. visualise les mots de ses pensées dans la même grosse écriture que le jour, « mais alors, dit-il, les mots rouges sont sur fond vert (et non plus noir) et les mots habituels (au lieu d'être en lettres noires) sont en lettres vertes, couleur de l'herbe, sur fond rouge ». Faut-il attribuer peut-être cette couleur de la visualisation nocturne à une image consécutive verte de la représentation mentale du rouge, laquelle serait plus sensible dans l'ombre qu'à la lumière ?

E., 13 ans, voit les mots de ses pensées à un ou deux mètres de distance, en caractères de 7 à 8 centimètres de hauteur reproduisant un mélange de son écriture et d'écriture imprimée. Les mots apparaissent, soit en noir sans fond, soit en jaune de cuivre ou d'or mat sur fond gris opaque. Ce fond décrit une courbe convexe, plus ouverte qu'un arc de cercle et plus foncée au milieu qu'aux extrémités ; la largeur de la courbe peut être évaluée à environ 22 centimè-

tres, mais on ne peut la fixer qu'approximativement à cause de la dégradation régulière de la teinte qui ne permet pas de marquer la ligne de disparition.

Il n'est pas nécessaire d'allonger cette liste de types verbo-visuels pour démontrer que les centres intellectuels n'ont pas été étrangers à la méthode que chacun d'eux semble avoir adoptée d'instinct, et cela probablement dès l'époque où ont été prises les premières leçons d'écriture. L'enfant enregistre alors, très particulièrement dans sa mémoire visuelle, son écriture à lui qui en est le principal artisan, mais d'autres fois aussi (j'en ai rencontré plusieurs exemples) l'écriture imprimée ou l'écriture de ses maîtres ou maîtresses qui revêt à ses yeux le caractère d'*écriture idéale*. Car l'élément affectif esthétique entre en jeu aussi, et l'écriture de la pensée est « la meilleure » de l'enfant, quand ce n'est pas celle-là même du modèle.

Passons maintenant au *type auditif*. On pourrait établir pour ce type, comme pour le visuel, une division entre le *symbolo-auditif*, celui qui entend ses pensées sous une forme abrégée ou symbolique et le *verbo-auditif*, celui qui en entend tous les mots. Mais le premier de ces types, à l'état pur, ou bien n'existe pas ou bien doit être extrêmement rare ; je ne l'ai rencontré que fortement mélangé avec le type visuel. Par contre le *verbo-auditif* est assez fréquent, sa pensée s'impose à lui sans qu'il ait conscience de la fabriquer et elle lui est souvent comme chuchotée dans la tête

ou dans la poitrine. Un court exemple suffira à le caractériser.

P. F., 15 ans, entend ses pensées exprimées au-dedans de son corps par une voix qui n'a pas un timbre très distinct et qui ressemble à un chuchotement. Du reste la voix entendue ne se manifeste pas constamment avec la même intensité et, dit-il, « pour me rappeler une mauvaise action ce système *(sic)* se fait sentir beaucoup plus fort, cela me serre alors et me brûle dans le ventre. Si j'ai désobéi, lorsque j'ai été en colère, lorsqu'on m'a fait un reproche mérité, j'entends mes pensées qui me serrent et me brûlent. » Ajoutons que P. F. est un garçon modeste, mais bilieux et vibrant intérieurement aux moindres émotions.

Reste le type *verbo-moteur*, celui qui articule mentalement ses pensées. Ce doit être le plus répandu. Je n'en donnerai aussi qu'un seul exemple :

M. R., 14 ans, écolier très studieux : « Si je suis seul, dit-il, je chuchote, ou à peu près, ce que je pense, tandis qu'en compagnie ou en classe je prononce intérieurement et mentalement. Ainsi quand je vois dans la rue un animal ou un objet qui m'intéresse, j'en prononce pour moi la description jusqu'à ce que mon attention soit attirée ailleurs et que je pense à autre chose, en usant du même procédé. Dans les leçons, je répète du bout de la langue ou des lèvres les paroles du professeur. L'articulation de mes pensées se produit avec une *intonation plus ou moins forte* et qui

se modifie avec les sentiments d'indignation, de joie, de colère ou de tristesse. » Il n'y a rien à ajouter à cet exposé parfaitement clair où se reconnaîtront tous les verbo-moteurs.

Mais en dehors des trois types visuel, auditif et moteur, il y a les *types mixtes* (endophasie duéidique de Saint-Paul) qui en réunissent deux autres, ou peut-être même, quoique cela soit encore douteux, les comprennent tous les trois. Seulement il faut se tenir en garde, dans l'étude de ces types mixtes, contre une erreur facile à commettre et qui consiste à s'imaginer qu'on appartient à un type double parce que, si l'on est par exemple moteur, on entend ses pensées *après* les avoir articulées ou parce que, si l'on est visuel, on les prononce *après* les avoir lues. On n'en reste pas moins, dans ces cas-là, un simple moteur (à audition secondaire) et un simple visuel (à motricité secondaire).

Cette réserve faite, il existe bien de véritables types mixtes. Saint-Paul, chez les adultes, et moi-même, chez les adolescents, en avons réuni une assez jolie collection. Mais par rapport aux autres types, ils se rencontrent peu communément : j'en ai découvert dix ou onze, sur cent et quelques de mes élèves observés sous ce rapport, et c'étaient en majorité des *auditivo-visuels*, tantôt *simultanés*, tantôt *alternatifs*.

Ainsi A., 11 $^1/_2$ ans, très intelligent, *entend ce qu'il pense*, dans ses oreilles et de sa propre voix, *en même temps qu'il le lit*, écrit à 25 centimètres de ses yeux,

dans une belle et assez grosse écriture violette qui n'est pas la sienne et qui n'est celle d'aucune personne de sa connaissance. Les pensées sont écrites sur une seule ligne dont on ne voit qu'un bout, comme qui dirait une bande de papier se déroulant de façon à ce qu'on lise dans le sens de l'écriture en saisissant distinctement trois ou quatre mots à la fois.

B., 13 ans, intelligent, est un auditivo-visuel *alternatif*; sa pensée est tantôt vue écrite, tantôt entendue, chacun de ces deux modes s'excluant tour à tour; ou bien, en effet, il voit à un mètre ou un peu plus, sur une seule ligne, sa pensée écrite en lettres brillantes lumineuses sur fond noir, dans une bonne écriture d'une grosse moyenne, qui passe très vite et qu'il lui semble lire avec des yeux placés un peu en arrière des autres; ou bien il entend sa pensée, et les voix entendues sont, sans atténuation de timbre, celles de personnes qu'il a connues ou qu'il connaît.

C., 16 ans, très doué, fort mathématicien. Sa pensée lui paraît dictée par une voix, d'une couleur brun pâle, placée entre le palais et le cerveau et qui proviendrait de l'arrière-bouche par un orifice en forme de V renversé. Cette voix formule les pensées sur un ton monotone et sans beaucoup d'expression, soit par phrases complètes, soit par lambeaux de phrases, en même temps que sont vues ces mêmes phrases, ou d'autres, dans lesquelles les conjonctions, prépositions disparaissent pour la plupart. La caractéristique de cette *auditivo-visualisation*, c'est sa forme *symbolique*.

D., 14 ans, intelligent, ou bien entend une voix intérieure qui lui dit ses pensées et qui parfois lui « resserre le ventre », ou bien les voit passer devant ses yeux, à une distance variable, en son écriture « bien ferme et bien scandée ». Parfois aussi l'idée et le signe sont réunis dans sa visualisation ; en pensant à un escalier, il voit à sa droite un escalier montant, avec chaque lettre, dans son écriture très grossie, occupant une marche. D. est un *auditivo-visuel alternatif*.

E., 15 $^1/_2$ ans, maladif et sujet à des troubles du langage articulé, est pour son endophasie, qui reste intacte, un *auditivo-visuel alternatif*. Sa pensée jaillit en lettres de son écriture et phosphorescentes, provenant d'un objet ou d'un plan plus ou moins éloigné (mur, montagne, etc.), et passe comme au cinématographe. En même temps, il entend la voix de sa pensée comme si elle lui était *soufflée* du dehors. Dans la parole exprimée, dans la récitation, les mêmes phénomènes se reproduisent, et lorsqu'il a un « blanc » pour un mot, qui lui est en même temps soufflé et qu'il entend mal, il visualise un « noir », c'est-à-dire le mot biffé et complètement illisible.

F., 14 ans, est un *auditivo-visuel alternatif*. A l'inverse des précédents, dont les images visuelles étaient extériorisées, il lit *intérieurement* les mots de sa pensée, écrits de sa petite écriture, et suivant des lignes d'environ 6 centimètres, légèrement obliques de gauche à droite en montant. En lisant ses pensées (sensation

que c'est dans le pariétal droit), il perçoit les mots qui les expriment comme « grossis à mesure par une loupe. » Aussitôt la pensée écrite, le développement en est soufflé par une voix faible semblable à celle qu'aurait un petit nain. Ce qui est écrit va d'avant en arrière, la fin étant plus élevée que le commencement, et le développement est entendu plus en avant, un peu plus près du front. Ce sont alors, selon la propre expression de F., « des voix intérieures qui interviennent, et moi je répète ; c'est quelqu'un qui cause en moi et je répète aussitôt, malgré tout le tintamarre qu'il peut y avoir autour de moi. » Il *répète* donc, après avoir *entendu* le développement de ce qu'il avait *vu*. Les trois types visuel, auditif et moteur se trouveraient donc réunis en lui (endophasie triéidique de Saint-Paul), mais je crois que le fait de répéter ce qu'il a entendu n'intervient qu'occasionnellement chez F., quand il y a du « tintamarre », comme il le dit, et que par conséquent il est un auditivo-visuel alternatif à motricité secondaire.

G., 13 ans, intelligent, réunit aussi les trois types avec prédominance habituelle de deux d'entre eux, mais autrement que F. Je le considère comme un *visuélo-moteur* à audition secondaire, ce qui me paraît ressortir clairement des quelques extraits que voici de son auto-observation : « J'ai trois manières de penser. Dans ma première, je vois passer ma pensée en même temps que je la pense dans une espèce de ruban rouge d'une largeur de 3 centimètres environ et d'une

longueur de 10 à 12, à une distance de 8 centimètres de mes yeux. Sur ce ruban les mots sont placés à des intervalles de 1 centimètre. Si la pensée est trop longue pour une seule ligne, la suite vient au-dessous sur une autre ligne. Cette pensée est écrite de mon écriture naturelle; ou bien l'écriture est *plus grosse*, quand je pense par exemple : *Cet homme ment*, et le ruban s'allonge jusqu'à 25 à 30 centimètres sur 5 à 6 de largeur. — Ma deuxième manière consiste à articuler ma pensée, et cela arrive toutes les fois qu'il s'agit de désirs ou que je suis exaspéré. — Très souvent j'entends ma pensée dans les bruits du dehors, par une voix qui me semble venir de près, aiguë et faible lorsque le bruit est doux comme dans : *Mon ami est malade*, exprimé par un vent léger; grave et forte lorsque c'est un bruit de char qui passe, une cloche en branle qui dira : *Le temps est mauvais*. Egalement quand je fais mes compositions, j'entends une petite voix qui me dicte pour ainsi dire mes idées. » En apparence, G. pense alternativement par images visuelles, motrices et auditives. Ces dernières, toutefois, me semblent provenir d'une transformation ou d'un écho soit des voix de la nature (vent, son des cloches, etc.), soit d'un travail où la réflexion joue un certain rôle.

H., 12 $\frac{1}{2}$ ans, myope, intelligent, que j'ai réservé pour la fin, est celui des types mixtes qui m'embarrasse le plus, car il semble bien qu'il *voit, entend et articule* les mots de sa pensée. Il réaliserait donc le

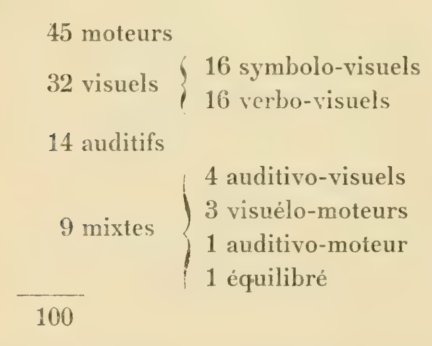
type équilibré. Si, comme il le croit, les trois modes peuvent être simultanés, il y en a pourtant plus ordinairement deux seulement qui paraissent fonctionner ensemble. Quand H. pense que le printemps viendra bientôt, en même temps qu'il *voit* défiler, à un demi-mètre de distance, sur un ruban rouge large de 12 centimètres, les mots de sa pensée, en sa propre écriture, grossie, il *entend* une voix claire « comme quand on crie et comme si on lui parlait très vite depuis en bas dans la rue, en regardant la fenêtre ». Pense-t-il à la chute des feuilles (ou qu'il mériterait d'être marqué), la visualisation a lieu de la même façon, mais la voix entendue est plus grave et plus lente, elle scande les syllabes (les-feuil-les-tom-bent) ; c'est une voix plus forte que la voix naturelle, « comme si on avait pris un porte-voix », et elle vient de plus loin. D'autres fois H. *articule et voit* les paroles de sa pensée. Le travail de la composition qui fait appel à la réflexion renforce chez lui l'articulation, la visualisation et l'audition de la pensée, à condition que cette pensée acquière une précision suffisante. « Car, ajoute-t-il, quand je veux écrire une phrase qui n'a pas beaucoup de sens, cela commence fort et finit faible, mais quand la phrase veut dire quelque chose, cela commence fort et finit fort. Quand j'ai à écrire ou qu'on me lit, les phrases de ma pensée ou de ce qui est entendu sont vues très distinctement lorsque j'ai mes lunettes, mais quand je ne les ai pas, je vois tout trouble. » H. a cependant remarqué que dans l'obscurité ou la

nuit, en même temps qu'il les articule, il visualise très nettement ses pensées, quoiqu'il se soit débarrassé de ses lunettes. Ce sont, comme toujours, quatre ou cinq mots à la fois, mais lus sur un ruban d'un rouge-jaune éclatant (autre que le rouge visualisé de jour). Ce ruban est opaque, il cache les portions d'objets ou de personnes qu'il recouvre. Pour les *paroles entendues*. elles défilent de la même façon que les pensées sur le même ruban et par quatre ou cinq mots à la fois. H. est à peu près sûr que les mots visualisés sont préalablement (plutôt que simultanément) articulés « dans sa respiration. » En ce cas il serait un visuélo-moteur à audition secondaire. Mais, comme il est aussi auditivo-visuel, surtout lorsqu'il s'agit de pensées graves, je me demande si, ici encore, l'articulation n'aurait pas précédé d'un instant, inappréciable parce que trop fugitif, l'audition et la visualisation de la pensée. Et alors H. appartiendrait bien en fin de compte au type équilibré : il articulerait, entendrait et enfin visualiserait.

Des observations qui précèdent il semble résulter que chez l'enfant, et surtout au seuil de l'adolescence, *les modalités du langage intérieur sont nombreuses et variées*, plus complexes probablement qu'à l'âge adulte où s'est établie graduellement la prédominance d'un centre sur un autre. Si beaucoup articulent mentalement leur pensée, sans y ajouter d'emprunts faits à la vue ou à l'ouïe, sauf sous la forme représentative de souvenirs ou de tableaux, nous avons vu qu'il

en est d'autres, et en grand nombre, qui lisent écrits dans l'espace les mots de leurs pensées, d'autres qui entendent ces mots, d'autres qui les lisent et les entendent, et que chacun, pour ainsi dire, a sa manière à lui de voir ou d'entendre sa pensée : celui-ci la lisant dans son écriture, celui-là dans une écriture étrangère ou imprimée ou abrégée, à des distances rapprochées ou lointaines, quelques-uns l'entendant exprimée par leur propre voix et d'autres encore par une voix étrangère connue ou inconnue.

D'après mes statistiques, qui sont malheureusement encore trop incomplètes pour avoir toute la stabilité désirable, on compterait sur 100 adolescents de 12 à 15 ans :



45 moteurs	
32 visuels	16 symbolo-visuels 16 verbo-visuels
14 auditifs	
9 mixtes	4 auditivo-visuels 3 visuélo-moteurs 1 auditivo-moteur 1 équilibré
100	

Quelques expériences comparatives sur la *mémoire auditive* de ces différents types et sur leur *mémoire visuelle* des textes ou des nombres m'ont confirmé dans mon opinion que ces mémoires sont en somme,

pour la *rapidité* aussi bien que pour la *fidélité* des souvenirs, bien inférieures chez les moteurs à ce qu'elles sont chez les visuels, les auditifs et surtout les mixtes. Mais, pris individuellement, un moteur peut fort bien jouir d'une meilleure mémoire que tel auditif ou tel visuel, ou, si elle est plus faible, y remédier par des points de repère qui finiront par lui donner une *ténacité* que n'aura pas toujours la mémoire d'un type plus privilégié à d'autres égards.

Entre les centres de la mémoire proprement dite et ceux du langage intérieur il existe de nombreuses relations et l'on comprend que celui qui entend sa pensée ait naturellement une forte mémoire auditive, celui qui la voit une forte mémoire visuelle, et celui qui l'articule une forte mémoire motrice. C'est bien ainsi qu'en général les choses se passent, mais des exceptions se présentent qui prouvent l'indépendance relative des centres de mémoire et des centres endophasiques.

Néanmoins, et en dépit de cette indépendance, il est permis de conjecturer qu'*à un procédé endophasique inexistant* (ou existant à peine) *correspond une mémoire de même ordre plus rebelle* que celle d'un ordre différent, ou vice-versa. Rappelons à ce propos l'un de nos adolescents désigné plus haut par la lettre E.; nous disions qu'il avait des troubles du langage articulé, il ne les aurait probablement pas éprouvés si, au lieu d'être auditivo-visuel, il avait été moteur, mais en revanche il aurait pu en éprouver d'autres. Quoi qu'il en soit, tandis que l'idéation, chez ce gar-

çon malingre de 15 $^1/_2$ ans, demeurait intacte, il n'arrivait pas à prononcer un ou plusieurs mots que pourtant il voyait et entendait. Il essayait, mais sans plus de succès, d'écrire ce qu'il pensait (procédé graphomoteur), et, en désespoir de cause, recourait à un système, qui lui réussissait quelquefois, consistant à remplacer ce qu'il ne pouvait dire par de petits personnages, dont les gestes suppléaient tant bien que mal au verbalisme qui 'avait disparu de sa mémoire. On trouvera (fig. 22) des types de ces personnages auxquels il recourait pour se faire comprendre de ses parents et amis, qui ne se gênaient pas de lui dire : « Mais que tu es bête de ne plus te souvenir de ça ! »

Fig. 22.

Si l'on voulait répartir tous les types endophasiques d'adolescents en deux seuls genres très tranchés, et de force numérique sensiblement égale, on obtiendrait le groupe des *verbo-moteurs* avec leurs quelques variétés et le groupe des *sensoriels* où rentreraient les visuels, les auditifs et les mixtes. C'est dans le groupe des sensoriels que se recrutent en une forte majorité les sujets à synopsies abondantes (les trois garçons étu-

diés dans le chapitre précédent étaient l'un, Jules Pradel, un auditivo-visuel, et les deux autres des symbolo-visuels). C'est aussi dans ce groupe qu'on rencontre surtout, pour ceux qui y étaient prédisposés par ailleurs, les cas de division de conscience et d'hallucinations, ce qui s'explique assez facilement, puisque voir ou entendre ses pensées, autrement dit les subir, met plus vite sur le chemin des fausses sensations que de les articuler, c'est-à-dire de les fabriquer. D'autre part ce groupe des sensoriels, pris dans son ensemble, possède une supériorité évidente, comme nous l'avons dit, pour les facultés de mémoire; il a plus d'imagination poétique ou mathématique. L'autre groupe, celui des moteurs, renferme des intelligences très diverses, depuis les plus frustes et les plus paresseuses jusqu'à celles qui brillent par leurs qualités d'ordre et de bon sens ou qui sont portées vers les raisonnements abstraits.

La transition entre les deux groupes, s'il en existe une, serait indiquée par le type mixte de l'auditivo-moteur, qui entend avant d'articuler ou en même temps qu'il articule, un type que Saint-Paul a rencontré souvent chez les adultes. Mais pourquoi le rencontre-t-on moins chez les adolescents ? C'est que dans un certain nombre de cas l'endophasie est susceptible de se modifier, soit en s'amplifiant soit en se simplifiant. Nous avons constaté plus haut le passage du symbolo-visuélisme au verbo-visuélisme chez des enfants qui entrent en possession du vocabulaire; il

peut arriver aussi que l'auditivo-visuel devienne un pur auditif, dans des circonstances exceptionnelles favorisées par la crise psycho-physique de la puberté, et peut-être l'auditif un auditivo-moteur dans d'autres circonstances que nous ignorons. Mais ici encore il faut se prémunir contre la tentation de considérer comme auditivo-moteur un moteur pur, qui dirait que forcément il entend sa pensée puisqu'il l'articule et qu'on ne peut faire autrement que d'entendre ce qu'on prononce, même mentalement. Cette illusion-là repose sur une réflexion *post rem* et n'a rien de commun avec le langage intérieur.

Le langage intérieur présente chez les moteurs une homogénéité plus grande que chez les visuels et les auditifs. Toutefois leur pensée, à en croire quelques-uns d'entre eux, est articulée avec plus ou moins d'énergie suivant qu'elle répond à des sentiments de haine, de douceur ou de colère. Il peut donc y avoir *renforcement* de l'endophasie motrice aussi bien que des autres ; on parlera *plus fort* (mentalement), de même qu'on entendra pour les pensées graves des voix venant *de plus loin*, si l'on est auditif, ou que, si l'on est visuel, on les verra *en lettres plus grosses, ou en mots rouges* pour des termes inconnus.

Il peut y avoir quelque intérêt pédagogique à discerner les types sensoriels des types moteurs, soit qu'on veuille les exercer dans les branches où ils se montreraient inférieurs, soit qu'on veuille les développer du côté où ils réussissent le mieux. Pour

l'élocution par exemple il semble qu'à égalité de dons on aurait de *meilleurs récitateurs* chez les sensoriels, dont la mémoire est plus heureuse, plus réceptive, et de *meilleurs improvisateurs* chez les moteurs, qui ont déjà en quelque sorte leurs pensées au bout de la langue. Dans un autre ordre d'idées, la même réprimande produira-t-elle des effets semblables sur un auditif qui se ronge à écouter les voix du reproche et du remords ou sur un moteur dont les réactions sont plus extérieures ? Ce sont là des indications sommaires pour toute une série de questions où des expériences restent à faire.

CHAPITRE V

LES PARAMNÉSIES

Notre intelligence, si variable d'un individu à l'autre pour sa force et pour ses procédés d'action et de réaction, est en outre exposée à diverses aberrations, dont l'une a reçu le nom de paramnésie. La victime de cette illusion croit revoir et revivre, pendant un court instant, une tranche de sa vie ; elle s'imagine éprouver à nouveau un état d'âme tout semblable à un état antérieur déjà ancien. Ce phénomène n'est pas rare chez les adultes, mais il me paraît plus fréquent encore chez les adolescents, chez ceux-là surtout qui ressortissent au tempérament nerveux ou émotionnel. Près de 30 % des garçons de 13 à 15 ans y seraient sujets, d'après mes calculs.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il faut se garder de confondre la paramnésie avec les pressentiments véridiques qui se réalisent en gros, quand on retrouve, par exemple, une scène de la nature ou une figure telle qu'on se l'était représentée. Non, la paramnésie est

autrement saisissante et précise jusque dans ses moindres détails. Du reste, le sens de la vue n'y est en général pas seul intéressé, et c'est pourquoi l'on préfère aujourd'hui l'expression de *déjà senti* ou de *déjà vécu* à celle de *déjà vu*, dont on avait fait le synonyme de paramnésie. Ainsi l'un *regoûtera* un mets qu'il ne connaissait pas ; un autre *réentendra* dans les mêmes termes des paroles qu'il n'avait pas entendues ; un troisième *relira* un fragment qu'il n'avait pas lu. Mais il faut convenir que la sensation du déjà vu, jointe à une impression de surprise et de légère émotion, constitue presque toujours la dominante de la paramnésie ; c'est elle qui laisse les traces les plus durables dans la mémoire, tandis que les particularités, les circonstances, les petits faits qui se sont déroulés fort nombreux dans le très court espace d'une seconde parfois ou d'une fraction de seconde sont rapidement oubliés[1].

D'autre part le phénomène n'est pas *un* et j'entrevois des sous-divisions à y introduire, suivant les modalités spéciales sous lesquelles il se présente régulièrement chez tel ou tel sujet. C'est ainsi qu'à côté du *déjà vu* et du *déjà entendu* qui sont les plus habituels, j'ai rencontré quelques cas de *déjà articulé* et d'autres cas isolés auxquels j'ai donné les noms de *paramnésie à dates fixes*, de *paramnésie renversée* et de *paramnésie négative*. Avant d'entrer dans ces curieuses

[1] Cf. Bernard Leroy, *l'Illusion de fausse reconnaissance*, Paris Alcan.

particularités, je donnerai trois exemples des espèces les plus fréquentes de paramnésies :

A., 14 $^1/_2$ ans. « Je lisais, dit-il, un récit de voyage quand, arrivé à une longue phrase, je fus sûr que je la *relisais* pour la seconde fois. L'avais-je rêvée ou l'avait-on imprimée plus haut par erreur ? J'eus beau feuilleter plusieurs pages en arrière, je ne retrouvai pas ma phrase. Un jour je rêvai que ma main était couverte d'excréments. Le lendemain matin, en jouant aux gendarmes et aux voleurs, je descendais en courant l'escalier qui se trouve derrière le collège, quand je faillis tomber ; je m'accrochai à la barrière et me salis la main *de la façon que j'avais éprouvée dans le rêve*, qui me revint à la mémoire au moment même où il se réalisait. »

B., 15 ans. « En passant par la place des Philosophes, je vis une dame qui montait en voiture *comme je l'avais rêvé*, avec tous les détails de sa tenue, de sa toilette, etc. Une autre fois, c'était un accident de bicyclette, arrivé le matin et *que j'avais rêvé la nuit.* Dernièrement un cheval pris d'un coup de sang et enfonçant une barrière, *je l'avais vu en rêve* exactement de la même manière. »

C., 13 $^1/_2$ ans. « En arrivant à L., où j'allais passer mes vacances et que je ne connaissais pas, une sorte de trouble s'empara de moi et je me dis : « C'est drôle, *j'ai déjà vu cet endroit !* » C'était le même village, la même conformation. Une nuit, j'avais rêvé que maman me disait d'aller faire une commission chez ma tante,

et le lendemain je fus bien étonné quand maman me chargea de cette commission, en prononçant les paroles et les mots mêmes *que j'avais entendus en rêve.* »

Ces spécimens très ordinaires prouvent que la paramnésie consiste bien à revivre une tranche de son passé, fût-elle des plus insignifiantes, et à la revivre intégralement et sans modification, du moins au dire du sujet qui, très surpris de *réitérer* des impressions qu'il sait n'avoir pas pu ressentir en réalité, les attribue tout naturellement à un rêve. Le rêve est en effet le seul moyen commode de donner satisfaction à son besoin de causalité. Et après tout, ce n'est pas trop inexact, à la condition d'assimiler l'état de rêve à celui de rêverie ou de distraction, dans lequel les centres psychiques supérieurs sont plus ou moins dissociés des centres psychiques inférieurs qui ont fonctionné presque seuls pendant une très courte durée. Seulement le rêve est censé avoir eu lieu dans un passé vague et assez lointain, car le paramnétique s'exprimera à peu près de la façon suivante : « J'ai vu (ou lu) tout cela en rêve il y a deux ou trois nuits » ou « Il y a peut-être huit jours » ou « Il y a longtemps que je l'avais rêvé. » Mais exactement *où* et *quand ?* il n'en sait rien, sauf cependant dans des cas qui doivent être très rares, et dont j'ai découvert un seul, que je signalerai tout à l'heure. Une sorte d'acheminement vers ce cas unique me semble être fourni par un jeune garçon qui a eu plusieurs paramnésies ordinaires, mais aussi une autre qui l'étonna plus que de coutume :

H. B., 14 ans, passait à bicyclette sur la place de Chantepoulet, en rentrant du collège. Devant lui, en l'air et, sans qu'il y eût aucun fond, il lut une longue phrase imprimée. Et quel ne fut pas son « ébahissement », lorsque en montant la rue de la Servette, toujours à bicyclette, il *relut* la même longue phrase, mais cette fois sur une affiche. Comme je lui disais qu'il avait dû lire une première affiche à Chantepoulet et la même à la Servette (trois ou quatre cents mètres plus loin), H. B. est très sûr de n'avoir regardé aucune affiche avant celle de la Servette. Il estime à environ trois minutes le temps qui a séparé sa vision au milieu de la place, de sa lecture. Il sait donc avoir lu sa longue phrase (*où* ?) sur la place de Chantepoulet, (*quand* ?) trois minutes avant de la *relire*.

Pas plus que H. B. je ne crois à une amnésie d'une première affiche qu'il aurait lue sans y prendre garde et dont il aurait retrouvé plus haut la pareille. Mais il a rapporté, contrairement à ce qui lui arrive pour ses autres paramnésies, le prototype de ce qu'il *relisait*, non à un rêve, mais à une vision localisée dans l'espace et dans le temps. En cela du reste il s'illusionnait, car il n'avait en réalité rien lu à Chantepoulet, et ce qu'il *relisait* à la Servette, il l'avait lu à la même place, non pas trois minutes, mais à peine autant de secondes auparavant. Cette interprétation s'éclaircira par ce qui va suivre.

LA PARAMNÉSIE A DATES FIXES

Je résumerai ici l'un de ces cas uniques, si l'on peut s'exprimer ainsi, auxquels je faisais allusion[1].

Léon, 16 ans, myope, assez distrait, avait du goût pour la littérature et les arts, mais une profonde aversion pour les mathématiques. Il avait de fréquentes migraines. Jusque vers 9 ans, il se promenait souvent la nuit. Sa riche imagerie mentale renfermait des photismes et beaucoup de diagrammes. Ses paramnésies très nombreuses dataient de sa première enfance et avaient pour lui le caractère de rêves qui se réalisaient. En voici quelques-unes :

1. J'étais à ma leçon de dessin et nous avions à dessiner une fleur de lotus égyptien. *Brusquement*, lorsque ma fleur était à moitié faite, je me souviens d'*avoir vu en rêve, un mois auparavant*, ma feuille de papier Cançon, dans le même éclairage, avec la même rature au côté gauche des pétales. Une règle était posée sur la feuille et la lumière venant de la fenêtre à gauche y traçait une ombre très fine. J'avais vu tout cela exactement dans mon rêve, mais la planche seule, sans rien des objets d'alentour. Tous ces rêves sont détaillés, mais ont trait à des *objets ayant avec moi un*

[1] Les *Archives de Psychologie* ont publié ce cas en 1903. Un an après, Léon, le jeune homme fort aimable dont il y est question, se suicidait. Dans un autre chapitre, je reparlerai de ce suicide.

rapport serré, il faut que je puisse saisir ces objets par mes sens et surtout par la vue.

2. Autre exemple : Je rêve une fois que je suis assis sur un talus au bord d'une route et qu'un merle vient se poser en face de moi. Je n'avais vu que la surface blanche d'une portion de la route dans un rayon de 50 centimètres autour du merle avec un bout de rameau vert au-dessus ; je ne me voyais pas moi-même, mais je *sentais* que j'étais dans une position assise, les bras pendants entre les genoux, le torse penché, les mains jointes. *Un mois à peu près après ce rêve*, je me trouvais dans cette situation et, au moment précis où la circonstance relatée plus haut s'accomplissait, *je me souvins* d'avoir rêvé tout cela. Je l'ai immédiatement noté pour vous ; *15 janvier, rêve ; 17 février, réalisation.* — Il est à noter que ces rêves se rapportent à des *circonstances peu importantes*, voire même plates et banales.

3. Une autre fois je rêve que je monte le trottoir devant la laiterie de Vandœuvres à la place des Philosophes et que de la bordure de granit où je cheminais j'aperçois l'intérieur du magasin d'un tailleur (qui a déménagé depuis). J'avais fait *le rêve le 12 novembre ; il se réalisa le 27 décembre.*

4. Au mois de juillet *(le 15 ou le 17)*, j'étais à bicyclette à la campagne. *Brusquement* je me souviens d'avoir déjà vu en rêve le clocher de l'église de Satigny, vers laquelle je cheminais pour la première fois de ma vie. Un nuage passa d'une certaine façon au-dessus

du bâtiment et mon cousin qui m'accompagnait tressauta sur un caillou avec son vélo. Ces détails et d'autres aussi menus et précis, je les avais vus en rêve au *commencement de juin*. Du reste chacun de ces rêves est *extraordinaire de vie et de détails visuels:* L'ombre d'un gravier, une fourmi et jusqu'aux sensations les

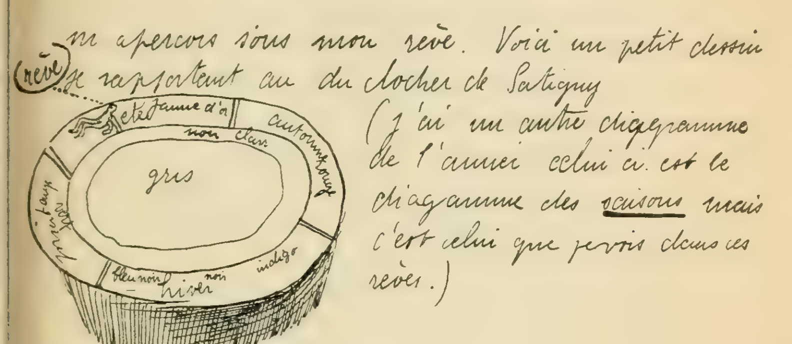


Fig. 23.

plus ténues *que j'éprouverai plus tard* y sont consignées. Outre le rêve visuel, je rêve aussi *les réflexions que je ferai plus tard dans un tiers de seconde.* Toutes ces réalisations ne dépassent en tout cas pas une seconde, c'est comme si un *brusque éclair d'un temps très court du passé* m'éclatait devant les yeux. Ce qu'il y a de curieux, c'est que *je m'aperçois sous mon rêve, dans un diagramme des saisons qui est toujours le même pour tous mes rêves et que je ne vois pas en dehors des rêves.* (Fig. 23 ; réd. aux $^2/_3$).

Ce diagramme, unique en son genre chez Léon, et

lié exclusivement à sa paramnésie, présente l'aspect d'une ellipse de dimension fixe ayant un peu moins d'un mètre dans son grand axe et entourée d'un ruban d'une largeur uniforme d'environ 10 centimètres, vert au printemps, jaune d'or en été, rouge en automne, indigo puis noir en hiver. Il y a dans le ruban dégradation et non rupture des teintes et l'intérieur de l'ellipse en dedans du ruban passe du noir clair au gris. Léon se voit dans le ruban en petit et localisé à l'époque où il a fait ou plutôt où il reporte son rêve ; il se voit à moitié étendu comme on le serait dans une chaise-longue avec, au-dessus de lui, à 1 mètre $^1/_2$ de distance, le rêve qui a également subi une très forte réduction. « C'est, dit-il, le *diagramme de mes rêves*, mais de ceux-là seulement qui ont une réalisation. Je suis assis dans le ruban, penché en arrière et sous le rêve. *C'est après le rêve que je me vois ainsi rapetissé, et surtout au moment de la réalisation.* La partie du diagramme dans laquelle je suis, ressort plus vivement que le reste qui pourtant est visible dans son entier. »

On sait que ces rêves avec réalisation, qui pour Léon sont une réalité — ils ont en effet pour lui toute l'apparence de rêves prémonitoires — je les considère comme des phénomènes de paramnésie. Mais ce diagramme spécial, qu'on ne retrouve pas dans l'état ordinaire de Léon, est à mes yeux d'une importance capitale, car il démontre à sa manière qu'il existerait dans la genèse de certaines synopsies une phase rapide de *dissociation mentale.* J'ai déjà attiré l'atten-

tion sur ce point à propos des diagrammes *intermittents* parallèles aux diagrammes *constants* de Jules Pradel (chap. III). Les diagrammes constants, soit pour Léon tous les diagrammes moins un, ont fini par s'imposer à la conscience, au lieu que les diagrammes intermittents sont demeurés dans l'automatisme supérieur ou automatisme psychique où ils se sont élaborés, et où ils ne pourront être revus qu'à la faveur d'un état subconscient, cet état dût-il ne subsister que pendant une fraction de seconde, comme cela arrive à Léon pour la réalisation de ses rêves.

Ce qui, pour Léon se présente sous l'aspect de rêves prémonitoires se ramène à la paramnésie. En effet si l'on admet qu'il existe en chacun de nous des centres psychiques inférieurs (*psychisme polygonal* de Grasset) doués d'une activité propre qui ne devient consciente qu'après communication avec les centres supérieurs, — si l'on accorde en outre à cette activité polygonale une mémoire et un intellect, on comprend qu'avec une dissociation, même très éphémère, les centres supérieurs étant ou distraits ou préoccupés, le polygone enregistre de son côté d'autres perceptions, lesquelles se révèlent ensuite à la conscience comme du *déjà vu* ou du *déjà senti*. Toute la paramnésie est là.

Pour sa durée, Léon l'évalue de $^{1}/_{4}$ de seconde à 1 seconde au plus, et pendant cet instant si fugitif, il se rappelle non seulement la scène qu'il dit avoir rêvée, mais encore les réflexions auxquelles il croit s'être

livré dans ce rêve (donc des réflexions polygonales), son diagramme des saisons, etc.

J'ai été témoin d'une paramnésie de Léon. C'était à la première visite qu'il me fit. Tout à coup, au milieu d'une phrase, il se leva de son fauteuil, puis, se retournant, il s'écria naïvement, comme au sortir d'un demi-sommeil : « Vous avez justement un fauteuil avec la même draperie, les mêmes fleurs rouges et exactement les mêmes dessins que j'ai vus en rêve *il y a un mois*. J'avais très bien vu tout cela, mais seulement depuis le pourtour d'en haut jusqu'ici à la hauteur des bras. » Lorsque brusquement le souvenir revient à Léon de fleurs brodées d'une certaine façon sur une draperie de fauteuil et qu'il s'interrompt pour se lever, se retourner et raconter son prétendu rêve, c'est que le psychisme inférieur (le polygone) est entré spontanément en contiguïté avec le psychisme supérieur : Léon prend pour un incident vieux d'un mois déjà le souvenir de la draperie subconsciemment emmagasiné il y a quelques minutes seulement, au moment où je l'avais fait asseoir.

Dans plusieurs de ses paramnésies, Léon se rappelle le « déjà vécu » à propos d'une phrase lue dans un livre ou vue au tableau noir ; c'est encore une dissociation des centres supérieurs qui, pendant qu'ils battaient un moment la campagne, ont laissé toute liberté au polygone de recueillir les mots qui échappaient à son supérieur distrait, lequel les retrouve ensuite comme s'il les avait rêvés *autrefois*.

Je dis *autrefois*, et c'est là ce qui déroute dans les paramnésies en général, où cet « autrefois » reste vague, et dans les paramnésies de Léon où il acquiert une précision surprenante. La première question que je posai à Léon après qu'il m'eut remis ses notes fut pour lui demander si, dans les rêves où je lisais une date exacte pour le rêve (ainsi 15 janvier pour le rêve 2) et une date non moins exacte (17 février) pour sa réalisation, il avait marqué la première des deux dates tout de suite après le rêve et en tout cas *avant* sa réalisation. On aurait pu croire alors, comme lui, à un rêve prémonitoire. Léon de me répondre : « Au moment du rêve je serais incapable d'en marquer la date parce que ce n'est qu'à la réalisation que je peux savoir que c'était un rêve à réalisation et non un autre rêve quelconque qui ne sera pas réalisé. »

Il faut savoir que Léon rêve beaucoup et que par conséquent, pour emprunter son langage, la majorité de ses rêves n'aura pas de réalisation. Cela lui arrive surtout le jeudi ou le dimanche matin, entre le sommeil et la veille (rêves hypnopompiques), et s'il tient à y mettre un terme, il n'a qu'à se lever ou simplement à ouvrir les yeux. Mais d'où vient que Léon (sans se douter qu'il commet une grosse erreur de temps) puisse ainsi fixer la date de son rêve prémonitoire ? « C'est que, dit-il, cela répond chez moi à une certitude profonde et que je garde, *le lendemain encore*, le souvenir du rêve fait la veille. Par exemple pendant la réalisation du 17 février, je savais parfai-

tement que le 16 janvier je m'étais dit avoir rêvé la veille les choses identiques à celles que je voyais. Ce qui fixe la date de certains rêves prémonitoires, c'est qu'ils m'ont frappé plus que d'autres ; du reste *les circonstances ne se sont présentées avant la réalisation qu'une seule fois les mêmes pour toute l'éternité.* »

Cette explication n'est qu'une pétition de principe, mais que savons-nous de la logique subliminale ? Pas grand'chose et assez cependant pour croire ceci : la mémoire polygonale recèle une foule d'associations habituelles, celles entre autres qui se rapportent à la division du temps. Eh bien, en examinant à ce point de vue les nombreuses paramnésies de Léon, on y découvre presque toujours et à peu de chose près, même lorsque les dates sont données avec précision, un intervalle entre le rêve et sa réalisation qui répond à notre façon ordinaire d'évaluer les durées, soit 1 mois, soit 15 jours, ou 1 $^1/_2$ mois, ou 3 semaines. Il ne sera donc point déraisonnable de supposer que le polygone, imprégné d'associations habituelles, favorise, par une attraction spéciale, l'illusion que des perceptions toutes récentes sont fort anciennes.

L'étude sommaire du cas de Léon m'autorise, me semble-t-il, à conclure, tout au moins pour ce qui le concerne, que *la paramnésie consiste en une reviviscence consciente de perceptions subconscientes de très peu antérieures, mais qui, en vertu même de leur modalité subliminale, apparaissent à la conscience comme beaucoup plus anciennes.*

LA PARAMNÉSIE KINÉTIQUE

OU LE « DÉJA ARTICULÉ » ET LE « DÉJA EXÉCUTÉ »

Cette paramnésie-là serait aux autres paramnésies ce que le type moteur du langage intérieur serait au type sensoriel. Mais avant d'établir ce rapport, qui est encore tout problématique, il faudrait disposer d'un grand nombre d'observations ; et pour ce qui est de la paramnésie que j'appelle *kinétique*, parce qu'elle concerne soit *le geste*, soit *l'articulation*, nous ne les possédons pas.

Pour le geste, j'en ai rencontré un cas, celui de M. M., 17 ans. Plusieurs fois, en faisant, sans y prendre garde, un mouvement quelque peu insolite, soit du bras, soit de la jambe, il a éprouvé, avec étonnement et non sans émotion, la sensation d'avoir *déjà exécuté* le même mouvement d'une façon identique, quand même il sait parfaitement que cela n'a pas été possible.

Quant au *déjà articulé*, je l'ai trouvé uni au *déjà entendu* chez un garçon de 15 ans, intelligent, grand liseur et pour lequel certains mots font l'action qu'ils expriment, rient, dansent, pleurent, etc. Il éprouve toujours une certaine surprise, lorsqu'il *entend répéter* ce qu'on ne lui avait pas dit et lorsqu'il *repronονce* ce qu'il n'avait pas prononcé.

Plus typique est le cas suivant [1] :

[1] Je l'ai publié, en italien, en novembre 1903, dans la *Rivista di Psicologia* de Cesare Ferrari, à Bologne : je lé redis ici en abrégé.

Jacques, un garçon de 13 ans, intelligent, gai et bien musclé, d'une physionomie expressive, quoique l'œil gauche soit un peu fermé, appartient par son endophasie au type visuélo-moteur. Sa mémoire visuelle est très forte, sous ce rapport il est le 1er sur 36 élèves, tandis qu'il n'arrive qu'au 15me ou 16me rang pour sa mémoire auditive. Mais non moins fort est son état d'inapplication, lorsqu'il porte ses regards fixés sur une personne, sur un camarade par exemple, ou sur un objet, une sorte d'auto-hypnotisation, après laquelle il ressent un tiraillement en arrière dans les yeux. Il est du reste pleinement conscient de cet état dont il a cherché à se corriger, « car alors, dit-il, mes yeux regardent sans voir, mes oreilles écoutent sans entendre, et l'effort que je dois faire pour résister à cette sorte d'inertie est très pénible. »

Une des particularités de Jacques, c'est d'avoir une foule de rêves qui se répètent une ou plusieurs fois d'une nuit à l'autre, mais à des intervalles qui n'ont rien de régulier et qu'il ne saurait évaluer. Il y a dans ces rêves une parfaite identité de tous les incidents : ce n'est pas leur contenu qui diffère, mais leur genre d'émotion, qui peut être vibrant et dramatique dans l'archétype et devenir nul ou énervant dans les répétitions auxquelles se voit astreint un garçon qui préférerait du nouveau. Maintenant, ces rêves qui se répètent, sont-ils une réalité ou une illusion ? Ce sont des réalités en tant qu'échos d'un ou de plusieurs rêves antérieurs. Mais l'illusion commence au moment

du réveil complet, lorsque Jacques n'a conscience d'aucun des courts éveils qui ont précédé ce réveil et pendant lesquels sa mémoire générale a pu enregistrer des souvenirs, qui se sont ensuite évanouis dans une nouvelle période de sommeil, où le rêve a recommencé. On observe de semblables phénomènes lorsqu'un sujet retombe pour quelques instants dans un sommeil somnambulique ou hypnotique avant le réveil définitif. Et quant à l'évaluation de la durée des intervalles entre les répétitions, on sait combien les rêves sont trompeurs. Leur fréquence chez Jacques nous permet de supposer que c'est dans la même nuit qu'en général il fait tel ou tel rêve avec sa ou ses répétitions.

Cette répétition dans les rêves nous donne la clé d'une autre répétition que Jacques trouve encore plus extraordinaire, celle d'avoir *déjà dit* ce qu'il dit pour la première fois, et cela lui arrive presque tous les jours. Voici comme il décrit ce phénomène : « Quand je prononce certaines phrases, certaines réponses à ce qu'on me demande, j'éprouve comme une secousse et j'ai la certitude d'avoir déjà dit la même phrase, d'avoir donné la même réponse, une ou plusieurs fois. C'est pourquoi, à peine ai-je fini d'exprimer ma pensée, je regarde mon interlocuteur pour lire dans ses yeux ce qu'il pense de moi, parce que je suis convaincu de lui avoir *redit* mot pour mot ce que je lui avais déjà dit et qu'il va me prendre pour un imbécile. »

La sensation du *déjà articulé* présente chez Jacques

des modes variables d'intensité : en effet, suivant l'élévation du ton qu'il donne à ses réponses, il lui semble parler de plus près ou de plus loin. En outre, lorsqu'il a *répété* mot pour mot ce qu'il a la sensation d'avoir déjà dit, il a oublié la phrase même qu'il vient de prononcer et qui n'a pour ainsi dire pas sonné à ses oreilles. La paramnésie de Jacques est donc essentiellement motrice ou kinétique ; elle réside dans les organes de l'articulation ; il ne connaît d'ailleurs ni le « déjà vu », ni le « déjà entendu ».

LA PARAMNÉSIE NÉGATIVE

P. C., 15 ans, sain de corps et d'esprit, attend avec surprise une réponse à la question qu'il vient de poser, mais qu'en réalité *il n'a pas posée*. S'il la posait, il éprouverait la sensation de se répéter, et d'être un rabâcheur, comme le Jacques de tout à l'heure. Il sait donc avoir articulé une phrase, mais cela n'est pas : c'est du *déjà articulé négatif*.

Supposons qu'on ne veuille pas répondre à une question parce qu'on aurait la sensation de l'entendre exprimer pour la seconde fois, comme si l'on se moquait de vous, et d'y avoir déjà répondu, on aurait alors du « déjà entendu négatif », combiné avec le « déjà articulé négatif ». On pourrait aussi rencontrer du « déjà vu négatif ».

Pour en revenir à P. C., il sera un jour en course

de montagne avec un ami et, à un moment où il croira lui avoir demandé : « Te rappelles-tu la promenade que nous avons faite avec mon « cabot » l'an dernier, à pareille époque ? ».... l'ami ne lui répondant rien, P. C. l'interpelle par des « hein ?.... hein ?.... » auxquels son interlocuteur répliquera : « Tu n'es pas fou avec tes « hein ? hein ? » Qu'est-ce qui te prend ? » Et P. C., toujours étonné, quoiqu'il ait subi souvent une pareille déconfiture, comprendra qu'il n'avait pas prononcé la question qu'il était sûr d'avoir posée. Un soir, en rentrant d'un concert, il demandera : « Comment avez-vous trouvé ces préludes de Liszt? » Et, comme on ne lui répondra rien ou qu'on lui parlera de tout autre chose, la surprise s'emparera à nouveau de lui, et il se fâcherait à bon droit, s'il ne commençait à s'habituer à cette petite tare. La question censée articulée ne l'a pas été, elle s'est arrêtée à la pensée mentale, qui n'a pas entraîné, mais lui a seulement donné l'impression d'avoir entraîné après elle l'automatisme verbo-moteur.

LA PARAMNÉSIE A IMAGES RENVERSÉES

Cette forme de paramnésie, la dernière que je connaisse, est celle de Jules, dont j'ai publié le cas dans la *Rivista* de Ferrari, à la suite du cas de « Déjà articulé » dont j'ai parlé plus haut.

Jules a 13 ans comme Jacques, et, comme lui, il

jouit d'une excellente santé, d'une vivacité de bon aloi, d'une intelligence un peu supérieure à la moyenne. Comme lui, il appartient par son endophasie au type relativement rare du visuélo-moteur : il articule sa pensée au moment même où il la lit. Mais, à sa différence, ce qu'il lit, ce ne sont pas tous les mots, mais les mots de valeur, accompagnés de symboles aux couleurs les plus vives qui brillent davantage encore dans l'obscurité. En outre un facteur thermique modifie considérablement ses nombreuses symbolisations, dans leurs formes et dans leurs couleurs. Son alphabet par exemple est tout autre par le froid et par la chaleur.

La paramnésie de Jules consiste, selon lui et comme à l'ordinaire, en rêves qui se vérifient, mais la sensation de surprise au moment de la fausse reconnaissance lui imprime une secousse particulièrement violente. Cela lui arrive, à intervalles irréguliers, environ deux fois par mois, presque toujours vers midi et pendant les jours de vacances, le dimanche ou le jeudi. Mais ce qu'il y a de fort curieux, c'est que dans le rêve il voit les objets, les personnes (même la sienne) et tous les menus détails *renversés*, tandis que dans la réalisation les images se redressent. Les choses se sont toujours passées de la sorte, depuis plus de trois ans que Jules estime connaître ce genre de phénomènes. C'est ainsi qu'étant sur la plaine de Plainpalais avec des enfants qui jouaient près d'un petit char traîné par une fillette, il ressent tout à coup qu'il a

rêvé la même scène, mais *renversée*, les enfants ayant la tête en bas, le pied des arbres et l'herbe étant en l'air, etc.

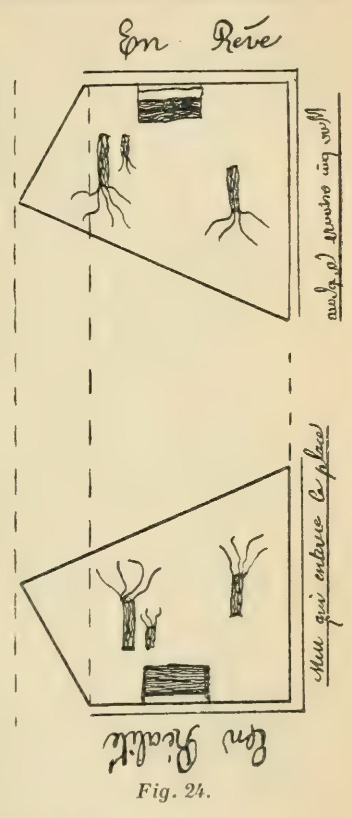


Fig. 24.

Je donne ici deux grossières reproductions de cette paramnésie renversée, mais ce n'est qu'une apparence de la réalité, à cause de l'inhabileté technique de Jules et parce que ses dessins n'ont pas été faits tout de suite après l'événement. Le premier dessin (fig. 24) est une paramnésie en relation avec un voyage à Lausanne ; on y remarque un banc, deux ou trois arbres et une inscription imaginaire tenant lieu du nom de la place qui était inscrit sur une maison et que Jules a oublié. Le nom avec tout le reste avait subi dans le rêve le renversement habituel.

Le second dessin (fig. 25) se rapporte à un rêve

qui se réalisa un dimanche, chez des amis habitant à la campagne. Jules avait grimpé sur un pommier ou sur un poirier et il était presque au sommet de l'arbre, lorsqu'il eut sa paramnésie accompagnée d'une forte secousse qui faillit le faire tomber : il se rappela le rêve où sa personne aussi bien que l'arbre étaient renversés.

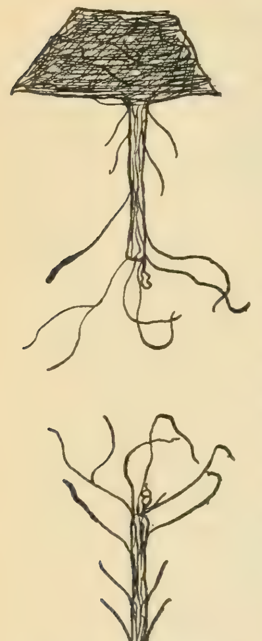


Fig. 25.

D'où provient ce renversement des images « dans le rêve »? Il n'a lieu que pour « les rêves qui se vérifient » et Jules n'en avait pas même été étonné lorsqu'il m'apporta ses dessins qui furent, pour moi, avant toute autre explication, la révélation de cette particularité. Faudrait-il l'attribuer à un groupe de perceptions subconscientes qui, chez Jules, arriveraient *directement* à l'écorce cérébrale sans avoir subi le croisement normal ? Et ce trouble aurait-il quelque parenté avec le vertige épileptique ? Je ne saurais le dire au juste, mais cette appréciation aurait un point d'appui dans le fait que, jeune encore, un oncle de Jules, le frère de son père, a dû entrer dans un asile

à cause de la fréquence de ses crises d'épilepsie. Ce serait une hérédité collatérale en harmonie avec la mentalité très originale du neveu, par intoxication alcoolique du grand-père paternel, lequel, paraît-il, buvait tous les jours son absinthe pour se mettre en appétit.

Les dernières formes de paramnésies que je viens de passer en revue et que j'ai été le premier à faire connaître indiqueraient, comme je le disais au début de ce chapitre, que ce phénomène n'est pas *un*. Comme d'autre part on a réuni de nombreuses observations de paramnésies, mais que dans aucune il n'a été fait allusion, que je sache, à des paramnésies à dates fixes, à images renversées ou négatives, je suis amené à croire qu'ici encore, comme pour les synopsies et pour le langage intérieur, l'adolescence offre un très riche champ d'observation, plus difficile à connaître sans doute, mais moins uniforme que celui de l'âge adulte, où la formation psycho-physiologique a atteint sa stabilité et où s'est établie la prédominance définitive de certains centres sur d'autres.

La paramnésie va-t-elle avec certains types intellectuels plutôt qu'avec d'autres? On est en droit de le supposer, mais non de l'affirmer. Un psychologue de Groningue, Heymans, avait cru reconnaître une incompatibilité entre la paramnésie et de fortes dispositions aux mathématiques. Cela ne cadrerait pas avec mes observations; je trouve parmi ceux qui ont eu des paramnésies autant de forts que de faibles en mathé-

matiques. Peut-être conviendrait-il plutôt de chercher une relation entre la formule endophasique et la paramnésie, qui ressortirait dans sa généralité aux types sensoriels et très particulièrement aux visuels et aux visuélo-moteurs.

CHAPITRE VI

LA DISSOCIATION MENTALE

Dans les chapitres précédents nous avons commencé à nous familiariser avec des états psychiques qui, pour communs qu'ils soient, indiquent cependant une légère dissociation de la conscience. Faisons un pas de plus, nous atteindrons des dissociations plus accentuées qui nous conduiront par degrés jusqu'à l'hallucination proprement dite et jusqu'à un dédoublement de la personnalité. Ces dissociations, malgré leur importance, échappent presque toujours à la sagacité des maîtres et des parents eux-mêmes qui vivent journellement avec leurs enfants. On remarque bien quelquefois, dans son fils ou dans son élève, un éréthisme nerveux, une nonchalance ou une distraction continue, des allures capricieuses, mais il ne viendrait pas à l'idée que cet état pût provenir d'autre chose que d'une simple crise de croissance. Les dissociations de l'adolescence ont heureusement une tendance à se résoudre d'elles-mêmes ; toutefois les germes qu'elles ont pu déposer, surtout si elles se sont

prolongées, risquent de reprendre vie au bout de quelques années et de porter un grave préjudice à l'intégrité psycho-physique de l'adolescent ou de l'adulte ; si elles avaient été mieux connues, on les aurait réprimées ou dirigées avec sagesse et discrétion et l'on aurait ainsi évité des accidents graves, même des suicides.

Ces dissociations présentent en général chez un même individu des caractères complexes et, quoiqu'elles aient des causes semblables, il faut, pour les étudier, les répartir en catégories. Mais j'ai l'impression que parfois les psychologues se sont trop exclusivement attachés aux cas qui étaient les plus simples ou qu'ils croyaient tels parce qu'ils les simplifiaient eux-mêmes en les isolant d'autres phénomènes, qu'ils négligeaient à dessein ou qu'ils n'avaient pas pris la peine de rechercher. Quoi qu'il en soit, indiquons ici les quelques dissociations relativement peu complexes que nous avons rencontrées, avant d'aborder celles dont l'analyse demande une monographie plus détaillée.

EXTASES

Le type suivant nous servira d'exemple pour illustrer un état de rêverie hallucinatoire qui devient de l'extase.

G. M., 15 ans, consciencieux, mais peu doué, s'absorbe devant un objet quelconque ou devant un animal, un végétal, une personne, soit à domicile, soit

dans des courses de montagne, qu'il aime mieux faire seul qu'en compagnie. Toute l'ambiance disparaît alors, pour le laisser avec l'unique motif de sa contemplation et de sa rumination. Songeant par exemple à un arbre, qu'il regarde sans plus rien voir d'autre, il se plonge dans la rêverie et se demande pourquoi cet arbre est là, si c'est Dieu qui l'a fait. Ou bien il marche automatiquement en poursuivant sa vision et, revenant à lui, il ne comprend pas qu'il ne se soit pas heurté aux rochers et aux buissons.

Cet état d'extase en pleine campagne ne le fatigue pas. Il en est autrement des extases en local clos, surtout lorsqu'il est assis, en classe par exemple, où tous ses camarades, sauf un, ont disparu de son horizon, pendant qu'il rêve de l'orgueil, de la jalousie, du retour à la vie simple, etc. Il attribue la grande lassitude que lui laisse cette extase-là au fait que « son cerveau a dû relier entre eux des sujets disparates, tandis que dans la nature les choses s'enchaînent entre elles sans efforts. » En termes plus clairs cela doit signifier que dans une promenade solitaire, lorsque personne ne vous gêne, on s'abandonne avec moins de résistance.

AUTOSCOPIES

C. M., 15 ans, a eu dès l'âge de 9 ou 10 ans des rêves somnambuliques. Dans l'espace de sept semai-

nes et en pleines vacances d'été, il a eu trois autoscopies. Ce phénomène qui consiste à se voir et à se sentir double indique évidemment un degré de dissociation plus avancé que l'extase. La première autoscopie de C. M. eut lieu un soir, comme il rentrait de chez un ami : il vit sur le chemin et à une distance de un ou deux mètres à sa gauche *sa propre personne, identique à lui-même*, et il fut si effrayé de cette apparition qu'il rentra à la course dans son domicile qui n'était pas très éloigné. La seconde apparition eut lieu un mois après, dans le même chemin, mais avec cette différence qu'il était à bicyclette et *son double* aussi. Enfin la troisième et dernière fois, ce fut la veille de ses examens, en rentrant d'une leçon : il avait sa serviette sous le bras et *son double* la portait de la même façon.

L'autoscopie peut se présenter comme un phénomène isolé, attribuable à une fatigue cérébrale passagère. Tel est le cas d'un collégien, disons Boru, qui eut, à 18 ans, et en préparant un examen, dans une soirée de janvier, une autoscopie d'une admirable netteté, au moment où il élaborait un parallèle entre les caractères de deux tragédies de Corneille : *Polyeucte* et le *Cid*. Voici comment il m'en fit le récit :

« J'étais très affairé, assis en négligé à ma table de travail, quand, au milieu de l'analyse d'une scène du *Cid*, j'eus besoin d'un renseignement. Je me levai et m'en allai dans une autre pièce chercher le volume où je devais trouver le dit renseignement. Comment cela

se fit-il ?... mais, toujours préoccupé de ce menu détail, je me trouvai sur le seuil de la porte de ma chambre et vers la tête de mon lit, le livre dans une main, pendant que l'autre main tenait la poignée de la porte. J'étais dans cette position, quand tout à coup je vis *moi* en négligé, et écrivant à ma table la phrase que je traitais ou fabriquais mentalement. Je ne sais combien de temps cela dura, mais il ne manquait dans cette vision aucun détail, ni la lampe avec son abat-jour vert, ni la petite bibliothèque au-dessus de ma tête, ni les cahiers, l'encrier, etc. Chose curieuse, j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais en même temps j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'exercer avec mes doigts sur ma plume la pression nécessaire pour écrire. Je voyais Boru assis ; mieux que cela, je voyais et lisais la phrase qu'il écrivait, et pourtant il était distant de la porte de deux ou trois mètres. Puis je suis allé à ma table et rien ne subsistait de cette doublure. Boru 1 et 2 s'étaient peut-être repliés en un seul. »

Cette autoscopie a certainement été émotionnelle pour Boru ; elle l'a surpris et il en a conservé le plus vif souvenir. Unique en son genre, cela ne signifie pas qu'il n'en ait jamais eu d'autre auparavant, mais ce serait à un degré beaucoup plus faible et la chose n'est guère probable, car la plupart des phénomènes autoscopiques connus jusqu'ici ne se sont produits qu'une

seule fois d'une façon franche et bien caractérisée. Ils étaient du reste trop frappants pour être facilement oubliés.

RÊVES AUTOSCOPIQUES

On peut voir et sentir son double, non pas seulement dans la pleine activité de l'état de veille, mais dans un rêve, dont le souvenir ne persiste pas en général. Plus que d'autres rêves, ceux où il y a autoscopie semblent causés par une violente ou troublante émotion ressentie à l'état de veille. Le double peut alors y subir, comme il le fait aussi dans quelques autoscopies de l'état de veille, certaines transformations, reproduire, par exemple, non le moi actuel, mais celui du passé (plus jeune) ou celui de l'avenir (plus âgé ou mort).

M. D., 14 ans, jouant à cache-cache, en juillet, dans une maison de campagne s'était enfermé dans un « coffre à blé », meuble lourd à serrure automatique, dont il lui fut ensuite impossible de soulever le couvercle. Pour comble de malheur il avait fermé à clé la porte du grenier. Longtemps on resta sourd à ses cris et à ses appels. Enfin son frère l'entendit, fit sauter la porte, puis au moyen d'un levier réussit à forcer et à ouvrir le coffre. Peu de jours après, M. D. *se vit et se sentit* lui-même à l'état de squelette, dans le coin d'une caisse : c'était dans un atroce cauchemar où il ressen-

tait toute l'horreur de la désagrégation de son moi, en même temps qu'il y assistait comme spectateur. Aussi n'est-il pas étonnant que ce rêve « le tracasse sans cesse » et qu'il y repense constamment.

Mais voici un second exemple, beaucoup plus frappant et beaucoup plus instructif, d'un rêve autoscopique [1] :

Il s'agit d'un jeune garçon de 13 ans. En me promenant avec lui et quelques-uns de ses camarades le mardi 26 décembre 1905, je m'aperçus qu'il avait au-dessus de l'arcade sourcilière droite une cicatrice encore fraîche et lui en demandai la cause. Il se l'était faite le samedi, me répondit-il, soit le 23 décembre, à 5 heures, en rentrant chez lui et en voulant escalader d'un saut une planche qu'on avait dressée verticalement au bas de l'escalier. Tombé sur le front, on l'avait relevé tout étourdi, on l'avait étendu sur un sofa et on lui avait mis des compresses. A ce moment, il se rappela subitement un rêve qu'il avait eu la nuit précédente; il se rappela aussi que ce rêve était la répétition d'un autre rêve datant de deux ou trois jours avant et qui lui était également sorti de la tête, ou plutôt qui n'était pas parvenu à sa connaissance. Mais ce qui lui parut étrange, c'est que le samedi matin il ne savait pas le premier mot de ces deux rêves et que *sans son accident il n'en aurait rien su.* Ce qu'il savait, et de cela il était sûr, c'est qu'en s'éveillant le samedi il s'était frotté le ventre qui le démangeait et qui lui semblait

[1] J'en ai parlé dans les *Archives de Psychologie* en 1907, t. VI.

comme rétréci. Seulement l'idée ne lui était pas venue alors que ces démangeaisons eussent un rapport quelconque avec le double rêve qu'il avait totalement oublié et dont voici le contenu :

« J'étais en classe — me dit-il — à ma place habituelle et en même temps je me voyais au pupitre, nu jusqu'à la ceinture et la cage thoracique largement ouverte, pour une description des organes intérieurs ; tous les élèves, y compris moi, regardaient et suivaient avec attention votre description, sauf mon voisin de gauche qui ne pouvait s'empêcher de rire. Je voyais vos lèvres qui remuaient, mais n'entendais ni ne comprenais vos paroles. Lorsque vous me touchiez le cœur avec une règle armée d'une punaise à l'extrémité (!), je sentais le froid de la règle et cela m'était désagréable; je sentais aussi le pincement de vos doigts lorsque je vous voyais me serrer l'estomac qui était d'un gris mat un peu transparent et à travers lequel on pouvait suivre le passage des aliments. »

Ce rêve, comme il a été dit, était la répétition d'un rêve identique, antérieur de deux ou trois jours.

Il convient d'ajouter à ce récit primesautier, auquel je ne modifie rien, les renseignements que voici : Le garçon en question, intelligent et consciencieux, n'avait jamais été absent du collège jusqu'au mardi 19 décembre, où la noce d'un parent lui valut un congé.

Cette circonstance exceptionnelle ne pouvait manquer de produire en lui une préoccupation, qui s'expliquera mieux encore quand j'aurai ajouté qu'il est

du type émotionnel, qu'il a de l'audition colorée, des diagrammes, quelques personnifications de chiffres et surtout des paramnésies dont je citerai les deux suivantes. La première concerne la mort de sa grand'mère annoncée par télégramme ; lorsque ses parents lui communiquèrent la triste nouvelle, il s'imagina qu'on la lui avait *déjà* communiquée dans les mêmes termes, à la même heure et au même endroit, plus de huit jours auparavant. — Second exemple : Comme il se rendait au Collège, à 8 heures, il aperçoit une motosacoche appuyée contre une maison et, en cherchant à l'éviter, il va se heurter contre un poteau de téléphone, ce qui le fait tomber dans la rigole au bord du trottoir. Aussitôt il a l'impression très nette d'avoir *revécu* cette scène dans tous ses détails.

Reprenons le rêve. Si nous l'analysons, nous y pouvons reconnaître deux phases distinctes et probablement successives : 1° un estomac encombré par un repas de noce ; 2° une leçon en classe sur la circulation du sang et sur la digestion, avec appel au pupitre d'un élève, qui n'était autre que le rêveur. La liaison entre ces deux phases n'a rien d'illogique : avoir manqué le collège une journée entière était un fait regrettable qui greffait sur un plaisir gastronomique un sentiment pénible. Ce plaisir avec ses conséquences naturelles de digestion laborieuse a ravivé des connaissances élémentaires d'anatomie, qui avaient été acquises précédemment aux leçons de sciences naturelles. Ce qu'il y a d'insolite, c'est de se projeter

soi-même au pupitre, dans une sorte d'autoscopie à la fois externe (pour la tête et les membres) et interne (pour les viscères), en ressentant vivement de sa place, à plusieurs mètres de distance, sur le cœur et l'estomac, les attouchements d'une règle ou de la main de son maître, qui est en train de faire sur vos organes une démonstration dont on se serait assurément passé, d'autant plus qu'on n'entendait pas même les paroles qu'il prononçait.

De ce qui précède il ressort que l'auto-représentation dans ce rêve s'est opérée simultanément selon trois modes différents : *a*) pour les sensations visuelles, elle était positive et totale (la personne entière) ; *b*) pour les sensations tactiles, elle était positive et partielle (cœur et estomac) ; *c*) pour les sensations auditives, elle était négative et totale (surdité).

Le samedi matin, au réveil, quand la sensibilité normale se fut rétablie, il lui resta une étonnante démangeaison et une constriction du ventre qui lui demeura tout à fait inexplicable dans sa provenance. Il fallut l'ébranlement cérébral produit par un saut maladroit pour lui en remettre tout à coup la cause en mémoire. Nous avons donc affaire à un rêve qui avait été assez profond pour ne laisser aucune trace dans la conscience. Naturellement il faut faire abstraction des sensations viscérales, lesquelles n'avaient pas été attribuées à un rêve.

Tout en reconnaissant qu'il est impossible de fixer les bornes de l'imagination onirique, il me semble que

je puis, sans trop d'exagération, tirer de cette aventure deux conclusions :

1° *Le traumatisme,* en dissociant brusquement les centres psychiques supérieurs des centres automatiques, *est capable d'ouvrir une porte sur des rêves dont il n'est pas resté le moindre souvenir* et de les marquer en haut relief de façon à leur faire rejoindre la conscience.

2° *L'autoscopie externe et interne* ne se présente pas uniquement dans les états de veille ou d'hypnose; elle *se manifeste aussi en plein rêve,* ce qui fournirait une preuve de plus à la théorie de Grasset, qu'il existe un automatisme fort élevé en hiérarchie et fonctionnant à la façon du psychisme supérieur. Cet automatisme, aussi bien que le psychisme supérieur, se dédoublerait dans certaines circonstances et en se réintégrant donnerait naissance à l'autoscopie.

L'autoscopie en effet se produirait au moment où les centres psychiques rentreraient en contact, après avoir été dissociés par la distraction, par la fatigue ou par toute autre cause. C'est l'explication à laquelle se rattache Paul Sollier dans son petit volume sur les *Phénomènes d'Autoscopie,* publié il y a quelques années.

D'autre part la cause première de l'autoscopie réside probablement dans l'instabilité d'un cerveau qui vibre d'autant mieux qu'il est plus fragile. Rappelons-nous les fréquentations d'Alfred de Musset avec son double qui lui ressemblait comme un frère; rappelons-nous

Guy de Maupassant, dont les autoscopies sont bien connues et qui, au dire de sa mère écrivant à Flaubert, « était presque trop mûri pour ses quinze ans et souffrait d'un affaiblissement nerveux qui demandait un régime très tonique. » Et combien d'autres ! Sans doute on n'a pas constaté chez eux d'autoscopies *dans les premières années de leur adolescence ;* mais pourquoi n'en auraient-ils pas eu déjà alors, puisque j'en ai rencontré plusieurs fois chez des garçons entre 13 et 15 ans ?

GUIDES HALLUCINATOIRES

Quelques adolescents entendent la voix positive, en général grave, d'un conseiller qui s'adresse à eux dans des moments critiques. Ils ne se souviennent guère de ces avertissements sous leur forme nette et précise, mais ils savent que c'est grâce à eux qu'ils ont évité de commettre telle ou telle mauvaise action. Ainsi L. C., 15 ans, entend une voix grave qui lui parle à peu près en ces termes : « Voyons, Louis, tu ne fais que parler et tu dis des choses fausses ! — Ah ! Louis, tu as bien manqué me désobéir de nouveau, tu as manqué fumer ! tâche que je ne t'y reprenne plus ! — Allons, *encourage-toi*, travaille fort et certainement tu réussiras ! » — Outre cette voix, il lui arrive d'en entendre une seconde, qui est en contradiction avec la première et qu'il localise dans une

autre partie de son corps, c'est la voix qui l'incite au mal. Ces deux voix contradictoires correspondent aux hallucinations antagonistes qu'on rencontre chez les aliénés.

La voix qui vous guide, ou les deux voix contradictoires peuvent se localiser, non seulement à l'intérieur, mais aussi *à l'extérieur,* ainsi que je l'ai montré chez un garçon de 15 ans, que j'ai appelé Emile[1]. *A la suite d'une vive émotion* ressentie à l'âge de 10 ans, il entendit, avec force et persistance, une voix qui était douce en même temps que sévère. Cette voix se trouvait dans son côté gauche, région du cœur, et se répercutait jusqu'à la nuque ; elle répondait et commandait à une seconde voix, criarde et fausse celle-là, qui était dans son côté droit, région épigastrique.

La localisation des deux voix, qui continue depuis plusieurs années en Emile, et dont il n'a pas l'idée de s'étonner, n'est pas uniquement interne ; elle est tout autant externe : car la voix de gauche, d'une part, était et est encore depuis plus de quatre ans celle d'un homme de taille moyenne, se tenant assis devant Emile, à environ deux mètres, et ne remuant que sa figure (à longs favoris, très expressive) et ses mains, le reste du corps restant à peu près immobile ; la voix de droite, d'autre part, correspondait et correspond toujours à un homme bien mis, plus grand que le premier et gesticulant beau-

[1] Pour le récit détaillé, voir dans les *Archives de Psychologie* (tome VIII, 1909) ma *Contribution à la Psychologie de l'Adolescent.*

coup, il a le rire sarcastique et se remue devant Emile, bien à droite de son côté droit. Emile, sans qu'il songe â y opposer la moindre résistance, se voit et se sent obligé d'obéir à la voix de gauche.

Pendant trois ans, la double localisation interne et externe des deux voix est demeurée pour Emile un phénomène tout naturel et irraisonné. Puis, à l'âge de 13 ans environ, il s'est rendu compte à sa façon, et en supposant que d'autres que lui entendaient de semblables injonctions, de l'importance pour sa vie morale de la voix de gauche. C'est à cette voix-là, laquelle est constamment victorieuse, qu'il attribue d'avoir réussi à dominer ses emportements et la violence de son caractère. Mieux que cela, quand, pour employer son expression, il a été sollicité à « des choses sales », cette voix l'en a immédiatement dissuadé ; il ne se laisse par conséquent jamais induire en tentation et il « sait » qu'il ne défaillira pas dans l'avenir. Lorsqu'en classe — ce sont des faits courants — la voix de droite lui dit du mal de son maître ou lorsqu'à la maison elle le pousse à répondre à une observation de son père, aussitôt la voix de gauche intervient et lui parle dans des termes du genre de ceux-ci : « Il ne faut pas croire cela ! C'est vilain ! Cela ferait de la peine à tes parents ! Tu es bien heureux d'avoir des maîtres pour te donner de l'instruction ! »

Cette dualité des états de conscience d'Emile revêt une netteté, une naïveté, une fraîcheur telles qu'on ne

pourrait rien souhaiter de mieux pour mettre en évidence le phénomène hallucinatoire proprement dit, dans sa nudité et pur de tout alliage. Emile est un de ces garçons sur lesquels un professeur aurait émis le jugement suivant : « Il n'a rien de compliqué, il ne se fatigue pas le cerveau et suit tant bien que mal son petit chemin. » Et d'après les apparences, le professeur aurait eu raison. Mais étudié de plus près, Emile se serait révélé tout autre. On se serait aperçu que pour son langage intérieur c'était un verbo-visuel qui voyait défiler les mots de ses pensées devant ses yeux « comme électriquement » et que ces mots étaient colorés en clair, passant du bleu au rose et au gris avec des nuances délicates et indescriptibles ; on aurait ensuite remarqué ses nombreux photismes et ses curieuses personnifications de lettres et de chiffres. C'est ainsi que dans toute phrase lue ou écrite, les lettres pour lui sont unies entre elles selon un ordre hiérarchique. Les *l* jouent le rôle de général auquel sont subordonnés les officiers *h* et *f*, et plus nombreuses sont ces trois lettres dans une ligne, « plus, dit-il, je ressens de satisfaction, et quand il y en a peu, je suis mécontent. »

La question de savoir si la dissociation mentale constitue un danger pour l'adolescent ne doit pas être tranchée d'une façon absolue. Nous estimons qu'il est utile de la connaître pour venir en aide au jeune homme avec tact et avec sagesse, mais pour affirmer la nocuité de cette dissociation il faudrait être au cou-

rant de toutes les actions et réactions du cerveau, ce à quoi nul n'oserait prétendre. On aurait donc tort, à nos yeux, de diagnostiquer dans un sens nécessairement défavorable la brusque séparation d'états auparavant unis dans le champ de la conscience. Ce serait oublier que les antécédents fâcheux qui ont préparé et opéré à une heure critique une dislocation fragmentaire, auraient pu entraîner des conséquences autrement plus graves, si cette dislocation ne s'était pas effectuée et n'avait pas préservé le sujet d'un vice dangereux pour son existence peut-être ou d'une maladie mentale embryonnaire, — oublier que la nature tend à se réparer elle-même aussi longtemps qu'elle en a la force et qu'elle dispose de ressources et de moyens insoupçonnés, de prévoyances ignorées, pour écarter des calamités menaçantes.

Cette réserve faite, nous conviendrons que trop souvent les dissociés sont en proie à des besoins d'affection impérieux et outrés, à de naïves vanités d'impuissants et à des sentiments de jalousie à l'endroit de leurs frères et sœurs, toutes choses qui paraissent indiquer une situation anormale.

CHAPITRE VII

LES HALLUCINATIONS COMPLEXES

Il est des cas où le même écolier — quoiqu'il n'ait jamais été entre les mains d'un médecin — a des hallucinations nombreuses et variées. Elles ont presque toujours pour cause une hérédité chargée, source d'une tare constitutionnelle, telle que l'hystérie, plus ou moins voilée. Je consacrerai ce chapitre à deux cas [1], où l'on retrouvera, pour le premier, qui devait hélas ! mal finir, *l'autoscopie, jointe à d'autres visions*, et pour le second *l'autoscopie* encore, *avec des extases et des guides hallucinatoires.*

PREMIER CAS

L'adolescent dont il s'agit, n'avait pas eu une belle enfance. A 4 $^{1}/_{2}$ ans, il s'était enfui, pour échapper à la sévérité maternelle, mais la rencontre fortuite d'un gendarme l'effraya tellement qu'il rebroussa chemin en

[1] Je les ai signalés en 1902, dans les *Archives de Psychologie*, tome I[er].

toute hâte et rentra chez lui, où il fut corrigé d'importance. Quelques semaines après, il perdit son père, un ouvrier horloger, d'une façon tragique, sans qu'on ait jamais pu établir s'il y avait eu accident, meurtre ou suicide. Sa mère qui restait veuve avec deux garçons (il était l'aîné) était incapable de les élever ; bien plus, par suite d'une indolence excessive, attribuable à une névrose constitutionnelle, elle les avait pris en grippe, au point de prétendre parfois qu'ils n'étaient pas à elle.

Elevé dès lors par une grand'mère très respectable, notre jeune garçon aurait coulé des jours heureux s'il n'avait conservé du passé un tempérament atrabilaire et une humeur versatile. A cela s'ajoutèrent maints accidents ou maladies : les deux jambes cassées à trois ans d'intervalle, les deux pieds tordus, une chute sur un coin de table qui lui laissa sur le sourcil gauche une cicatrice sensible au toucher, la rougeole, la scarlatine, une pleurésie, plusieurs bronchites, mais surtout à 6 ans un rétrécissement de la gorge qui nécessita un traitement électrique, et à 9 ans, une insolation.

Peu de temps après, entre 9 et 10 ans, commencèrent pour lui, selon sa propre expression, « des espèces de visions très courtes, mais occupant à la fois le physique et le moral », dans lesquelles il jouait le premier rôle (autoscopie) et qui étaient si fréquentes déjà que, pour les décrire toutes, il aurait fallu, disait-il, « un volume ». Ce sont des visions presque tou-

jours tristes et dramatiques qui le poursuivent jusqu'à son bureau, où son patron lui demanda un jour, au moment où il revenait à lui : « Est-ce que vous dormez ? Qu'est-ce que vous avez ? »

A 13 ans, à 14 ans, à 15 ans, c'était un écolier « visionnaire » et hystérique, mais ni ses maîtres, ni ses camarades ne s'en seraient doutés. Pour son travail il restait dans une honnête moyenne et pendant les récréations il était l'un des premiers à organiser des « jeux de voleurs et de gendarmes ». C'était surtout lorsqu'il était occupé à lire ou à écrire que les hallucinations survenaient. En voici un ou deux exemples :

C'est un simple mot qui tout à coup lui passe par la tête, celui de *grand'maman* par exemple, et alors le voilà transporté dans une chambre ; sa tante Augusta se jette à son cou et lui annonce en pleurant que sa grand'maman est à l'agonie. (Il éprouve la sensation de l'embrassement de sa tante en même temps qu'il voit sa propre personne projetée avec toute la scène à quelques mètres de distance.) Il entre (et se voit entrer) dans la chambre, trouve sa grand'mère étendue sur son lit, la figure calme. Elle ouvre les yeux, le regarde, articule faiblement son nom, lui fait signe de s'agenouiller. Il se voit faisant cela à deux ou trois mètres de distance, en même temps qu'il sent ses genoux se plier. La grand'maman veut le bénir, mais n'a pas la force de lever la main et rend le dernier soupir. Il se relève (c'est-à-dire qu'il se voit se relever en même temps qu'il l'éprouve), et sent, à la suite d'une

constriction, la boule hystérique lui remonter de l'épigastre à la gorge. Pendant ce temps il est retourné en vacillant (c'est-à-dire qu'il croit et sent être retourné) jusque dans sa chambre. Son cœur se brise, il suffoque, il s'assied et.... plus rien. Il se retrouve devant ses écritures, la plume à la main et prêt à finir un mot commencé ou à tracer le suivant.

« La durée réelle de ces scènes, ajoute-t-il, doit être très courte, car il m'arrive d'être surpris en mangeant ou même en marchant, sans que cela me fasse tomber ; je dois avoir les yeux ouverts. » Suivant les époques les crises sont plus ou moins fréquentes ; dans une même journée il lui arrive d'en avoir plusieurs. Celle que je viens de raconter, et qui peut servir d'archétype à beaucoup d'autres, mérite qu'on s'y arrête un peu. Constatons d'abord que le souvenir en persiste dans la mémoire consciente jusque dans les moindres détails et d'une manière moins fugace que dans la plupart des rêves. En second lieu, l'attaque hystérique n'est préparée par aucun prodrome très apparent ; à peine s'il y a de l'aura au sens propre de ce mot, puisque l'oppression de l'épigastre, la sensation du globe hystérique et la dyspnée apparaissent *à la fin* et non au début de la crise. Celle-ci ne s'annonce que par de légères contorsions de la bouche (ses maxillaires lui paraissent augmenter) et par un tétanos général, mais également léger ; rien qui rappelle le clownisme ou les mouvements désordonnés de la grande hystérie.

La phase la plus importante de l'attaque est ici hal-

lucinatoire, et l'hallucination me paraît amenée par un travail sous-jacent de quelques heures ou quelques jours. Pour la crise ci-dessus, elle était motivée par une maladie grave de sa grand'mère qui l'avait beaucoup préoccupé.

Une autre fois, réprimandé pour la violence de son caractère, qu'il ne voulait ou ne savait pas dominer, il avait été placé par la même grand'mère dans l'alternative d'obéir ou de quitter la maison, et il avait répliqué avec vivacité : « Eh bien, j'aimerais mieux partir et me faire pêcheur ! » Deux jours après, tandis qu'il mettait au net une vieille composition sur des impressions ressenties en chemin de fer, la crise le surprit entre le *il* et le *y* de l'expression *il y en a*. Il se vit sur un bateau en train de pêcher avec un autre pêcheur, qu'il appelait le père Michel, et qui n'était autre qu'un ancien pêcheur qu'il avait connu autrefois pendant un séjour à la mer et dont il avait modifié le nom à son insu. Il regardait le père Michel avec tristesse et lui communiquait ses regrets d'avoir quitté sa grand'mère, tout cela en vision, mais en éprouvant les douloureuses sensations qu'eût produites la scène véritablement vécue. Cela se termina par le phénomène habituel du globe hystérique, puis il continua sa copie. Voici le fragment de sa composition auquel se rapporte la scène en question : elle se déroula à l'endroit marqué par des points de suspension. Ce fragment donnera du reste une idée de sa tournure d'esprit, assez poétique ; c'est en wagon :

« Les roues dans leur prodigieuse vitesse battent la mesure à quatre temps; ce n'est qu'un bruit, mais à la longue le bruit devient un son. Il émerge d'un brouillard de notes confusément mêlées dans l'incertitude du tympan; il s'impose à l'oreille, la remplit tout entière et envahit le cerveau. Alors lentement le son se dédouble, les sept notes de la gamme se distinguent, un chant remplace le tapage, puis une mélodie, un orchestre. Il........ y en a de merveilleux parmi ces chants, etc, etc. »

Dans un travail de copie l'attention peu intense permet de penser à tout autre chose. Aussi rien d'étonnant à ce que, au moment où sa plume venait de tracer le mot *Il*, l'idée de pêcheur lui ait passé par la tête. Ce qui l'est davantage, c'est que cette idée devenue idée-force, d'autant mieux il est vrai qu'elle avait été très émotive deux jours auparavant, se transforme en une crise hystéro-autoscopique.

L'autoscopie ne se présente pas toujours, comme dans les deux exemples précédents, sous la forme d'une reproduction fidèle du type actuel. Volontiers elle embrasse le type à venir. Un dimanche matin, en plein sermon, il eut son attaque, dans laquelle il se voyait âgé, avec une moustache et des cheveux blancs. De retour à Genève, après une brillante carrière à l'étranger mêlée de beaucoup de déboires, il regardait sa propre personne et la sentait entrer au temple où elle avait coutume de se rendre autrefois; mais, stupéfait, il ne retrouvait aucun de

ceux qu'il s'attendait à y rencontrer. Il va s'asseoir (c'est-à-dire qu'il voit et sent qu'il va s'asseoir) mélancoliquement sur un banc qui était à deux ou trois mètres de la place qu'il occupait alors en réalité. Retenons ce dernier trait, cette distance de deux à trois mètres que nous avons déjà constatée dans notre premier exemple et qui semble être la norme pour la plupart de ses hallucinations autoscopiques.

Toutes ces crises, pour avoir leur charme indéfinissable, n'en compromettaient pas moins et d'une façon très visible (amaigrissement, constriction et tremblements nerveux) la santé du malheureux jeune homme. Aussi me hasardai-je par des suggestions indirectes à en provoquer la disparition, ce qui réussit assez bien, car elles s'espacèrent de plus en plus jusqu'au 8 août 1901, — il avait alors 18 ans, — date de la dernière autoscopie. Celles qui suivirent furent tout autres et j'y reviendrai, mais je mentionnerai auparavant cette dernière autoscopie, qui marque la fin d'un long processus de plusieurs années.

Donc ce 8 août, — c'était pendant un séjour dans une maison hospitalière sise au haut d'un village, — il était en train de contempler la beauté du paysage illuminé par un superbe clair de lune et se tenait appuyé contre la fenêtre, quand l'autoscopie le surprit.

Voici comme il me raconta cette scène : « Je me vis transporté au pied de la montagne et j'éprouvai la sensation que j'avais voulu me détruire et que je m'étais précipité du haut d'un rocher. Mes membres

étaient meurtris, brisés; je voyais et sentais mon sang couler et je m'affaiblissais. Je tenais à mourir et pourtant je le regrettais à cause de ma jeunesse. Mais d'où vient cette continuelle tristesse? j'aimerais mieux mourir une fois pour toutes que de me sentir comme cela mourir si souvent. Je repensais à tous mes amis, à tous les lieux que j'avais vus dans mon enfance, à mon magasin, à tout enfin; puis je sentis un étouffement et je me retrouvai à la fenêtre, accoudé; j'étais triste, fatigué au possible, et la tête me tournait. »

A partir de ce moment, mon jeune homme a pu jouir d'un calme relatif pendant dix à douze semaines; il avait encore de temps à autre ses crises hystériques simples, mais sans hallucinations et sans influence appréciable sur la vie ordinaire; les forces et la virilité reprenaient le dessus, quand, par malheur, survint, au commencement de novembre 1901, une rechute, motivée par des reproches justes mais un peu trop amers que lui avait adressés un parent. Ce furent alors, non plus des autoscopies qui accompagnèrent la crise, mais des cauchemars atroces et cent fois pires, au point que le jeune homme se précipita chez moi à diverses reprises pour implorer mon assistance; il se laissait aussi aller à des retours très fréquents vers une sorte d'introspection maladive. En date du 7 novembre 1901, il m'écrivait :

« Vers minuit je me suis éveillé sous une impression pénible et pourtant je n'avais pas rêvé, je ne crois pas; pendant une heure je ressentis des crispations et crus

que ma tête sautait, tant elle me semblait grosse, elle était entourée d'un cercle de feu et je ne pouvais pleurer; j'ai dû me lever, allumer ma lampe et lire jusqu'à 3 heures du matin, puis n'en pouvant plus je me suis rendormi et il paraît que j'ai crié et parlé jusqu'au matin. Je sens que je finirai comme cela ma vie, c'est une agonie lente et profonde et je n'ai plus la force de lutter; je sais que je vous ennuie comme je l'ai fait toujours, mais je vous remercie de l'intérêt que vous m'avez porté et il ne faut plus vous faire de souci de mon état, car je n'en vaux pas la peine et tout sera bientôt fini. »

Deux jours après, je reçus la visite du jeune homme et j'en profitai pour lui adresser à propos de sa lâcheté une vive remontrance que je fis suivre d'une suggestion directe de n'avoir plus à s'abandonner à de pareils sentiments. Ce dont j'eus lieu de me féliciter, car le 21 novembre suivant m'arrivait un billet ainsi conçu : « Cher Monsieur, quel bonheur, *tout disparaît!* Je change à vue d'œil au point de vue moral; je vous expliquerai tout cela la prochaine fois que je vous verrai, *mais j'ai peur que cela revienne;* en attendant.... », etc.

Après cinq ou six mois d'accalmie relative, « cela devait revenir » en effet : ses hallucinations autoscopiques et autres reparurent, mais moins nombreuses que jadis, peut-être parce qu'il s'était mis à étudier son violon avec ardeur pendant tous ses moments de loisir. Alors il se sentait parfois « ravi en extase »,

puis éprouvait une grande tristesse à « se retrouver dans la boue et à rencontrer de vulgaires humains. » Avec son ami H., qui jouait aussi fort bien du violon, il partageait une « joie paradisiaque » et il regrettait « de ne pas être une jeune fille pour pouvoir l'épouser ». Il ajoutait : « C'eût été bien heureux parce que H. a le don de me calmer, au moment où je vais m'emporter, quand je dirige notre chœur; il lui suffit de me regarder et je ne sais ce que j'éprouve, mais je rentre dans l'ordre. » Ensemble ils mettaient un tableau devant le piano ou devant l'harmonium, l'un se recueillait, s'inspirait et écrivait trois ou quatre mesures, que l'autre exécutait ensuite sur le violon en y ajoutant des modulations.

L'idylle était délicieuse. Quoi de plus doux que cette pure harmonie qui régna pendant deux ans entre les deux amis ! Mais, à l'âge de 20 ans, ils s'engagèrent très à fond dans l'étude du spiritisme, se procurèrent les livres qui en parlaient, et cette initiation fut malheureuse pour notre pauvre hystérique, car avec son tempérament d'exalté il négligea un peu son travail, et même son violon, pour entreprendre des cures magnétiques « qui réussissaient admirablement. » Comme il en ressentait pourtant une grande fatigue, il alla consulter une somnambule qui lui répondit : « H. (son ami) aura la palme de la musique et toi, tu auras la palme du magnétisme. Si tu te sens fatigué, c'est que tu serais prêt à changer d'enveloppe. Travaille tout de même et magnétise ! »

Quinze jours ou trois semaines après cette étrange consultation, le malheureux mourait dans des circonstances dramatiques que nous redirons plus loin.

DEUXIÈME CAS

Ce cas-là relève, au point de vue de l'hérédité, non plus d'une mère monomane, comme le précédent, mais d'un père très doué, qui avait été surmené par une activité intellectuelle intense et qui mourut à 40 ans, d'une inflammation cérébrale (il fut un instant question de le trépaner). Il laissait trois garçons dont l'aîné avait 9 ans. C'est ce garçon qui trois ans plus tard devint mon élève, un élève très médiocre et cependant doué d'une rare imagination, comme je pus le constater bientôt dans ses compositions, dont l'orthographe était déplorable, mais qui fourmillaient de détails pittoresques. Lorsque j'appris à le mieux connaître, j'eus la surprise de découvrir un extatique, créateur de drames hallucinatoires, en proie à une idéorrhée, à un flux de pensées dont la rapidité est invraisemblable. Et comme il est essentiellement visuel, les réponses aux questions qu'on lui pose sont visualisées en lettres brillantes de 1 à 2 décimètres qui passent si vite qu'avant la fin de la question, il a vu défiler « des pages de réponses » qu'il ne rattrape plus; de là, très souvent des réponses fausses. Dans le calcul mental ou écrit, c'est la même accélé-

ration, il voit défiler la somme ou le produit, chiffre par chiffre, de droite à gauche, mais trop vite pour que la mémoire retienne l'ensemble ou que la main le transcrive. Il y a donc chez lui un manque d'équilibre entre l'intuition intellectuélo-visuelle qui est trop rapide et les centres moteurs de l'écriture et de la parole qui restent en arrière de la pensée. Celle-ci se trouble alors et il aperçoit en une vertigineuse succession des mots ou chiffres qui ne riment plus à rien.

Maintenant, où s'arrête l'imagination et où commence l'hallucination chez ce jeune garçon (que j'ai appelé John)? Dans sa première enfance, de 4 à 9 ans, avant de passer au verbo-visuélisme, John avait une façon bien à lui de concrétiser et de dramatiser ses pensées au moyen d'une visualisation constante à deux personnages du verbe principal qu'il mettait à la troisième personne du singulier. S'agissait-il par exemple de *chauffer* (*il chauffait* ou *tu chaufferas*, car c'était la même scène pour tous les temps), John voyait une femme à genoux, habillée en brun, avec un tablier blanc, en train de mettre du bois dans la cheminée, près de laquelle se trouvait un homme en noir assis et lisant son journal. Cette sorte de visualisation symbolique était un terrain favorable aux hallucinations. A partir de 9 ans et jusqu'à 11 $^1/_2$ ans, John entendit aussi ses pensées exprimées par diverses voix inconnues.

J'ai pu fixer la date précise où l'hallucination se dégagea de ce qui jusqu'alors pouvait être attribué à

la seule imagination de John. Il avait alors exactement 12 ans et 8 mois. Lui-même désigna cette nouvelle phase de son existence sous l'appellation de « visions et voix mystérieuses ; leur utilité comme avertisseurs ». Elle s'ouvre avec les vacances d'été et au cours d'un voyage scolaire, que je faisais avec un collègue et une trentaine d'élèves. John était de ceux-là. C'était le 1er juillet. Nous étions descendus dans un charmant hôtel à Lugano, et après souper chacun était rentré dans sa chambre. John regardait de sa fenêtre ce que le crépuscule lui permettait de distinguer, lorsqu'il entendit une voix bien timbrée et lente qui lui parlait de l'intérieur. Il se tourne dans la direction de la voix — du côté de son oreille gauche — et il est très surpris et ému de ne voir personne ; il regarde partout pour s'assurer qu'aucun étranger n'était là. Le lendemain matin, comme nous descendions du Salvatore, la même voix de nouveau se fit entendre, à gauche encore, et, autant que John s'en souvient, pour l'engager à faire attention.

Dès lors, et particulièrement pendant une villégiature d'une quinzaine de jours dans les Alpes, les hallucinations auditives auxquelles ne tardèrent pas à s'allier les hallucinations visuelles se multiplièrent. Mais laissons parler John :

« Quand pour la première fois j'entendis une voix mystérieuse, à Lugano, elle me fit tressaillir [1]. Mais à

[1] Cf. Flournoy, *Des Indes*, p. 85. Une frayeur, vers l'âge de 10 ans, aurait engendré le guide hallucinatoire d'Hélène Smith, comme ici

présent les voix sont très fréquentes ; elles me guident, m'avertissent, et, chose curieuse, je ne saurais dire dans quelle langue. Ce ne peut être ni de l'anglais, ni du français, ni aucune langue connue d'un autre que de moi ; cependant je la comprends très bien et je ne manque jamais un mot ; du reste c'est une parole lente, rythmée, brève et sonore, qui semble être foudroyante et à qui on est forcé d'obéir, mais en qui il y a pourtant quelque chose de doux et d'encourageant. Je reconnais cette voix rien qu'à sa façon de parler et à la langue qu'elle emploie ; je parle en moi la même langue pour lui répondre, mais sans pouvoir l'expliquer. Autrefois, j'avais peur de cette voix, à présent j'aime l'entendre. »

Avant d'aller plus loin, je ferai observer que John dit tantôt : cette voix, au singulier, tantôt : ces voix, au pluriel. Et en effet, ce peut être l'un ou l'autre, suivant qu'on rapporte son expression au fait qu'il y a une différence entre la voix humaine et la voix hallucinatoire ou au fait qu'il existe plusieurs voix hallucinatoires appartenant à divers personnages. Ce qui frappe à première vue, c'est qu'on puisse avoir le sentiment de *parler très nettement et comprendre un langage dont on est incapable de prononcer un seul mot en dehors de la période hallucinatoire.*

une certaine appréhension de se sentir seul dans une chambre d'hôtel a produit la voix mystérieuse entendue par John âgé de 12 ans $^{1}/_{2}$, et comme encore une vive émotion, à 10 ans, suscita chez Emile (voir plus haut, chap. VI) le personnage à la voix grave qui lui sert de Mentor.

« Entre des milliers de cas où j'ai entendu la voix — continue John — je vous citerai le suivant : C'était vers la fin de juillet, il faisait si chaud que, fatigué de me promener, je rentrai et me mis à lire, mais bientôt je ressortis et me rendis au bord de l'Arve, sous les moraines de Champel, sans plus penser à ma leçon de piano. Tout à coup j'entends sonner 4 heures à l'horloge de Carouge et je me vois perdu, en retard pour la quatrième fois. Vite, je grimpe par la moraine et, arrivé au milieu, j'allais mettre le pied sur une grosse pierre qui me paraissait solide, quand j'entends, venant d'en haut, la voix mystérieuse. Elle me dit quelque chose qui signifiait : « Ne va pas là ! c'est la mort, va à gauche ! » Je prends à gauche, et il me vint l'idée de lancer une pierre sur ce rocher que la voix m'avait fait abandonner, je la jette et le rocher roule au bas du précipice. Un frisson secoue mon être et je ne puis revoir ce lieu sans trembler. En même temps que j'avais entendu la voix, j'avais vu un berger qui me montrait du doigt la direction à prendre. »

D'après les souvenirs de John, la scène qu'on vient de lire serait une des premières, sinon la première où à l'hallucination auditive se serait ajoutée l'hallucination visuelle. C'était moins d'un mois après l'apparition de la première hallucination auditive. Le berger avait une apparence de Romain, portait des sandales munies de courroies qui enveloppaient la jambe jusqu'en haut, était vêtu de bleu et avait la main droite

appuyée sur une canne. Sa voix sonore et aigre accentuait lentement la fin des mots, et ce qui a étonné et ému John dans ce qu'il lui a dit, c'est moins le « va à gauche ! » que le « c'est la mort ! »

Un des principaux personnages hallucinatoires qui pour John joue le rôle de guide, est un certain Indien de la tribu des Comanches, ou du moins un individu auquel il trouve une véritable ressemblance avec ce qu'il imagine et ce qu'il a lu dans les livres de Gustave Aymard. Cet Indien est d'assez belle taille ; il a le visage et la poitrine cuivrés et tatoués de soleils noirs et or ; sur le ventre et les jambes tombe une peau de bison et une autre sur le dos.

La première fois que John le vit, en août, pendant qu'il demeurait à la montagne, il crut que c'était quelqu'un qui s'était déguisé en Indien pour lui faire une farce ; l'appréhension lui avait pourtant donné des crispations et lui avait fermé les poings. Il s'approcha de ce mystérieux personnage qui disparut. Un instant après, comme John allait jeter une pierre dans un petit étang, l'Indien de nouveau se montra devant lui, tandis qu'en arrière, dans le fourré, se faisaient entendre les pas de quelqu'un que John chercha vainement à voir. En même temps que cessa ce bruit de pas, l'Indien aussi s'évanouit. Le lendemain, il réapparut près d'un pont, et dès lors fort souvent dans diverses circonstances. Un jour par exemple, John allait lancer une boule de neige contre des buissons, quand l'Indien se plaça

entre eux et fit dévier la boule dans une autre direction, l'empêchant ainsi d'atteindre un vieillard qui précisément sortait des buissons. John peut mentionner quantité de méfaits que l'Indien l'a empêché de commettre ; c'est grâce à l'Indien qu'il a détruit un piège destiné à entraver un garçon, qu'il n'a pas atteint un monsieur un jour qu'il tirait avec un flobert, qu'il a renoncé à faire tomber sur un chien une cuvette en étain placée en équilibre sur une porte, etc.

Mais l'Indien, ainsi que je l'ai déjà dit, ne monopolise pas le rôle de conseiller; il a des émules sur lesquels il est inutile d'insister. Notons seulement que John se sent attiré vers ces divers personnages, s'avance vers eux, mais ne peut pas les rejoindre, même en courant ou en sautant. Il les a d'abord tout à fait confondus avec les créatures humaines, mais à présent — à part quelques exceptions où l'illusion reste complète — il les reconnaît à une espèce de sourire railleur qui leur est commun, un sourire très spécial d'ailleurs, qui ne s'adresse point du tout à John, mais à toute la nature ambiante.

Telle est, exposée brièvement, la phase hallucinatoire actuelle de John. Mais à côté des hallucinations il y a dans sa mentalité exubérante tout un ensemble d'autres phénomènes étranges : ainsi il a des rêves à recto émotif et à verso non émotif, c'est-à-dire qu'il rêve des choses terrifiantes, après quoi il rêve qu'il a rêvé ces choses et, toujours dans le rêve, trouve

absurde qu'il ait pu s'émouvoir de telles bêtises.

En outre John personnifie inconsciemment quantité de gens qu'il rencontre et qu'il ne connaît pas, jusqu'à leur donner des noms, des habitudes et des qualités morales. Ecoutons-le :

« Il y en a par exemple un que j'ai nommé Cavalido et je lui ai attribué la nationalité d'Italien; d'après sa figure je l'ai fait sévère, dur, rude et méchant. Mais je crois que je m'étais beaucoup trompé, car j'ai appris bien plus tard, et il n'y a pas longtemps, que ce monsieur était un maître au collège, M. Süss, doyen d'une division supérieure. Autre exemple : Celui que j'ai appelé Talli, c'est un monsieur petit et gros, à moustache blanche, que j'ai rencontré en tramway, habillé de gris et tenant à la main une valise, je lui ai donné un caractère grognon et désagréable. Mais je n'ai jamais découvert qui c'était. Et combien encore que je pourrais mentionner dont je n'ai jamais su les vrais noms ! Du reste il en est de même pour les chats, les chiens, les chevaux. Il y a Bucéphale, cheval noir à pieds blancs rencontré trois fois aux Casemates; il y a César, cheval noir aussi, mais de plus petite taille, et à yeux très brillants, rencontré une seule fois entre la place de Champel et le boulevard Helvétique; il y a Cicéron, Alexandre, Brutus, etc., chacun avec sa caractéristique. Dans les chiens je connais pour les avoir ainsi personnifiés Fidèle, un superbe Saint-Bernard, Médor, un joli petit roquet, Amicus, un petit fox terrier, etc., etc. »

Les individuations de John, souvent plus complexes que les précédentes, s'étendent presque à la nature entière et jusqu'au minéral. Mais j'abandonne tout cela, rêves et individuations, pour arriver à ce que John appelle lui-même son *état d'extase*. C'est évidemment aussi un état hallucinatoire, mais distinct de l'autre en ce sens qu'au lieu d'être brusque et dialogué, il survient tranquillement sous forme de rêvasserie contemplative, pendant laquelle les personnes et les objets extérieurs ont totalement disparu du champ de la conscience.

Pour la durée des crises extatiques, John estime qu'elles varient de quelques minutes à une heure environ. Comme fréquence, il en a, dit-il, davantage pendant les vacances, mais à toute époque et pendant des périodes de plusieurs semaines il peut lui arriver d'en avoir un grand nombre dans la même journée. La crise s'annonce par « quelque chose qui le tire dans la tête de l'intérieur vers deux points extérieurs », après quoi il voit passer des figures ou plutôt des formes colorées, bizarres et grandes, n'ayant rien de commun avec ce qui suivra ; ce sont d'énormes boules ou un œil qui a 10 mètres de longueur, etc. Quoique, à ce moment déjà, John ait perdu toute connaissance de la réalité ambiante, j'ai pu constater deux fois en pleine leçon qu'en l'interpellant on le sort provisoirement de son extase. Peut-être des cas existent-ils où tout lien même auditif avec le monde extérieur est rompu, mais je n'en ai pas été témoin.

En un certain sens les extases de John sont systématisées et peuvent se ramener dans leur généralité aux quatre ou cinq grands problèmes d'ordre cosmique que voici : 1° ce qui se passe au fond des mers ; 2° les sensations des plantes et des arbres ; 3° les pensées des animaux ; 4° le ciel, la terre et l'enfer ; 5° les anges et les mortels dans l'espace. Ces deux derniers problèmes peuvent se réduire à un seul, et c'est de celui-là surtout que John m'a parlé, car il l'hypnotise en quelque sorte par sa merveilleuse lumière. Mais on aura une idée des autres par les deux courts exemples suivants : John a coupé une feuille d'arbre dans un jardin et tandis qu'il la tient dans sa main, il reste en contemplation devant elle, il la voit changer de couleur; et rien du jardin n'existe plus. Une autre fois John aperçoit une fourmi, puis tombe en extase devant cette fourmi, lui prête des idées et ne voit plus le pré sur lequel elle court. L'extase paradisiaque et démoniaque dérive d'une imagination enfantine travaillée et frappée par une description maladroite et intempestive de l'éternité des peines et des récompenses [1].

« Je vois — ainsi s'exprime John en substance — un globe immense, le paradis, couvert des choses les plus magnifiques ; jamais je n'ai vu nulle part d'aussi belles et splendides couleurs, s'étendant jusqu'à l'infini. Là demeurent des anges, les représentants de ceux qui se

[1] Cf. E. Murisier, *Les maladies du sentiment religieux*. Paris 1901, p. 16 et 17.

sont bien conduits sur la terre et sur les autres planètes. Si je coupe cet immense globe, au milieu à l'intérieur, je trouve le soleil et dans l'espace intermédiaire diverses planètes qui n'occupent pas toujours la même position. En coupant de même le soleil et chacune des planètes, la terre comprise, je trouve à l'intérieur les enfers.

« Le premier globe, le paradis, n'a qu'une mince pellicule comme dans une bulle de savon, tandis que chaque planète se compose d'une première partie, terre et eau, suivie d'un espace et d'une sphère intérieure pleine, l'enfer, entourée de flammes. L'enfer est habité par trois sortes de démons, les rose sale, les rouge feu et les noir encre. Ils sont nus et ne portent que de petits caleçons, noirs pour les roses et rouge pâle pour les noirs. Tous gesticulent, dansent, sautent et crient à pleins poumons, ils marchent aussi sur leur tête. Les roses et les rouges ont des cheveux noirs avec deux cornes de même couleur et les noirs des cheveux rouges. De la main gauche ils tiennent une fourche dont le manche est bleu et les pointes flamboyantes, tandis que la main droite tient un flambeau blanc entouré d'un serpent qui tire la langue ; du flambeau sort une flamme rouge. »

La description continue avec force détails. On verra fig. 26 le chef de tous les démons, dont la tête seule est représentée parce qu'il a le corps transparent, à l'inverse de ses subordonnés.

Quant à la fig. 27, elle reproduit grossièrement le

plus sublime tableau qu'on puisse rêver. D'une main, des anges dirigent l'étoile très brillante qui tient à un mortel par des fils mystérieux, et de l'autre ils tiennent une palme symbolique (plus grossière pour le sexe masculin que pour le féminin), qui naît avec l'enfant, grandit et se brise à la mort. Pour celui qui s'est mal conduit, l'ange laisse tomber son étoile et il est précipité dans l'enfer ; au contraire pour les autres l'ange lève l'étoile et l'âme quitte le tombeau munie d'un corps, rajeuni pour les vieillards, et toujours pourvu d'ailes. John perçoit parfaitement les deux corps, l'un, pourri déjà, devenant la proie des vers, et l'autre, d'abord simple lueur, qui sort du corps charnel ; il voit que les ailes qui poussent à ce dernier corps sont rouges pour descendre en enfer et blanches pour monter au paradis. Toutefois dans l'enfer même les ailes blan-



Fig. 26.

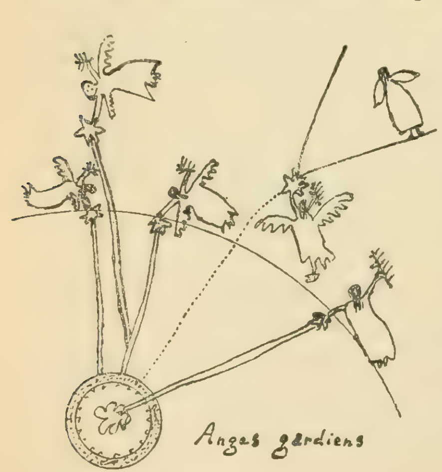


Fig. 27.

chissent peu à peu jusqu'au moment de la délivrance, sauf pour ceux qui ne s'étant pas améliorés ont fini par perdre leurs ailes. Car les diables aussi, quand même ils n'ont pas d'étoiles, sont capables de diriger les âmes. Ces étoiles tenues par les anges sont éclatantes et ne ressemblent pas à celles du ciel. Et John d'ajouter textuellement : « C'est le plus merveilleux tableau qu'il soit possible de contempler et je reste très souvent en extase devant lui dans un état indescriptible d'agrément ; j'aime cet état. »

On touche ici à ce que dans le mysticisme on nommerait le ravissement. La conscience du monde extérieur est suspendue, les yeux ne remarquent rien de ce qu'ils voient, la faculté du langage paraît abolie ; je l'ai constaté un jour que sans dessein prémédité j'avais appelé John à la planche noire et qu'il a dû retourner à sa place, tout confus, sans avoir ouvert la bouche : plus tard seulement, j'en ai su la raison. Enfin il peut y avoir disparition du sentiment du corps [1].

Sur ce dernier point, John a quelque chose à nous apprendre. Assez souvent il n'a plus du tout conscience de son corps, sauf pour la partie supérieure de sa tête, de la nuque aux sourcils. Lorsqu'il en a parlé dans son entourage on lui a répondu que c'étaient des bêtises. Mais cette disparition du sentiment du corps existe en tout cas pour John en dehors de tout état extatique et il ne saurait dire s'il l'éprouve davantage, ou moins,

[1] Cf. E. Murisier, ouv. cité, p. 66 et 67.

ou pas du tout, au moment où ses visions l'absorbent. D'autres fois la perte de sentiment n'affecte que les jambes ou encore que le buste avec les jambes [1]. Je ne pense pas que la partie absente soit tout à fait anesthésiée parce que John a remarqué que, même dans cet état, un brusque éternuement, ou la gêne produite à la longue par un siège dur, rappelle à la conscience les parties intéressées.

Je rapprocherai de ce manque de synergie des appareils nerveux quelques menus faits du même ordre. John a constaté que parfois sa langue s'épaissit comme pour l'empêcher de parler, ou bien qu'elle articule, malgré lui, un ou plusieurs mots qu'il ne veut pas prononcer, un terme de géographie par exemple pour un d'arithmétique. Après avoir marché, ou en marchant sur un tapis, il ressent des frissons violents dans tout le corps. Quand on lui coupe les ongles, cela le fait trembler. En composant, au moment où il trempe sa plume, il est forcé de revoir et de relire en le visualisant à distance avec une vertigineuse rapidité tout ce qu'il a déjà écrit, même quand il y en a plusieurs pages. Si la pensée devient très intense, elle rayonne en tous sens, il devient rouge et son corps entier se couvre de sueur. Quand on lui parle d'une

[1] Pendant certaines périodes d'une durée de huit à quinze jours, il éprouve l'après-midi la sensation de ne posséder que sa calotte crânienne devenue lourde, et comme suspendue au-dessus du reste du corps, qui a pris la consistance de la gélatine. Cette sensation, désagréable, lui laisse pour la soirée une grande fatigue, le rendant incapable de tout travail. — Cf. pour cette perturbation de la notion de la personnalité, Luys, *le Cerveau*, p. 193.

chose, il est porté presque invinciblement à penser à une autre, et celle-ci, pour peu que cela se prolonge, devient obsession, puis fréquemment extase.

Ce dernier trait suffirait à lui seul à expliquer la médiocrité de cet élève à laquelle je faisais allusion en commençant. Débordé qu'il est par une production anormale et incoercible d'idées, sa plume ni sa langue ne sont assez rapides pour les rendre. C'est une sorte d'affaiblissement de l'attention volontaire, attribuable à l'exagération des réflexes psychiques qui tendent à se dépenser en éveillant constamment d'autres états de conscience[1].

S'il existe une loi d'opposition ou de contraste dans l'association des idées, John en fournit un exemple frappant. Non seulement il est porté à penser à autre chose que ce qu'on lui dit — et cela aussi bien en jouant à barre ou à foot-ball qu'à une leçon de grammaire — mais encore, s'il est pris d'extase dans une lecture évangélique ou dans une prière, ce ne sera pas une extase religieuse. Si celle-ci se produit, c'est alors que John s'occupait d'un sujet profane, qu'il pensait à des futilités ou à des leçons à apprendre.

John n'est pas somnambule en ce sens qu'il ne se promène pas la nuit en rêvant, mais ses états d'*hémi-somnambulisme*, en dehors des extases et hallucinations dont je viens de parler, se révèlent de diverses manières.

Ainsi, quand il est fatigué, des lettres allemandes

[1] Cf. Th. Ribot. *Les maladies de la volonté*, p. 98.

se glissent à son insu dans des devoirs de français ou de latin. Quand il sort, il marche quelquefois, et sans y penser, les yeux fermés (ou plutôt, je suppose, les yeux ouverts sans voir). Un jour, étant allé faire une commission, il traversa presque toute la Corraterie, sans avoir rencontré ni entendu personne jusqu'à ce qu'il se soit trouvé devant le magasin où il se rendait. — Ayant soif un soir, il avait demandé à sa tante de lui monter du sirop quand il serait au lit. La tante lui avait dit : « Voici ton sirop ! » mais comme il était déjà endormi, elle avait laissé le verre et était repartie. Le lendemain le verre était vide et John ne se rappelait pas l'avoir bu, ni qu'on le lui eût monté : il fallut une explication pour le convaincre qu'il avait bu le sirop dans la nuit. — En face d'un miroir, il lui arrive souvent de ne plus se voir, mais, en revanche, de se trouver devant toutes sortes de scènes et de personnages inconnus, jusqu'à ce que ou bien il revoie tout à coup son image ou bien remarque avec étonnement qu'il s'est déplacé.

Ce dernier trait, se regarder dans un miroir en ne s'y voyant pas, constitue l'*hallucination autoscopique négative*. Cette hallucination, chez John, n'est pas sans rapport peut-être avec les côtés contradictoires de sa nature constatés plus haut et dont il vaut la peine de rappeler quelques-uns : visualisation en blanc (négatif) des caractères noirs de l'écriture, rêve non émotionnel (négatif) suivant immédiatement le même rêve émotionnel, enfin extase d'un genre opposé

(négatif) à l'état du moment, religieuse dans le profane et vice-versa.

Nous n'avons pas épuisé les manifestations extraordinaires de la pensée de John. A 14 ans, la surexcitation était à son comble. Il était en relations très suivies avec des personnages imaginaires qui, entre autres services qu'ils pouvaient lui rendre, l'assistaient dans son travail et qui, sous ce rapport, avaient de grandes analogies avec les *moi* de Jules Pradel (voir plus haut, ch. III). Il ressentait à leur contact « une sorte de palpitation spéciale et agréable » et ce contact s'établissait, même en dehors de son travail et jusque dans ses récréations les plus mouvementées, lorsque par exemple, au jeu de foot-ball, où il est très habile, « son corps seul jouait » pendant que ses pensées étaient de compagnie avec ses hallucinations.

Ce qui devenait peut-être plus dangereux encore, c'est que de jour et surtout vers le soir, John *composait*, mais sans les écrire, bien entendu, en anglais ou en français (car il a toujours parlé ces deux langues), des comédies et des tragédies en plusieurs actes, en général une et quelquefois deux par soir. Dans ces pièces il se sentait, s'entendait, se voyait lui-même à double ou à triple, étant à la fois *spectateur* à l'un des premiers bancs d'une salle de théâtre, *acteur* sur la scène et *directeur* debout derrière les coulisses. C'était une double ou triple projection autoscopique, dans laquelle John éprouvait des sensations tactiles, orales et visuelles : le spectateur (qui était lui-même vu et

senti) regardait l'acteur (encore lui-même, vu et entendu) et comprenait le directeur (toujours lui-même, senti) donnant ses ordres d'entrée. La scène avec les acteurs était parfaitement éclairée. En même temps qu'il se voyait, s'entendait et se sentait lui-même, dans les rôles imaginés par lui de Cromwell, de Luther, de l'Homme Fouettant, etc., il mimait (c'est-à-dire se voyait et se sentait mimer) tous les mouvements nécessaires des bras et des jambes.

A côté de ces autoscopies complexes, John en a éprouvé de simples, à 14 et à 15 ans. Passant par la place de Champel, il a vu et senti venir son sosie qui s'est rapproché de lui et l'a croisé ; il a même perçu le déplacement de l'air que produit toute personne que l'on rencontre. Une autre fois, comme il était au bas du chemin de l'Escalade, au moment où les becs de gaz étaient déjà allumés, il a vu et senti au haut du chemin son sosie qui descendait ; ils se sont croisés « en grommelant ». Un soir, étant au lit, il s'est senti et vu dans le lit de son frère, à côté du sien. En plein jour, étendu à plat ventre dans l'herbe, il s'est vu et senti dans la même posture à une certaine distance. Chez lui, il s'est vu et senti sur une chaise, tantôt réelle, tantôt imaginaire.

On comprend — et encore n'ai-je dit que l'essentiel — qu'avec un pareil déploiement d'énergie, un cerveau de 14 à 15 ans devait être intoxiqué. Aussi l'état de veille se prolongeait-il chez John jusqu'à une heure avancée de la nuit, et le plus souvent, minuit

sonnait qu'il ne dormait pas encore. Je me décidai alors à intervenir discrètement, afin de délivrer si possible John d'une partie de ses productions parasites. Ma petite cure persuasive fut des plus simples ; je fis deux choses : d'abord je l'engageai à écrire quelques-uns de ses drames, comme dérivatif, puisqu'il ne pouvait se passer d'en composer ; en second lieu, je lui expliquai la nature irréelle de ses personnages hallucinatoires. Suivant mes recommandations, John m'a remis quelques fragments écrits de ses drames, en vers ou en prose, et il en a déchiré un grand nombre d'autres.

Après ses premières tentatives pour expulser ses hallucinations par un effort de volonté, John était un peu découragé, car le matin, à son réveil, il se sentait mal à l'aise, ennuyé, il avait « comme une gorgée de salive salée qui lui remontait obstinément à la gorge. » Pourtant, peu à peu, et sans rien sacrifier de son imagination créatrice, John s'est affranchi d'un gros morceau de sa nature hallucinatoire. Etant parti pour l'étranger, il ne m'avait donné qu'indirectement de ses nouvelles jusqu'à cette année où, passant par Genève, il a tenu à venir m'exprimer ses sentiments de gratitude et à me prouver qu'il était devenu à présent un robuste jeune homme de 20 ans, sain de corps et d'esprit.

CHAPITRE VIII

LES PERSONNALITÉS MULTIPLES

Il est très rare de rencontrer un élève à personnalités multiples; en un quart de siècle cela m'est arrivé une seule fois. C'était un jeune garçon de 15 ans, qui, par alternance, était sa personnalité habituelle simple et sans façon ou une autre personnalité aux allures mégalomaniaques. J'ai désigné la première de ces personnalités sous le pseudonyme de Fritz [1].

Fritz n'était pas sous le poids d'une hérédité chargée : la plupart de ses ascendants ont atteint un âge avancé ; mais lui-même, malgré de belles apparences de santé, avait de mauvaises habitudes datant de sa première enfance, il présentait de légers symptômes d'hystérie et avait été opéré pour des végétations naso-pharyngiennes trois mois avant les troubles de sa personnalité.

[1] Dans une étude que j'ai publiée en 1905 (*Fritz-Algar*) dans les *Archives de Psychologie* (tome V).

Ces troubles, qu'il me raconta spontanément à la suite de reproches que je lui avais adressés pour son impardonnable distraction, consistaient en d'affreux cauchemars, en de continuelles hallucinations de sa propre personne où l'autoscopie était alliée à des idées de grandeur, et en soliloques ou discours parlés qu'il appelait improprement « ses pensées » et dont il ne retenait que les derniers mots, au moment où il revenait à lui et se retrouvait debout au milieu d'une chambre, souvent avec une règle ou un couteau à la main.

« Je me lève, dit-il, sans le vouloir, pour aller faire la leçon à des gens que je ne connais pas d'ailleurs, mais que pourtant je reconnais, sans que je puisse me l'expliquer, pour *m'avoir offensé ou fait du mal*. Alors, en même temps que je cause à haute voix, *je vois moi qui s'adresse à un personnage et qui le cloue* [sic]. Ce sera, je suppose à la grande salle du Casino ; elle est absolument bondée; je me vois et me sens arriver, et, de la scène où sont entassés des auditeurs, on me crie : « *Ah! te voilà, Fritz, on n'attendait que toi!* » Tout le monde se retourne vers mon moi qui s'avance et qui s'entretient avec celui-ci ou celle-là, jusqu'à ce qu'enfin il parvienne à la scène. Là, je me vois déclamer un poème en *vers rimés* que mon moi compose à mesure et dont je n'ai jamais pu me rappeler une seule ligne, quoique ce soit très beau. *On me couvre d'applaudissements*, mon moi se retire et je rentre dans la réalité. »

« Plus fréquemment encore, c'est quelqu'un que je vais tancer. Alors je me vois tenir mon sérieux et *clouer* [sic] *celui qui est devant moi et qui jamais n'oserait me répondre ou me répliquer.* Alentour il y a du monde qui prend plaisir à écouter comme *je me défends bien* ; ces gens sont assis sur des bancs ou sur des chaises, dans des locaux très vastes. La chaleur est suffocante ; tous sont, comme moi, en ébullition. »

« D'autres fois, j'aperçois moi qui bat la mesure — et, en revenant à la réalité, je constate que je me suis transporté à l'autre bout de ma chambre, avec ma règle dans la main. C'était à l'ouïe d'une musique que j'entendais, pendant que je me voyais diriger mes musiciens soufflant dans leurs instruments. De toute part on suivait avec avidité *mon habile direction.* »

Ces échantillons nous autorisent à considérer les soliloques de Fritz comme des renforcements de ses autoscopies et comme une aggravation de sa dissociation, qui a coïncidé avec la crise de la puberté. Il se souvient d'avoir eu ses premiers soliloques à 14 ans et 5 mois, alors qu'il était en pleines vacances et qu'il se promenait solitaire dans une prairie voisine d'un village. A ce moment, l'épuisement nerveux, auquel j'ai fait allusion plus haut, était à son comble. Et désormais la multiplication des soliloques devient inquiétante.

Fritz est le premier à s'étonner de la singularité de sa seconde personnalité qui, sous sa propre peau et avec ses propres traits, revêt un caractère de vani-

teux, de potentat et de tyranneau qui jure avec les sentiments intellectuels et moraux de son autre personnalité. La différence de cénesthèse et l'autoscopie dans la personnalité II se répercutent à l'état de souvenirs sur la personnalité I. Celle-ci, heureusement, est plus raisonnable que l'autre qui, avec sa cristallisation mégalomaniaque, n'est au fond qu'une sous-personnalité. Mais, quoique sous-personnalité d'une infériorité psychique notoire, elle possède la capacité de se substituer à la personnalité I. En plein travail scolaire, j'ai constaté journellement — et ses camarades s'y sont peu à peu habitués — que Fritz n'était plus à son affaire, mais qu'il suivait des yeux une scène hallucinatoire, tantôt fronçant les sourcils, tantôt remuant les lèvres. Pendant ce temps, il n'écrit pas, cela dure quelques minutes ; puis revenu à lui brusquement, il se frotte le visage, prend le cahier du voisin, copie ce qui lui manque, et quand on lui en fait la remarque à la fin de la leçon, il se souvient rarement d'avoir eu une « pensée », et même *il ignore* avoir usé du cahier d'autrui. Ou bien machinalement il a écrit, sans se tromper de ligne, un passage dicté que par conséquent il entend, mais dont il n'a pas eu la moindre conscience. Car dans ces moments-là, tout entier à son hallucination, il a écrit (s'imagine-t-il) sans avoir exécuté un mouvement des doigts et de sa plume, sans avoir vu son papier et sans avoir rien entendu. Après quoi il trouve écrites, et il ne comprend pas comment cela s'est fait, des phrases *dont il*

n'avait pas la moindre idée; lorsqu'on lui passe un cahier pour le confronter avec le sien, il découvre que c'est absolument la même chose, ce dont il est étrangement affecté, malgré la répétition de phénomènes identiques.

Ce cas de Fritz me rappelle à plusieurs égards celui de John (ch. VII). Chez l'un comme chez l'autre, l'état de distraction provoqué par l'hallucination est de chaque jour et de chaque heure. L'idée de grandeur, moins exclusive que chez Fritz, n'est cependant pas étrangère aux autoscopies de John, car il compose des drames dans lesquels il sent derrière les coulisses son double qui dirige la mise en scène, ou bien il le voit comme l'acteur protagoniste du drame. Par contre, la richesse d'imagination de John, à 13 ans, est très supérieure à celle de Fritz, de deux ans plus âgé. En outre, Fritz est beaucoup plus amnésique que John, qui se souvient de toutes les longues tirades versifiées que récitait son second moi, au lieu que Fritz n'a pas jusqu'à présent conservé un seul des vers qu'il s'est vu réciter. Enfin l'origine de la dissociation semble chez John avoir été héréditaire, tandis qu'il faut la chercher pour Fritz dans ses antécédents personnels.

La ligne de démarcation entre les deux personnages de Fritz doit être placée non pas entre l'état de veille et l'état de rêve, car, lors même qu'il a la nuit des cauchemars, il n'y a rien là qui le différencie des nombreuses personnes qui, en rêve, se sentent « clouées »

et incapables d'exécuter un mouvement. Il en va tout autrement des autoscopies et des soliloques ; là, la mégalomanie forme une trame serrée, en contradiction avec l'état normal et l'état de rêve. Etat normal et rêve relèvent de la personnalité I ; à la personnalité II appartiennent les autoscopies et les soliloques. Cette personnalité II présente la remarquable particularité de toujours subir un *dédoublement secondaire*, sous la forme d'un prototype qui se projette en autoscopie. La personnalité I est amnésique pour la plupart des faits et gestes de la personnalité II, dont elle n'ignore pourtant pas le rôle prodigieusement présomptueux ; aussi se montre-t-elle vivement offusquée de mener une vie commune avec un autre moi si ridicule et si monstrueux.

Il y avait à craindre pour Fritz une véritable psychose. Déjà la répercussion possible de la personnalité II en une série d'actes délictueux vis-à-vis d'un monsieur, dont il avait fait récemment la connaissance et qui lui déplaisait, m'inspirait les plus vives inquiétudes. Aussi n'hésitai-je pas, après m'être entretenu de mon projet avec le professeur Flournoy, à essayer de faire surgir des profondeurs de la conscience de Fritz une troisième personnalité capable de fondre les deux premières (qui étaient antagonistes) en un tout harmonieux. Semaine après semaine, je raisonnai avec Fritz et m'appliquai à lui démontrer que sa volonté grandissait. Un simple attouchement de la zone hypnogène (épigastrique) déterminait chez lui un état

d'obnubilation pendant lequel je lui suggérai la disparition de ses cauchemars et de ses mauvaises habitudes.

Le succès dépassa mes espérances. Alors je m'attaquai aux autoscopies et aux soliloques en déclarant à Fritz qu'à l'avenir, au lieu de voir dans l'espace sa propre personne prononcer des discours, il n'aurait qu'à se placer devant une glace. Cette suggestion se réalisa aussi, non tout de suite, mais cinq jours plus tard, soit *le 8 mars*. Le lendemain, 9 mars, il vint m'informer, comme d'un phénomène fort étrange, qu'au moment de parler [soliloques], il était poussé, depuis la veille, à se mettre devant la glace, dans laquelle il se voyait gesticuler. C'est à partir de cette date que commença la fusion des deux premières personnalités, par substitution provisoire et alternante d'une troisième.

A vrai dire, cette troisième personnalité n'était pas absolument nouvelle, car elle assurait déjà l'intégrité de Fritz, dans des moments critiques. C'était elle qui, en classe, au moment où Fritz avait « ses idées », c'est-à-dire *vivait* sa seconde personnalité, prenait soin de diriger la main de la première, de la faire entendre et écrire à son insu, afin qu'il n'y eût pas de lacune dans ses devoirs. Mais, de latente qu'elle était jusqu'alors, cette personnalité va maintenant prendre corps, en se manifestant par la parole et par l'écriture.

Il convient de donner ici quelques extraits des

notes que j'ai prises au fur et à mesure des événements :

11 mars 1905. — Fritz vient me trouver, entre en somnambulisme et s'adresse, dans un rêve parlé, à deux personnages qu'il voit sur la montagne. Je profite de cette occasion pour demander le nom de la personnalité qui a mis Fritz en somnambulisme et l'invite à répondre par le petit doigt de la main gauche, puisqu'aussi bien la voix de Fritz est occupée à un entretien avec deux alpinistes. Deux minutes s'écoulent, la main gauche se contracture et le petit doigt épelle *Algar*. Par épellation encore, Algar dit qu'il se trouve en Fritz, depuis que celui-ci a eu douze ans. (Il y a donc trois ans de cela, puisque Fritz en a quinze.) Enfin il dicte : *Lorsque la nuit s'approche, je vois s'endormir la nature.*

Comme on le comprend à cette dernière phrase, cet Algar a des instincts de poète. Mais d'où sort-il et d'où lui vient ce nom ? Nous le saurons plus tard. En attendant, pas plus aujourd'hui que dans les séances subséquentes, je ne raconte rien à Fritz de ce qui s'est passé « pendant qu'il était absent », pour employer l'expression dont il se sert lui-même. Son absence ce jour-là a été de 47 minutes et Fritz estimait être resté chez moi tout au plus 5 minutes. En revenant à lui, il éprouve une légère secousse de tout le corps, se met à sourire d'un air interrogateur et se demande ce qu'il faisait.

15 mars. — Après déjeuner, chez lui, entre midi et

une heure, tout à coup il s'est trouvé, avec une plume à la main, devant quelque chose d'écrit qu'il m'apporte. Il ne sait plus le contenu du billet et quand je le lui montre — ce sont six vers — il reconnaît que c'est de *son écriture*, mais dit que c'est « épatant », que jamais il n'a ni lu, ni appris de semblables vers et qu'il serait bien incapable (ce qui est vrai) d'en composer un seul.

Voici ces vers, écrits en somnambulisme, mais dans l'écriture normale de Fritz (fig. 28; réd. aux $^3/_5$) :

Au ciel émeraude le soleil triste étale
Comme un ruban de feu sa pourpre occidentale
Où les astres tardifs ne brillent pas encor
Il me semble, à voir surgir ces brûlants paysages
Qu'avec le soir venu le rideau des nuages
Se lève sur un vaste et fabuleux décor !

Fig. 28.

Dans l'après-midi du même jour Fritz vient chez moi et entre en somnambulisme. Le petit doigt *droit* confirme qu'Algar est là, puis il épelle : *Arménien*. La main *droite* contracturée écrit : *Arménien à cause qu'il a connu une famille qui a fait un voyage et qui a raconté que ce pays est superbe.*

Je prie Algar, pour raison de rapidité, de me parler

si possible par le gosier de Fritz, et il y consent. Alors Fritz se lève et *parle* d'une voix basse et gutturale, avec un fort accent exotique, qui m'oblige à lui faire répéter plusieurs mots qui sortent mal. On trouvera entre crochets [ ] mes propres questions :

[Fritz a-t-il vu ou lu de l'arménien ?] — Des cartes illustrées. — [Quand et comment Algar a-t-il apparu ?] — Fritz avait douze ans. C'était un jour qu'il était très fatigué d'avoir étudié sa géographie. On lui avait infligé pour punition de travailler au jardin. Fritz, s'y étant refusé, avait reçu une gifle. — [Algar restera-t-il longtemps avec Fritz ?]. — Cela est nécessaire encore deux mois ou peut-être moins, jusqu'à guérison, mais il faut que M. Lemaitre y aide, en faisant venir Fritz plus souvent que tous les mercredis. — [Quel rapport y a-t-il entre la famille d'Algar et Fritz ?] — Cette famille a beaucoup consolé Fritz, lorsqu'il était grondé, surtout la demoiselle. Algar était le prénom du fils, âgé d'une vingtaine d'années. — [Fritz sera donc guéri dans deux mois ?] — Oui, et même avant, mais il y aura recrudescence légère ces jours prochains, puis accalmie. — [Comme je dois m'absenter pendant les vacances de Pâques, il serait désirable que Fritz fût guéri avant le 20 avril ?] — Oui, si possible. — [Qui a composé le vers latin que Fritz m'a dit pendant une leçon ?] — Je sais le latin et Fritz peut l'écrire quand je suis là. Du reste il vaut mieux qu'il ne se fatigue pas à étudier cette langue, trop difficile pour lui. — [Algar écrira-t-il en caractères arméniens ?] — Oui, mais pas

beaucoup, parce que cela fatiguerait Fritz qui les ignore. — [Algar a-t-il quelque chose à ajouter?] — Oui, il faudra dire à Fritz de revenir après-demain, j'ai diverses choses à expliquer. Aujourd'hui même, une fois rentré chez lui, Fritz écrira sans le savoir une poésie qu'il apportera demain, et peut-être aussi une phrase latine.... A 6 heures, Fritz s'éveille brusquement. Il était resté 1 heure et 5 minutes en somnambulisme.

Le lendemain matin il m'apporte la poésie annoncée, écrite, il ne sait comment, la veille avant souper, et, sur un autre chiffon de papier, un vers latin, dont il ignore le sens et qu'il a dû écrire après souper. Voici la poésie et le vers latin :

La solitude est une amie,
Au cœur las et désenchanté
Versant l'ineffable accalmie
De silence et d'obscurité.

Sur les pas des pensifs poètes,
C'est elle qui, dans le gazon,
Sème les frêles pâquerettes
Et les boutons d'or à foison.

Agnoscit, balboque patrem puer ore salutat.

J'ai retracé en détail cette journée du *15 mars*, parce qu'elle marque un brusque tournant dans la vie psychique et physique de Fritz ; *il n'aura plus désormais ni de soliloques ni d'autoscopies*, et d'autre part, *il*

renoncera dès ce jour, sans autre remède que mes suggestions, *aux habitudes invétérées* dont j'ai parlé plus haut.

Quant à Algar, ce n'est pas un Arménien, comme je l'avais faussement interprété d'après la dictée du petit doigt droit ; c'est seulement le prénom d'un jeune monsieur qui avait fait avec sa famille un voyage en Arménie et qui, à son retour, fut amené, par suite de diverses circonstances, à entrer en relations d'amitié pendant quelques semaines avec Fritz, alors âgé de douze ans. Ce renseignement m'a été fourni par Fritz lui-même, au cours d'un entretien, mais sans qu'il se doutât que l'une de ses personnalités eût jamais adopté le nom d'Algar. C'était, on s'en souvient, pendant un état de crise, à une époque où il était fatigué et se figurait être traité avec trop de rigueur, que Fritz venait se consoler de ses malheurs auprès de la famille d'Algar, en écoutant avec complaisance des récits relatifs à l'Arménie et en admirant, sur des cartes postales, des vues de ce pays, qui plurent à son imagination par un effet de contraste bien compréhensible.

Le surlendemain *17 mars*, Fritz arrive chez moi très satisfait : il est transformé, il ne lui est plus venu d'« idées », il a pu lire et travailler. De 4 h. $^{3}/_{4}$ à 6 heures il reste en somnambulisme et c'est par conséquent en présence d'Algar que je me trouve. De sa voix gutturale Algar m'informe que les poésies dites ou écrites par Fritz, ainsi que les deux vers latins,

dont il a prononcé l'un et écrit l'autre, sont ignorés de Fritz, mais non de lui Algar, qui les *fabrique* ou les *rappelle* (sur ce point spécial il ne saurait se prononcer); que lui Algar n'habite, il est vrai, que depuis trois ans en Fritz, mais qu'il peut repêcher sans le vouloir des poésies occasionnellement entendues par Fritz bien des années auparavant; que pour ce qui concerne l'arménien, Fritz a dû en voir un certain nombre de caractères sur des cartes postales. Algar me dit aussi que pour parler à haute voix, comme je le lui ai demandé, il est forcé de se mettre dans le côté *droit* de Fritz. Enfin au désir que je lui exprime d'avoir de son écriture, Algar me répond qu'il pourra y arriver en faisant lever et recoucher Fritz qui écrira dans la nuit, en pleine obscurité, et qui trouvera le lendemain ces « grignotons » auxquels il ne comprendra rien; ce sera signé Badjig. Encore dans cette séance et aussi dans les suivantes Algar ou bien mime des vers qu'il ne prononce pas, ou bien en récite qui sont fort beaux.

Je m'entretins de nouveau avec Algar le 21 mars pendant 1 heure 20 minutes et le 25 pendant 1 heure 10 minutes. Il me confirma, au cours de ces deux longues séances les origines du dédoublement de Fritz, à sa pension, où on prenait plaisir à le rabaisser, en lui donnant des sobriquets et en se moquant de lui, lorsqu'il mettait une cravate ou des souliers neufs. Mais à présent ces deux personnalités antagonistes ne reviendront plus, si on ne le contrarie pas. Et quant à lui,

Algar, il disparaîtra à son tour, le moment venu, et Fritz sera rétabli.

Il me reste à retracer les dernières manifestations de la personnalité d'Algar jusqu'au complet rétablissement de Fritz. Et je ne pense pas qu'il convienne d'en abréger le récit qui a son charme et sa valeur à divers égards et en particulier pour la connaissance de la mentalité somnambulique.

Vendredi 7 avril. — L'état somnambulique dure de 4 h. 45 à 5 h. 55 minutes. Tout de suite Algar se met devant la fenêtre et s'écrie en regardant le jardin : « Il faut que j'aille me promener dans ces beaux chemins bordés de frais gazons ! » Je lui propose de sortir avec moi et il accepte avec empressement. Nous passons par les Promenades de Carouge, le Bachet de Pesay et revenons par le ruisseau de Drize. Quand il voit venir du monde, il manifeste des craintes qu'on ne le prenne ; il se demande s'il est permis d'entrer dans les Promenades, qu'il appelle une belle vallée, et pourquoi on les a fermées d'une barrière en fer. Une fois rassuré, il s'extasie naïvement devant les objets de la nature. Ainsi, lorsque nous passons près du canal, à l'entrée de la route de Saint-Julien : « C'est superbe, répète-t-il cinq ou six fois.... Si j'avais un pinceau et des couleurs, je le peindrais ! » — [Tu pourras le peindre de souvenir à la maison.] — « C'est que je dessine mal. *Dans le temps* j'aurais fait de beaux vers là-dessus ! » Et plus loin, à la vue d'un arbre en fleurs dans une propriété à droite de la route, Algar est au

comble de l'admiration : « Oh! ce pêcher, il faut que je le loue, il est vraiment trop beau, je lui ferai une poésie! » — Un char passe et Algar se serre contre moi en disant : « Il ne faut pas que je me fasse écraser. » — Regardant à droite, au delà d'un pré : « Quel est ce petit village dans la prairie? » — [C'est la Praille]. — « C'est superbe! S'il faisait plus chaud, je me serais couché sur cette herbe! » — Nous traversons le ruisseau de Drize qu'Algar considère longtemps avec bonheur, puis apercevant dans l'herbe un bébé dans son char : « Eh! ce petit enfant! Personne pour le garder! » — [Il ne risque rien; tu es bien craintif, Algar!] — « Oui, je suis très craintif, mais Fritz ne l'est pas assez. » — Voici la tuilerie et un tas de déchets de briques : « Est-ce qu'on en fait des bateaux de ces affaires? » — [Je ne pense pas.] — « Est-ce que ça se mange? » — [Prends-en un morceau à terre.] — « Ah! c'est dur, c'est pour faire des maisons ou des cheminées. » Puis, revenant à l'objet de notre conversation, Algar ajoute : « Oui, je suis craintif, mais je n'ai jamais peur de Fritz! » — [Est-il quelquefois en lutte avec toi?] — « Non, il ne le peut pas, mais moi je peux être en lutte avec lui. Quand je ne suis pas content de lui, je le lui dis et il m'entend. » — Sans me laisser le temps de la réplique, Algar continue : « C'est splendidissime ces fleurs! » [Ce sont des corydalis]. — Vers le haut de la tuilerie, nouveaux étonnements, à la vue des wagonnets remplis de terre glaise et des ouvriers qui extraient cette

terre. « Pourquoi cet homme pousse-t-il un petit char ? Eh ! ce char-là qui monte seul, comment cela peut-il se faire ? J'aimerais le savoir. Pourquoi est-ce que ces hommes tapent cette terre ? etc. » Algar écoute avec un vif intérêt mes réponses, telles que je les aurais données à un garçon de cinq ans et non de quinze. Tout en marchant, il dit encore : « J'aimerais vivre là, seul dans une petite maison. Mais que ce pêcher que nous avons vu était beau ! Je ferai un *Eloge à tous les Pêchers*.... Ecoutez ! vous ne direz pas à Fritz que nous nous sommes promenés, et il n'en saura rien ! » Ensuite Algar m'annonce qu'il fera écrire Fritz la nuit suivante, à minuit juste. Ce sera au verso de sa feuille de devoir qu'il sortira de sa serviette et qu'il y remettra ; seulement il me faudra la lui prendre demain sans en avoir l'air, avant que les autres élèves et Fritz lui-même ne s'aperçoivent de rien. — [Entendu ! Mais peux-tu écrire sans y voir ?] — « J'écris très vite, en deux ou trois secondes, beaucoup plus vite et mieux en pleine obscurité que je ne pourrais le faire à la lumière. » Quand nous descendons la rampe de Grange-Colomb, nous rencontrons de jeunes messieurs à cheval ; il croit que ce sont des soldats et frôle le mur en se cachant derrière moi. Plus bas, devant des affiches auxquelles je ne prenais pas garde : « A quoi servent ces tableaux ? Ils ne sont pas beaux. » — [Regarde bien ce qui est écrit.] — « Est-ce que ce sont des lettres ? Je ne les connais pas. » — [Mais oui, tu les connais.] — Il reste au moins trois minutes à se

remémorer l'alphabet français et finit par lire le mot Juge qui était imprimé en gros caractères et qu'il prononce *Guge*. Quant au mot *affiche* lui-même, il l'ignorait jusqu'à ce que je le lui explique. Sur la place du Rondeau nous croisons un char sur lequel est un veau garrotté, la tête pendante : « Qu'est-ce que c'est? Ce doit être une bête féroce qu'on a attachée, mais on aurait dû la tuer. » — [Et Fritz, où est-il?] — « Il est loin, mais ce sont bien ses jambes qui marchent. » — [Et toi, Algar, où es-tu?] — « Dans la tête et dans la main droite. » — Cette main droite contracturée, Algar l'a tenue dans sa poche durant la promenade entière, sans avoir jamais voulu l'en sortir, comme je le lui avais proposé. — [As-tu passé déjà par ces Promenades?] — « Seulement avec vous, tout à l'heure. »

Rentré à mon cabinet, Fritz s'éveille presque aussitôt ; il est surpris de l'heure avancée et n'a pas la moindre impression d'avoir quitté le siège où il se retrouve, après plus d'une heure de marche. Il n'éprouve aucune sensation spéciale, sauf que sa main droite est très chaude.

Samedi 8 avril. — A la première heure de classe et pour me conformer à la recommandation qu'Algar m'avait faite pendant notre promenade de la veille, je recueille un certain nombre de devoirs et entre autres celui de Fritz, derrière lequel se trouve écrit, sans qu'il en sache rien, le graphique de la fig. 29 qui occupe, dans l'original, les $^5/_6$ du verso de la page de

papier écolier, et qu'il ne m'est pas difficile de déchiffrer, d'après les documents que j'ai en mains et que je n'ai pas tous reproduits :

Tous les pêchers vont fleurir.

Tous les pêchers vont fleurir,
Pâles roses, pâles roses.
L'heure est douce pour mourir.
Tous les pêchers, fleurs écloses,
Te diront les mêmes choses.

Chaque avril les verts pêchers,
Pâles roses, pâles roses,
Sur le bord des flots penchés,
Chaque avril, de feuilles roses
Couvriront nos lèvres closes.

A Monsieur Lemai*eur* Lemaitre en remer*a*iant sa promenade.

Dans la dédicace qui suit la poésie, on remarquera quelques répétitions ou erreurs de lettres, attribuables sans doute à la fatigue. Et quant à la poésie elle-même, j'imagine, sans pouvoir en fournir actuellement la preuve, que la vue du pêcher près de la route de Saint-Julien a ravivé un souvenir inconscient d'une poésie que Fritz avait lue ou entendue jadis et qu'Algar a retrouvé, vaguement d'abord, puis assez nettement pour l'écrire quelques heures plus tard dans sa cryptographie.

Trois jours après, soit le *mardi 11 avril*, Fritz me

remet un « gribouillon » et il me demande en même temps s'il pourrait venir l'après-midi. Sur ma réponse

Fig. 29.

négative, nous prenons rendez-vous pour le lendemain, et, sans le savoir à ce moment-là, je me trouvais absolument d'accord avec Algar. Car le gri-

bouillon, dont je pris connaissance une fois rentré chez moi signifiait : *« Il faudra que [Fritz] aille mercredi chez vous et après plus qu'une fois et il sera guéri. Au revoir ! Badjig. »*

Mercredi 12 avril. — Le somnambulisme dure de 4 h. 40 à 5 h. 20. Algar me donne divers renseignements médicaux très rassurants sur l'état de Fritz. Le billet qui m'a été remis date de la nuit de lundi à mardi. Algar ajoute qu'il avait écrit plus de quatre pages sur papier écolier, en plusieurs fois, les nuits précédentes. — [Où sont-elles ?] — « Sans doute la bonne les aura jetées. — [C'est dommage ? M'écriras-tu encore ou est-ce fini ?] — Peut-être que j'écrirai cette nuit et alors je mettrai le papier dans la poche de Fritz. — [Ne pourrais-tu pas m'envoyer une lettre par la poste ?] — Oui, mais pour l'adresse ? — [Je vais te remettre une enveloppe toute prête.] — Pendant que je la prépare, Algar ne sait pas lire les caractères français et en apercevant le timbre que j'y colle, il dit : « Qu'est-ce que ce gribouillon ? » Selon ses indications, je place l'enveloppe renfermant un papier blanc dans le carnet de Fritz, que je prends et remets dans la poche de son veston. Je pose à Algar d'autres questions : [Comment as-tu appris ton écriture ?] — Je ne l'ai pas apprise. — [Pourquoi t'appelles-tu Badjig ?] — Quand j'écris, j'aime me donner ce nom. Du reste, j'apprends beaucoup de choses, car *en classe, quand Fritz est fatigué, c'est moi qui apprends à sa place.* Quand j'apprends, lui n'apprend pas. Il y a

des jours où je reste cinq minutes en classe, ou plusieurs fois pendant une minute seulement.... J'entends une voix qui semble se moquer de moi et me dit qu'il faut que je m'en aille très vite. Eh bien! je préfère m'en aller tout doucement.

En effet, il revient à lui sans aucune secousse. La séance n'avait duré que 40 minutes.

Le samedi 15 avril, par le premier courrier, m'arrive l'enveloppe que j'avais remise à Algar et qui renfermait la lettre promise (fig. 30; réd. aux $^3/_5$). En voici la traduction :

« *Cher Monsieur,*

Sur votre demande je vous réponds.

Je crois qu'il sera nécessaire que [*Fritz*] *vienne demain samedi chez vous.*

La promenade d'hier lui a fait beaucoup de bien.

Au revoir.

Badjig. »

Cette lettre a donc été écrite le *vendredi 14* et il y est fait allusion à une promenade scolaire que j'avais entreprise le 13, aux Pitons de Salève, avec 33 élèves, dont Fritz était l'un.

Samedi 15 avril. — Ceci est une courte séance de clôture qui dure de 3 h. à 3 h. 40 minutes. On se rappelle qu'Algar avait annoncé que ce serait la dernière. Il m'explique qu'il a écrit sa lettre en une ou deux

minutes la veille à 1 heure du matin et qu'il l'a tout de suite introduite sous l'enveloppe que je lui avais remise. Dans ce but Algar avait fait lever Fritz quel-

Fig. 30.

ques instants. Fritz a eu dans sa poche, toute la journée du vendredi, sans qu'il le sache, cette enveloppe renfermant la lettre, puis, le soir, profitant d'une commission que Fritz avait à faire chez un cordonnier, Algar s'est emparé de sa personne et a jeté la lettre à la boîte. — Algar me répète à deux reprises qu'il a soif! Je lui apporte de l'eau qu'il boit lentement et à petites gorgées, après avoir sérieusement examiné le verre comme un objet de curiosité. Puis, reprenant la parole : « Je crois, ajoute-t-il, que je m'en vais mourir ». — [C'est bien.] — « Si je reviens jamais, ce ne sera que beaucoup plus tard, car à présent Fritz sera bien. » — [Que feras-tu, lorsque tu l'auras quitté? Iras-tu chez quelqu'un d'autre?] — « Non. » — [Qu'es-tu? Qu'est-ce que ta personne?] — « Je suis.... je suis de l'air! Rien! Un petit volume! » — [Dans Fritz, qu'est-ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais?] — « Ce que je trouve de meilleur c'est que maintenant il ne se laisse plus dérouter et qu'il a perdu ses vilaines habitudes; ce que je trouve de plus mauvais, c'est son caractère. » — [Et quoi dans son caractère?] — « Il est trop vif, trop emporté. » — [Et d'où vient cela? Est-ce à cause du départ de son ancienne personnalité II?] — « Oui, c'est cela, mais heureusement qu'elle est partie. » — [Pourquoi?] — « Elle était mauvaise et lui aurait certainement donné des idées de *fuite* et de *gloire*, si cela avait continué. »

Jusqu'à la fin de la séance, comme aussi dans les séances précédentes, et tant qu'Algar habite en Fritz,

toute la gartie gauche de la tête de celui-ci reste insensible, sauf l'œil, qui réagit. Chaque fois c'est le même phénomène : il est sourd de l'oreille gauche, on peut lui tirer les cheveux à gauche, lui pincer fortement la joue gauche sans qu'il éprouve la moindre sensation, au lieu qu'à droite il est particulièrement sensible et se plaint dès qu'on le touche. A cause de cette anesthésie à gauche, Fritz a toujours tourné brusquement la tête, à la première apparition d'Algar, de façon à présenter de trois quarts la portion droite de son visage.

Voilà donc Algar disparu. Sa façon de prendre congé n'a pas été très solennelle ; il s'est contenté d'une sorte de communiqué conçu dans ces termes : « Je crois que je m'en vais mourir, car à présent Fritz sera bien. » — Le « je crois » laissant place à quelque doute, j'estimai utile de vérifier au bout d'un certain temps si tout était bien en règle. J'engageai donc Fritz à venir me trouver le 9 mai et encore le 18 juin 1905. Fort heureusement il ne s'endormit pas. Alors je lui expliquai en gros ce qui s'était passé ; je lui fis faire connaissance avec Algar, son autre moi, avec la prose et les vers de ce dernier, sa cryptographie, etc.

Fritz n'en revenait pas, n'y comprenait rien, ne voulait pas y croire. « Il faut bien que ce soit vous qui me l'affirmiez, me disait-il ; même si une personne de confiance m'avait raconté ces choses-là, j'aurais pensé qu'elle se moquait de moi. » Ce qu'il y a peut-être de plus fort encore, c'est que Fritz ne se souvenait plus de ses autoscopies et soliloques, de ses déplacements

avec une règle et un couteau à la main, pour lesquels il était venu lui-même me faire ses confidences et m'exposer ses inquiétudes, et qui avaient immédiatement précédé l'apparition d'Algar.

Ce dernier trait, je veux dire l'amnésie pour des faits capitaux et récents, qui remontaient à trois et quatre mois en arrière, prouve que Fritz était en proie à des hémisomnambulismes dont il ne se rendait pas compte et qui très probablement dataient, comme cela ressort de notre étude, de l'âge de douze ans environ, avec augmentation graduelle d'intensité jusqu'à quinze ans. Ce somnambulisme se répercutait sur la vie de Fritz et entretenait en lui un état croissant de distraction, qui le frappait dans ses activités journalières d'écolier et lui rendait le travail de plus en plus impossible. Sa personnalité II avait attiré à elle la fierté outrée et l'autoritarisme niais dont est susceptible la nature humaine quand elle se détraque ; sa personnalité I était au contraire humble, modeste et presque refoulée jusqu'à la passivité.

Lorsque dans la suite je vis surgir la personnalité plus profonde d'Algar et que je me fus aperçu que cette personnalité était bien telle que je la voulais, c'est-à-dire une protectrice et non plus une antagoniste de Fritz n° 1, je lui lâchai la bride et me contentai de l'approuver dans ce qu'elle me proposait de sage et de sensé pour la guérison de son autre moi. Car c'est bien Algar qui a dirigé, en apparence, la cure de Fritz. Il m'a seulement demandé mon appui

pour son œuvre, et je n'ai eu garde de le lui refuser, puisque mon rôle, relativement facile, consistait à lui communiquer une force qu'à lui seul il ne possédait pas. Du reste Algar s'est toujours conformé, avec une délicatesse exquise, à mes convenances ; par exemple à cause de mon départ pour Rome vers le 20 avril, il a hâté la guérison définitive de Fritz, en y mettant il est vrai pour condition qu'il fallait avoir deux séances environ au lieu d'une seule par semaine. Voilà pourquoi Algar n'a vraiment vécu par alternance avec Fritz que pendant un peu plus d'un mois, soit depuis le 11 mars, où il a épelé son nom par le petit doigt gauche de Fritz, jusqu'au 15 avril, où il a pris son congé définitif, sauf à revenir plus tard si c'est nécessaire. Pendant ce mois, Algar est apparu dans huit séances chez moi et d'autres fois au domicile de Fritz ou ailleurs, le jour ou la nuit, lorsque par exemple il écrivait sa cryptographie. Tout ce que Fritz savait de cet état, c'est, lorsqu'il regardait sa montre, qu' « il avait été absent » fort longtemps ; il savait aussi qu'il venait me voir dans un but thérapeutique et que cela lui réussissait à merveille. Mais jusqu'au moment où je lui fournis des explications, une fois la guérison accomplie, Fritz a toujours ignoré qu'il eût été en somnambulisme, que quelqu'un ou quelque chose s'appelât en lui Algar, qu'il se fût levé la nuit et eût écrit en pleine obscurité dans une cryptographie pseudo-arménienne, qu'il eût fait ou récité des poésies, qu'il se fût promené à Drize avec moi, etc.

Au rebours de Fritz qui n'a jamais connu son autre moi, Algar se connaissait lui-même et connaissait Fritz, auquel il imprimait une bonne direction morale, en écartant de lui les influences dissolvantes de ses anciennes personnalités antagonistes. A ce point de vue Algar était une *sur-personnalité*, mais sous d'autres rapports il était resté fort en arrière, car il ne savait pas lire le français couramment et il raisonnait comme un enfant qui n'a pas appris grand' chose, quand même il avait gardé dans sa mémoire une assez jolie collection de poésies [1].

Seulement, d'où viennent-elles ces poésies? A-t-il suffi que Fritz les ait lues ou entendues dans un état de distraction? Et alors où? A quel moment de son existence? Le problème est compliqué, mais se résoudrait de la meilleure manière, à ce qu'il me semble, en supposant qu'à douze ans, pendant qu'il était en relations d'amitié avec le monsieur dont le prénom était Algar, Fritz a pu entendre réciter ces vers par ce monsieur lui-même ou bien jeter des regards furtifs dans des volumes ou des journaux qu'il lui aurait montrés. On se rappelle qu'Algar a positivement dit que tout ce qui échappait à Fritz, c'était lui qui l'attrapait. Dans cette hypothèse la cryptomnésie coïnciderait avec les origines du dédoublement de Fritz et se serait conservée dans une couche plus profonde encore que celle où

[1] Cf. avec *Jenny-Azaéla*, dont j'ai publié le cas dans les *Archives de psychologie*, t. II, p. 105 et avec le Léopold d'Hélène Smith dans Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*.

s'était produit le dédoublement, à l'instar de ces graines qui enfouies dans le sol depuis plusieurs années ont pris vie lorsqu'on a ouvert une tranchée suffisante pour leur fournir de l'air et de la lumière. Que Fritz ne se souvienne de rien de pareil, qu'il ne sache nullement avoir lu chez son ami ou lui avoir entendu réciter des vers, ce n'est pas pour m'étonner, ni pour infirmer en rien mon hypothèse. Il a bien oublié d'autres faits plus récents et d'une importance capitale, qui l'avaient pourtant vivement impressionné, à l'époque où il me les avait racontés.

Quant à la cryptographie d'Algar ou de Badjig, comme il signe, j'en ai fait part à un étudiant arménien qui n'y a rien trouvé de commun avec sa langue. Toutefois il m'a dit, lorsque je lui ai demandé si le nom de Badjig existait en Arménie, qu'il ne connaissait pas ce nom, mais que la traduction du mot *Turc* en arménien est *Dadjig*. Voilà qui ressemble fort à Badjig et qui doit être aussi un souvenir inconscient. En outre, si nous ouvrons le grand Larousse au mot Arménien, nous y voyons un alphabet en écriture imprimée dont certains traits ont avec la cryptographie d'Algar une parenté lointaine que le hasard seul expliquerait difficilement, par exemple pour des caractères affectant la forme d'un 2, d'un sigma grec, d'une clé de sol, etc. Avec ces bribes restées dans sa mémoire, parce qu'il avait eu sous les yeux des cartes illustrées, Algar aurait construit un pseudo-arménien, teinté dans une large mesure de caractères français ; ce seraient donc

de vieux souvenirs plus ou moins déformés ou élaborés.

La personnalité d'Algar, *provoquée* dans un but nettement thérapeutique, ainsi que je l'ai exposé, a suivi, si j'ose m'exprimer ainsi, un développement naturel et normal, sans rien de forcé. Je n'y suis intervenu, sauf pour les prescriptions hygiéniques, que par suggestion indirecte et juste ce qu'il fallait pour engager cette nouvelle personnalité à me dire son nom, à m'écrire, à me raconter ce qu'elle pensait d'elle-même et des soins à donner à Fritz. Mais jamais je n'aurais consenti à lui infuser aucune notion dogmatique quelconque.

Ce qui nous intéresse plus spécialement dans cette étude, ce sont les phases de somnambulisme par lesquelles a passé un tout jeune garçon dans l'espace d'environ trois ans. Pendant une période préparatoire, relativement longue, qui va de l'âge de douze ans à l'âge de quatorze ans et cinq mois, le somnambulisme ne s'est guère révélé à Fritz que par des états de distraction de plus en plus fréquents, où il suivait les fantaisies de son imagination, jusqu'à être en proie à des hallucinations accompagnées d'autoscopies. — A partir de quatorze ans et cinq mois, la dislocation va sans cesse grandissant ; les deux états, normal et somnambulique, se séparent et s'opposent catégoriquement. Dans le premier état Fritz est un garçon doux et soumis, dans le second il devient fier et orgueilleux, parle seul, gesticule et pourfend des adversaires qui

n'ont pas plus d'existence que les moulins à vent de Don Quichotte. — Enfin à ce somnambulisme spontané va succéder peu à peu un somnambulisme en partie provoqué ou hypnose, avec l'apparition d'une nouvelle personnalité qui prend le nom d'Algar et qui, dans son existence éphémère, rend à Fritz les services les plus signalés *en fondant en une seule les deux personnalités antagonistes* qui s'étaient emparées de lui et qui dérangeaient son cerveau.

Il faut croire que l'individu normal, à supposer qu'il existe, repose sur un équilibre si parfait des qualités contraires qu'il n'est plus possible de découvrir en lui la prédominance de l'une sur l'autre. Est-il fier ou modeste? énergique ou faible? actif ou passif? Il est tout cela à la fois, mais admirablement fondu. Au contraire vient-il à dévier et l'on observe que les qualités de préservation personnelle, égoïsme, vanité, autoritarisme, prennent le pas sur les autres. En Fritz où la dissociation commença brusquement à douze ans, ces qualités-là, au lieu d'occuper le devant de la scène, furent refoulées dans les coulisses d'où elles ressortirent, à intervalles rapprochés, sous la forme d'une personnalité encombrante et inquiétante. Heureusement cette seconde personnalité reposait à son tour sur une personnalité beaucoup plus profonde qui, parfois, réussissait à lui mettre un frein et à lui inspirer des poésies rassérénantes. On se rappelle que le Fritz n° 2 déclamait quelquefois dans ses soliloques des vers dont Fritz n° 1 ne conservait aucun

souvenir. Ces vers, si je ne m'abuse, devaient provenir de cette personnalité plus profonde, celle d'Algar qui n'était pas encore suffisamment développée, mais qui dès sa première apparition parla en vrai poète. Algar n'attendait que le moment propice pour rétablir l'harmonie entre les deux moi de Fritz qu'on pourrait comparer à des frères ennemis obligés de partager le même logis et qui, pour ne pas s'y rencontrer, s'y succédaient à tour de rôle par une sorte de convention tacite.

En d'autres termes c'est par une hypnose méthodiquement conduite pendant quelques semaines qu'a été étouffé en Fritz un somnambulisme assez particulier dont les allures violentes constituaient, à ce qu'il me semble, un danger menaçant pour un jeune garçon en pleine crise de croissance.

Quatre ans et demi se sont écoulés depuis que je suis intervenu activement pour essayer de remettre en ordre le cerveau de Fritz. Il a maintenant dix-neuf ans accomplis et il exerce à l'étranger une honorable carrière d'employé de commerce. J'ai eu l'occasion de le revoir il n'y a pas longtemps : plus rien ne transperce de son dédoublement de jadis, dont il n'a même pas conservé un souvenir net. Il est clair qu'en le revoyant en si parfaite santé, je me suis bien gardé d'insister sur un passé, en somme attristant, que je veux croire et espérer mort à tout jamais.

CHAPITRE IX

LE PARAPSYCHISME

J'ai désigné sous ce nom un état mental temporaire, de nature tout intime (rêverie, manie, obsession, etc.), qui serait, d'une part, la conséquence d'une crise physiologique obscure et qui, d'autre part, permettrait d'établir le diagnostic d'une maladie possible en voie d'évolution (tuberculose, psychose, etc.), qu'il s'agirait de surveiller et d'enrayer avant qu'elle ait atteint son entier développement. Chacun a pu constater en soi, en une faible mesure, des oscillations de son niveau mental, selon les conditions atmosphériques ou les heures de la journée, mais ces oscillations s'accentuent fortement chez les psychasthéniques, comme l'a démontré Pierre Janet.

Le parapsychisme de l'adolescence serait, selon ma définition, une forme et un moment spéciaux de la psychasthénie. Il a passé à peu près inaperçu jusqu'à présent, parce qu'il relève de préoccupations personnelles qui s'agitent dans la partie tacitement réservée

du domaine des sensations ou des sentiments. Celui qui y est en proie sait qu'à en parler il ne serait pas compris (idées de grandeur), ou bien il ne l'ose pas par pudeur ou par timidité (érotisme, phobies, rêves frappants, etc.). Si l'on s'était donné la peine de faire des recherches minutieuses, on aurait découvert bien des cas, où des symptômes précurseurs auraient révélé une situation critique en train de se préparer. J'en ai signalé quelques exemples[1] parmi des garçons dont les allures (constantes ou passagères) étaient suspectes longtemps avant qu'eût éclaté la débâcle et j'en redirai deux ou trois en abrégé.

A., 14 ans, intelligent, avait des terreurs nocturnes (nyctophobie). Au moment de se coucher il visitait son lit, ses armoires et tous les meubles de sa chambre, puis il quittait ses vêtements sans bruit, l'oreille au guet. Mais il avait pris soin auparavant de retourner ses tableaux et ses portraits, de crainte que les personnages qui y étaient représentés ne le surprissent dans sa nudité (phobie du regard).

Après quoi il se couchait, éteignait sa bougie et le plus grave commençait. Plus d'une fois la frayeur le fit sortir du lit et se cacher, son édredon sur les genoux, dans une cellule improvisée qu'il se fabriquait à l'angle de sa chambre avec des châles et de vieux rideaux. On comprend que, pour un écolier de quatorze ans, des réactions aussi violentes se renouvelant jour après jour constituaient un *parapsychisme* dont la greffe pre-

[1] *Archives de Psychologie*, t. VIII, 1909.

nait aisément sur son corps affaibli par une crise de croissance encore latente. Au bout de deux ans, ce parapsychisme disparut, mais une crise physique aiguë lui succéda subitement. A. fut obligé de quitter brusquement le collège à seize ans et trois mois. Un an plus tard il avait maigri de plusieurs kilos et l'on n'était pas sans crainte du côté de la tuberculose. Heureusement des séjours prolongés au bord de la mer ou à la montagne semblent avoir triomphé du mal.

B., quatorze ans, bon élève, un peu guindé quoiqu'il appartienne à un milieu ouvrier, a grandi trop rapidement. Son *parapsychisme* consistait en des automatismes de discoureur et de rimeur, auxquels il s'abandonnait sans chercher à les combattre. Il prononçait alors ou entendait des phrases rythmées, avec un accent très fort sur certaines syllabes et il éprouvait une véritable nostalgie de la solitude, pour pouvoir mieux se livrer sans contrôle à des gestes désordonnés, à des emportements, à des génuflexions. Ses poésies et ses discours, dont il m'a remis des fragments, n'étaient pas autre chose que des truismes ou de creuses déclamations, ressemblant fort à ce qui sort de la bouche ou de la plume de certains médiums. Cependant B. se croyait un futur grand poète ou grand orateur et il allait jusqu'à s'écrier naïvement : « Oh! Victor Hugo! quelle que soit ta grandeur, je te surpasserai! » A ce moment-là nous approchions de la débâcle. Car une année à peine s'était écoulée que B. eut une mauvaise bronchite qui le força à quitter le

collège. Il s'y fit inscrire encore deux fois, avec l'espoir d'y rentrer régulièrement après avoir subi des examens ; mais il maigrissait à vue d'œil. Il est toujours en traitement, on continue à lui faire des injections au gayacol et à l'iodoforme et à lui administrer du créosote, de l'arsenic, du tannin et toute la médication anti-tuberculeuse. Son état reste critique.

C., quatorze ans, excellent élève, aimable et intelligent, a grandi rapidement comme son ami B., dont nous venons de parler. En classe ils étaient assis au même banc ou l'un devant l'autre ; tous deux paraissaient en bonne santé, mais, à moins de quinze jours d'intervalle, la maladie fondit inopinément sur eux et les força à suspendre des études qu'ils ne devaient plus jamais reprendre. Le *parapsychisme* de C., qui devait être l'avant-coureur d'une tuberculose comme pour son ami B., consistait cette fois non en élans poétiques ou oratoires touchant à la folie des grandeurs, mais en impulsions irrésistibles vers des jeunes hommes de vingt-cinq ans environ, impulsions qu'il faudrait peut-être rattacher à un impérieux besoin de se dévouer. Ces attractions, inconsciemment amoureuses, ne tardaient pas à se transformer en haine, à cause de la réserve que C. était obligé de s'imposer pour éviter un scandale. Ces jeunes hommes, il les suivait jusque dans une église, dans une assemblée ou dans un magasin. Et quand forcément il les voyait lui échapper, il en était au désespoir, y pensait la nuit, s'asseyait sur son lit et se prenait la tête en sanglotant.

Est-ce que C. désirait vraiment être enjôlé et mordu par le démon? Alors pourquoi avoir choisi pour unique confident un condisciple tel que B., l'un des plus purs et des plus capables de le détourner du mal? Je ne puis m'empêcher de voir dans ce choix une inférence subconsciente, qui le poussa d'abord vers un camarade qui était comme lui nerveusement affaibli, mais moral et dégoûté de ce qui est bas ou grossier, puis vers des gens probablement non dangereux. Quoi qu'il en soit, C. succomba à dix-neuf ans, à la maladie qui avait débuté chez lui par du parapsychisme à l'âge de quatorze ans.

Ces trois exemples suffiront à notre démonstration [1].

S'il n'est pas très commun, le *parapsychisme* se rencontre cependant dans nos écoles plus souvent qu'on ne se l'imagine, au début de l'adolescence. Seulement il échappe aux parents et aux maîtres parce qu'ils n'ont jamais dirigé de ce côté leurs investigations et parce que, l'eussent-ils connu, ils ne l'auraient pas pris au sérieux. On vient de voir que tout au contraire c'est quelque chose de très sérieux. La difficulté de le découvrir n'est pas une raison de s'en désintéresser, puisqu'il y va de l'existence même de nos

[1] Le lecteur, désireux d'en savoir davantage, trouvera encore cinq autres exemples dans l'article cité des *Archives de Psychologie*, l'un en particulier où le parapsychisme avait éclaté chez un garçon de treize ans, par un rêve autoscopique, que nous avons raconté au chapitre VI (le deuxième sujet), et qui devait mourir dix-huit mois après, à quinze ans et demi, d'une pleuro-pneumonie probablement greffée sur une diathèse tuberculeuse.

adolescents. On en aurait probablement sauvé quelques-uns si le mal obscur qui les minait avait été diagnostiqué assez tôt et si on lui avait appliqué à temps une hygiène générale et notamment une hygiène morale appropriée.

Quant au nom lui-même de *parapsychisme*, on pourrait évidemment l'étendre à d'autres territoires voisins, mais il nous a paru commode de nous en servir pour désigner et pour délimiter cette phase psychique dont nous avons essayé de prouver la réalité et qui serait dans plusieurs circonstances prémonitoire d'une grave maladie encore à l'état latent.

Cette maladie à craindre voisinerait, nous l'avons dit, avec la psychose ou la tuberculose. Elle serait peut-être incompatible avec l'hystérie. Du moins, dans les cas de parapsychisme que nous avons observés, nous n'avons jamais rencontré aucun des symptômes physiques de cette névrose (globe, rétrécissement, anesthésies, etc.). Nous n'y avons pas rencontré non plus la simulation ou le mensonge, qui sont si communs chez les hystériques.

CHAPITRE X

LES MAUVAISES HABITUDES

Dans les chapitres précédents nous avons passé en revue les variétés de la vie mentale des adolescents, les dissociations, illusions ou aberrations de cette vie mentale et les rapports qu'elle peut entretenir avec la maladie. Nous avons aussi indiqué les modifications qu'un type mental donné a subies à la suite d'un choc ou d'une vive émotion. Il nous faut maintenant examiner d'autres ravages exercés *au début de l'adolescence* par ce qu'il est convenu d'appeler les mauvaises habitudes scolaires. Ces habitudes-là, *lorsqu'elles ont été précoces et n'ont pas été réprimées*, se transforment en un besoin naturel qui tend à la diminution de l'individu normal ou même dans des cas graves à son anéantissement. Par bonheur, le puissant instinct de la conservation intervient dans la majorité des cas et il entre en lutte avec les puissances destructives antagonistes, en suscitant des regrets, des remords ou de sages réflexions suivies d'heureux effets. Mais trop

souvent aussi il arrive qu'un sentiment d'incurable faiblesse attriste outre mesure et bourrelle le jeune homme qui, conscient de son abaissement, voudrait se corriger et n'y parvient pas. Le désir intime qu'il éprouve alors d'être encouragé et dirigé n'ose pas se révéler ouvertement, mais quand l'occasion va au devant du désir, un soulagement immense se produit et de sérieuses améliorations se préparent. J'en pourrais fournir un nombre considérable d'exemples, mais je me bornerai à rappeler les trois suivants [1].

A., treize ans et demi, intelligence médiocre, n'ose pas s'adresser directement à moi ; il me fait demander par un condisciple s'il pourrait venir me voir un jour. — Pourquoi? — Il dit qu'il est très malade et désire vous parler. — Comprenant de quoi il s'agissait, je lui fixai un rendez-vous, et quoique je l'eusse mis à l'aise, il eut des troubles vaso-moteurs, un tremblement des jambes, de la dyspnée et une abondante transpiration. Il m'a fallu le calmer avant d'aborder le sujet de sa maladie et de lui donner les indications et les encouragements nécessaires.

B., treize ans, un peu bègue, regard fuyant, dur d'oreille en apparence, mais en réalité distrait, m'attend à la sortie de la classe, sous le prétexte d'une information quelconque, pour me parler de ses insuccès dans sa lutte de chaque jour contre de mauvaises habitudes, qui lui ont été communiquées à neuf ans

[1] Signalés dans une étude (en italien) que j'ai publiée en 1906 dans la *Rivista di Psicologia* de Cesare Ferrari, à Bologne.

déjà, par un garçon qui en avait treize et qui depuis est devenu tuberculeux. Jusqu'au départ de ce mauvais sujet, B. le fréquentait constamment sans penser à mal. J'allai aux informations auprès de la famille de B. et j'appris d'elle qu'il avait songé plusieurs fois à se suicider. C'est alors que je lui vins en aide et qu'en peu de semaines il fut complètement débarrassé de ses habitudes. Pour lui je recourus à la méthode curative de la persuasion et aussi à la réhabilitation physique, en lui prescrivant une bonne tenue du corps et en l'obligeant entre autres à regarder bien en face toutes les personnes à qui il s'adressait, à commencer par ses parents.

C., à qui par un excès de scrupule je n'avais pas parlé de ses mauvaises habitudes, lorsqu'il était mon élève à treize et à quatorze ans, m'écrivit dans la suite : « J'ai constamment souffert de ma bassesse et de l'impuissance de ma volonté. De là provenait en partie la timidité que j'avais au collège. Je tremblais sous vos regards que je sentais inquisiteurs et qui m'ont retenu quelquefois, mais pas toujours, dans le mal. Si à cette époque vous m'aviez parlé, je vous aurais tout raconté et j'aurais évité bien des chutes. Dans votre expression sévère je lisais la pitié que vous ressentiez cependant pour moi. Si vous m'aviez interrogé affectueusement, il est certain que je vous aurais dit toutes mes misères, mes chutes et les aspirations qui s'agitaient en moi. Je me souviens d'un jour où toute la classe était réunie dans la cour du collège

pour se faire photographier. Vous étiez derrière moi. J'avais endossé mon habit noir de première communion, vous avez passé la main sur mon épaule. Etait-ce un signe d'affection ou de compassion, ou vouliez-vous sentir la finesse du drap de mon habit? Je ne sais, mais je le pris pour un signe de sympathie et j'en fus profondément ému ; je tournai la tête, je cherchai votre regard, mais ne le rencontrai pas ; vos yeux étaient fixés sur l'appareil que le photographe préparait. A ce moment j'aurais aimé tout vous dire et je ne le fis pas. Je vous paraîtrai ridicule, mais je tenais à vous faire cette confession et ne croyez pas que ce soit par un effet de mon imagination exaltée, ce sont des choses qui restent imprégnées dans la mémoire d'un garçon de quatorze ans. Je me les rappelle comme si c'était hier et, en les écrivant, je ressens les mêmes impressions. Du reste mes chutes ont été beaucoup moins fréquentes, *depuis que je vous en ai parlé....* »

Pour la catégorie des vicieux qui éprouvent, comme B. et C., le besoin ardent de se raconter, le contact s'établira assez vite entre un maître qui a du doigté et son élève. Mais il en va différemment de ceux qui, tout en ressentant le même besoin, sont trop timides pour jamais se hasarder à demander du secours. Le A. de tout à l'heure était à la limite de ces cas extrêmes. Pour ceux-là, lorsqu'on sera sûr de son fait, il conviendra de marcher à leur rencontre et, comme bien souvent ils sont ou menteurs ou simulateurs, il sera prudent d'engager le premier entretien par une

série de questions qui se résumeraient dans la suivante : « Dites-vous toujours la vérité? » Cela les disposera merveilleusement, en piquant leur point d'honneur, à vous tenir au courant de leurs défaillances et à vous permettre d'agir avec adresse pour les amender ou pour les corriger.

Outre la dissimulation, on remarque chez les écoliers dont nous parlons une absence de fixation de leurs pensées, non pas que ces pensées soient nécessairement distraites, mais plutôt parce qu'elles restent assoupies ou dans un état passif qui les rend impropres à suivre un raisonnement pendant un temps suffisant et surtout à le pousser jusqu'au bout. De là provient un défaut d'assimilation qui explique de nombreux déficits dans le travail. A ce propos j'ai été curieux de faire quelques recherches, dans mes registres, sur les notes qui avaient été obtenues, pendant un semestre entier, pour cinq branches importantes par des garçons qui s'adonnaient au vice. Je transcris ici le tableau que j'en ai dressé, en y comprenant pour deux élèves étrangers à ma classe les notes qui m'ont été fournies par un de mes collègues. Rappelons aussi que la note maximum est de 6 pour chaque branche.

Pour bien saisir la portée de ce tableau, il faut observer d'abord que dans les moyennes générales les chiffres de latin et d'allemand sont inférieurs à ceux de géographie, et que le français et l'arithmétique occupent un rang intermédiaire. On ne serait pas

loin de la réalité en disant que l'élève du type moyen aurait 4 à 4 1/2 pour le français et l'arithmétique, 3 à 3 1/2 pour le latin et l'allemand, et 5 pour la géo-

Élèves	Signes caractéristiques	Début du vice ans	Observé à ans	Français	Latin	Allemand	Arithmétique	Géographie
1	Accès de tristesse . . .	12	13	4,89	4,88	3,12	3,90	2,80
2	Déprimé, endormi . .	12	13	3,80	3,22	2,85	5,50	2,80
3	Ereutophobie, tics . .	12	13 1/2	4,15	3,71	4,02	4,12	2,53
4	Inattentif, paresseux .	13	14	2,42	2,57	3,47	4,47	2,10
5	Sournois, mystérieux .	13	14 1/2	3,82	3,24	4,92	5,18	1,45
6	Sournois, dissimulateur, fugues.	11 1/2	13 1/2	3,80	3,96	2,52	4	3
7	Hallucinations (Fritz-Algar du ch. VIII). .	9	14 1/2	3,56	2,70	2,07	4,20	2,50
8	Prétentieux, susceptible	11	14	3,62	2,80	2	3,15	1,95
9	Ereutophobie, susceptible	11 1/2	12 1/2	3,42	2,60	3,62	2,90	1,80
10	Anémique	12	13 1/2	3,40	2,95	2,95	2,76	2,53
11	Timide, tics	12 1/2	14 1/2	4	2,55	2,25	5,95	3,03
12	Ereutophobie, phimosis	11 1/2	13 1/2	4,40	5,06	5,27	4,70	3,50
13	Bègue, sournois. . . .	9	13	3,65	1,84	3,33	4,92	4,73
14	Passif, arriéré.	13	14 1/2	3,68	2,88	1,70	3,94	2,70
15	Capricieux, vaniteux .	13	14	2,10	1,10	1,30	3,90	1,50
16	Intelligent, fatigué, tics	9	12 1/2	2,01	2,80	4,37	4,66	3,35
17	Lent, passif.	12	14	3,02	2,25	1,92	5,37	2,97
18	Intelligent, irritable .	11 1/2	14	4,50	3,40	3,50	5,10	4,10
19	Nerveux, fatigué . . .	13 1/2	15	2,58	3,16	2,90	4,90	3,25
20	Irritable, nerveux . . .	11 1/2	13 1/2	4,48	1,75	2,91	5,93	2,85
21	Lent, infantilisme. . .	11 1/2	13 1/2	3,43	1,31	0,89	4,80	3,15
22	Intelligent, tics	12	14	4,73	2,54	3,31	5,82	3,90
23	Infantilisme, niais . .	12	13 1/2	3,92	2,90	2,51	3,65	1,80
	Totaux. . . .	—	—	83,38	65,87	67,70	104,02	64,24
	Moyenne . . .	11 2/3	—	3,62	2,86	2,94	4,53	2,79

graphie. Or, ce qui frappe dans notre tableau, si l'on tient compte de cette observation, c'est la faiblesse de toutes les branches sauf une, mais très particulièrement la *faiblesse en géographie* où l'on obtient 2,8 au lieu de 5, tandis que l'*arithmétique n'est aucunement entamée.* D'où cette conclusion inattendue que l'élève de douze à quatorze ans qui serait fort en arithmétique et très faible en géographie serait à surveiller dans ses habitudes. Cela constituerait un *test psychique*. Bien entendu, ce test, pas plus qu'aucun autre, ne doit être considéré comme un critère infaillible, mais nous croyons pouvoir lui attribuer pour le moins autant de valeur qu'aux symptômes physiques généralement allégués comme révélateurs de mauvaises habitudes (yeux cernés, sueur froide des mains, frappement du front, etc.).

Mais d'où vient cette infériorité frappante en géographie et cette supériorité non moins frappante en arithmétique? Et y aurait-il en cela une connexion avec l'idée quelquefois émise que pour combattre les mauvais instincts il serait bon de faire le plus possible de mathématiques ?

La géographie fait appel à la réflexion sans doute, mais plus encore à la mémoire verbale et topographique. Dans nos pays, un moment vient, entre quatorze et quinze ans, où la mémoire des mots cède brusquement le pas au raisonnement abstrait : la première descend rapidement pendant que monte le second. Que se passe-t-il alors chez ceux qui ont de

mauvaises habitudes? C'est que, *mûris prématurément*, leur mémoire verbale et topographique a subi, avant l'âge, une grave dépression, dont elle ne se relèvera plus tard qu'au prix des plus grands efforts, sans qu'il y ait eu une compensation équivalente du côté du raisonnement, qui reste dans la norme, mais ne la dépasse pas.

Passons à l'examen des signes caractéristiques que nous avons indiqués en raccourci dans notre tableau. On les résumerait assez bien en disant que le jeune vicieux est ou bien ralenti et fatigué ou bien nerveux et irritable, qu'il est susceptible, sournois, assez souvent vaniteux, tiqueur, timide ou éreutophobe (craignant de rougir)[1].

Relativement à l'âge où débutent les mauvais instincts notre tableau est instructif. En négligeant les trois cas (sur 23) d'une extrême précocité, attribuables à une tare nerveuse ou à une coupable négligence de la part des parents, on peut dire que c'est *vers douze ans* — à cet âge qui marque le mieux la sortie de l'enfance et le début de l'adolescence, ainsi que le fait justement remarquer Claparède[2] — que l'on est le plus exposé à subir pour la première fois les mauvaises suggestions de son propre corps ou celles de ses camarades.

Ce serait donc à ce moment-là, qu'il conviendrait

[1] Pour l'éreutophobie et son rapport avec le vice dont nous parlons, voir Claparède, L'obsession de la rougeur, *Archives de Psychologie*, t. I, p. 307.

[2] Claparède, *Psychologie de l'Enfant*, 1909, p. 65.

de donner aux garçons des instructions sur les organes de la reproduction et sur les dangers dont ils peuvent être cause. Mais j'ai hâte d'ajouter que ce n'est là qu'une indication générale. Car, à mon sens, et je l'ai répété plus d'une fois à des pères de famille, il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à instituer, *à cet âge-là*, un enseignement collectif sur ces questions, auxquelles la majorité des écoliers est restée jusqu'alors assez indifférente. Il faut prendre garde aux intimités, plus étroites qu'auparavant, qu'on risquerait d'engendrer ainsi, indirectement, entre les vicieux, qu'il faudrait atteindre par des procédés plus efficaces, et les non vicieux dont l'attention serait forcément et très émotivement attirée vers des préoccupations sexuelles. Par contre, une initiation individuelle me paraît tout indiquée pour les contaminés, cela va de soi, et pour ceux qui le seraient facilement et qu'il s'agira de découvrir et de prémunir au moment propice.

Du reste, sans en méconnaître l'importance, il ne faut pas se laisser aller à l'exagération sur la fréquence et les suites des mauvaises habitudes. A en croire certains maîtres (qui ne sont pas de chez nous), la presque totalité des garçons de douze ans en seraient atteints. Mon expérience de plusieurs années est en désaccord avec un tel pessimisme et me donne à peine du 20 % de vicieux à cet âge-là, ce qui est encore évidemment une proportion très forte et que beaucoup ignorent, preuve en soit cette réponse d'un

de mes collègues que je renseignais à ce sujet sur un de ses élèves : « Je tâcherai de le surprendre en flagrant délit pour le faire renvoyer du collège! » Cette condamnation sommaire est bien simpliste et ne devrait s'appliquer qu'à un récidiviste dangereux pour ses camarades et incorrigible, un oiseau rare assurément. Et puis le condisciple n'est pas toujours le coupable, c'est très souvent un garçon rencontré en dehors des classes, ou un parent assez proche, principalement un cousin.

Il ne m'est pas possible de m'étendre ici sur la *cure psychique* des mauvaises habitudes. Elle différera passablement d'un sujet à un autre et sera d'autant plus radicale qu'il sera moins avancé en âge. De douze à quatorze ans le succès est presque assuré et il m'a suffi parfois alors de quelques paroles persuasives pour qu'on renonçât entièrement au vice. Plus tard on est obligé dans bien des cas de faire la part du feu, mais on obtient tout de même des résultats très appréciables et qui, dans des circonstances graves, ont pu sauver un adolescent de la tuberculose ou l'empêcher de se suicider.

Ainsi, tout paradoxal que cela puisse paraître, il vaudra mieux qu'un garçon ait subi de mauvaises influences déjà à douze ou à treize ans plutôt qu'à quinze, mais *à la condition expresse qu'il ait été, peu après, averti et corrigé.* Il sera alors mieux immunisé pour bien des années que l'adolescent qui se serait livré au vice à une époque où la sexualité, plus avan-

cée, est devenue plus perfide dans ses assauts et plus insinuante dans ses procédés. J'ai analysé très en détail un exemple typique de cette sexualité-là, auquel je renvoie le lecteur désireux de savoir jusqu'où peuvent aller les luttes épiques qui s'engagent entre une chair vicieuse et une conscience restée délicate. C'est le cas d'un jeune homme très doué, mais qui était déjà fort taré lorsqu'il se présenta chez moi, à seize ans, pour me prier de l'assister, un cas dont l'intérêt réside surtout dans le fait de présenter, sous la forme d'un grossissement pathologique, l'état d'âme d'un fort grand nombre d'adolescents aux prises avec d'ignobles passions qui leur font la guerre. On trouvera ce cas dans la troisième partie de ma *Psychologie de l'Adolescent* (extrait des *Archives de Psychologie*, 1909), sous ce titre : *L'Evolution mentale d'un dégénéré supérieur*.

Nous ne possédons aucune statistique des réactions produites par les mauvaises habitudes sur la mentalité des adolescents et nous ignorons l'importance de ce facteur dans l'arriération pédagogique, dans la fatigue et dans le surmenage. Mais nous devinons que cette importance n'est pas mince et cela semble ressortir assez clairement de notre tableau ci-dessus et des commentaires qu'il nous a inspirés. Aussi croyons-nous qu'il est du devoir d'un maître qui prend au sérieux ses fonctions — sauf à subir peut-être de ce fait des attaques injustifiées — de prémunir contre leur sensualité les adolescents dont il connaît les

mauvais penchants [1]. Il saura le faire avec tact, avec mesure, en évitant les exagérations pessimistes et surtout les réprimandes, qui resteraient sans effet utile. Plus d'un l'a déjà fait, nous aimons à le croire, et il aura reçu dans la suite une foule de témoignages de gratitude de ceux au bonheur desquels il a contribué en une large mesure.

[1] Cf. Förster, *L'école et le caractère*, Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1909, p. 60 et 61.

CHAPITRE XI

LES ADOLESCENTS QUI SE SUICIDENT

Il y a eu des suicides causés indirectement par les mauvaises habitudes, à cause de leur action déprimante sur le jeune homme qui avait à enregistrer de continuelles défaites d'une volonté impuissante. Alors contrarié dans ses aspirations vers un idéal inutilement entrevu, désorienté par l'ironie démoniaque dont il était le jouet, il a scruté sa nature et estimé qu'il valait mieux pour lui renoncer à une lutte stérile, que se heurter sans cesse aux mêmes obstacles. C'est le *suicide par dégoût de soi-même* et il ne manque pas d'austérité. Il n'est du reste pas très fréquent.

Un autre suicide, plus rare encore, et causé, lui aussi, par les mauvaises habitudes, c'est le *suicide par suggestion*. Je crois avoir été le premier, en 1906, à en signaler l'existence [1]. Un étudiant étranger, qui avait vingt ans, et qui était adonné au vice depuis de lon-

[1] Dans le *Journal de Psychologie*, de P. Janet et G. Dumas, Paris Alcan (3e année).

gues années, s'était si bien emparé de la personne d'un de ses camarades d'études qu'il avait pu exercer sur lui de honteuses séductions et l'avait réduit à un état de maigreur et d'affaiblissement extrêmes. Mais, sur le point d'être trahi par sa victime, il l'avait poussée par suggestion au suicide (par asphyxie) et *sa tentative criminelle avait presque abouti.* La victime ne revint à la vie qu'après des insufflations d'oxygène et un merveilleux concours de circonstances, puis elle se remit d'elle-même entre mes mains, par suite d'une de ces inférences subconscientes que l'organisme tient en réserve pour se défendre.

Mais ce ne sont point là les causes ordinaires des suicides d'adolescents. On les connaît : ce sont des échecs à des examens, de fâcheuses affaires de famille, des réprimandes sévères et d'autres contrariétés, qui provoquent une sourde irritation contre un milieu en désaccord avec ses propres sentiments [1]. Cela est vrai, mais il y a encore *autre chose*, car le nombre est légion des adolescents qui se trouvent dans une ou dans plusieurs de ces circonstances malheureuses et qui ne se suicident pas, même lorsqu'ils sont téméraires. Cet « autre chose » tient à la structure mentale du sujet et je crois pouvoir le démontrer péremptoirement, en parlant de quatre adolescents que j'ai bien connus et qui se sont suicidés. Pour trois d'entre eux je les avais signalés comme psychologiquement intéressants une ou plusieurs années avant d'avoir prévu

[1] Voir Proal, *Education et Suicide des Enfants,* Paris, Alcan, 1907.

leur suicide. Et pour le quatrième, il en aurait été vraisemblablement de même, si je l'avais eu pour élève.

L'un d'eux, H. S., qui se tua à dix-sept ans, d'un coup de revolver, le 31 décembre 1904, m'avait frappé *quatre ans auparavant*, à treize ans, par son degré peu commun de sensibilité et d'émotivité. Il avait de nombreuses synopsies, des associations symboliques pour les chiffres, des diagrammes (dont j'ai reproduit l'un, celui de la semaine, plus haut, chap. II, fig. 4) et des paramnésies consistant à *regoûter* et à *récrire* ce qu'il n'avait jamais goûté ni écrit. Le moment venu de gagner son pain, ce lui fut un crève-cœur, à cause de ses ambitions esthétiques ; il aurait aimé être riche et, comme il ne l'était pas, il se voyait forcé de *prendre sur le nécessaire pour se payer des leçons de chant*. D'un tempérament naturellement gai, il s'était laissé aller de plus en plus à des accès de noire tristesse. De par son instabilité cérébrale, c'était donc un prédestiné au suicide (qu'il avait dû plus d'une fois envisager) pour le jour où l'idée-force, qu'il nourrissait en lui, aurait reçu une excitation suffisante. De malheureuses circonstances de famille, la désunion de ses parents et leur ruine financière, firent jaillir l'étincelle. Ce fut un *suicide par mélancolie*.

Tout autre fut le suicide, à vingt et un ans, d'un dissocié, dont j'ai publié les autoscopies, remontant à bien des années en arrière, dans le tome I des *Archives de Psychologie* (en 1902) et ici, en abrégé, dans le chap. VII (premier cas). Il était parti un dimanche ma-

tin, le 10 juillet 1904, pour une promenade aux Sources du Coin (au mont Salève), avec deux amis de seize et dix-huit ans. Son intention était de revenir dîner à midi chez l'un de ses compagnons, où il avait été invité. Malheureusement ils se décidèrent à aller plus loin et à passer par l'endroit assez dangereux connu sous le nom de Roche-Pourrie. Mon jeune homme, disons X, y avait été conduit quelques années auparavant par un clubiste et y conduisait à son tour ses compagnons. Ceux-ci venaient de franchir le passage difficile ; X s'était assis un instant et leur avait crié : « Allez toujours, je vous suis ! » Que survint-il alors? Vertige, faux pas, éboulement?... Toujours est-il que les deux jeunes gens assistèrent de loin à la chute de 20 ou 30 mètres de leur camarade et que, tout bouleversés, ils s'attendaient à le trouver inanimé au bas des rochers. X respirait encore — c'était 10 h. $^1/_4$ — et, relevé plus tard tout en sang et dans un piteux état, il fut ramené, avec mille précautions, jusqu'à l'hôpital, où il expira le samedi suivant.

Cet accident s'expliquerait aisément par les circonstances que je viens de retracer. Toutefois il y a de grandes probabilités, selon moi, pour une autre explication.

On voudra bien relire plus haut (chap. VII) les phases curieuses du dédoublement de X, et celle-ci en particulier qui date du *8 août 1901 :*

Je me vis transporté au pied de la montagne et j'éprouvai la sensation que j'avais voulu me détruire et

que je m'étais précipité du haut d'un rocher. Mes membres étaient meurtris, brisés; je voyais et sentais mon sang couler et je m'affaiblissais. Je tenais à mourir et pourtant je le regrettais à cause de ma jeunesse, mais d'où vient cette continuelle tristesse? J'aimerais mieux mourir une fois pour toutes que de me sentir comme cela mourir si souvent...., etc.

Se sentir mourir *trois ans d'avance*, au bas d'un rocher, les membres meurtris et sanglants; éprouver cela, non une fois, mais fréquemment, dans des crises autoscopiques...., cela donne à réfléchir! Mais il y a plus :

Voilà bien des années que X avait dit à qui voulait l'entendre, et combien souvent à moi-même, qu'il mourrait à vingt et un ans. Pourquoi? je n'ai jamais pu le tirer au clair, mais la prophétie sur ce point encore devait, hélas, se réaliser. — Et par surcroît de coïncidence tragique, l'accident eut lieu le même jour et à la même heure (10 juillet, à 10 h. $^1/_4$ du matin) que celui où son père avait trouvé la mort dix-sept ans auparavant. X n'avait que quatre ans à ce moment-là; mais il avait conservé pour ce père, qu'il avait si peu connu, une douce affection et il se rendait au cimetière de temps à autre auprès de sa tombe où il pouvait lire et relire la date exacte du décès.

La mort et toujours la mort! Cette idée poursuivait X depuis longtemps et très particulièrement le jour de son accident au Salève. Cependant, quoiqu'il se soit vu et senti mourir lui-même dans ses autosco-

pies, il n'avait jamais été *dans la réalité* en présence de défunts.... jusqu'à l'avant-veille de sa chute mortelle! Son frère qu'il aimait beaucoup ayant subitement disparu — (il ne devait apprendre la mort de X que six mois plus tard, lorsqu'il revint à Genève, après une *sage* équipée, où il avait exercé le métier d'un pauvre journalier) — X avait été appelé le vendredi soir à Bellegarde pour une confrontation, et la vue de trois cadavres à la morgue l'avait considérablement ébranlé.

Enfin depuis un certain temps, X s'était enthousiasmé pour *le spiritisme et le magnétisme ;* il réussissait, d'après ce qu'il me racontait, à soulager les maux de plusieurs personnes et, malgré mes sérieux avertissements, il ne pouvait se persuader que c'était là une fatigue dangereuse, très suffisante pour donner une recrudescence à ses dissociations autoscopiques. Du reste une somnambule l'y poussait, comme je l'ai dit au chap. VII, et lui disait même, l'imprudente! que s'il était fatigué, c'est qu'il était prêt à changer d'enveloppe.

J'aurais ajouté, si j'en avais eu la place, quelques détails sur la moralité de X, qui était excellente, malgré de certaines apparences contraires, aux yeux du monde, car avec ses goûts précoces d'indépendance, on a soupçonné malicieusement chez lui une licence qui au fond n'a jamais existé. « Quand on n'a rien à se reprocher — c'est un témoignage qu'il se rendait à lui-même et il était sincère — on se moque du qu'en

dira-t-on ! » Et il s'en moquait en effet plus que de raison. Mais il avait un tempérament spécial, pas mal exalté, et avec cela une nature généreuse et *des dons d'artiste*.

De ce qui précède il me paraît résulter que l'accident du 10 juillet, où X devait trouver cette mort trop bien prophétisée, est imputable, sans avoir à forcer les termes, à une crise d'*autoscopie hystérique*. L'autoscopie s'emparait fréquemment de lui dans la *position assise*, or — détail à remarquer aussi — X était assis au moment de sa fatale glissade. En outre il avait eu les semaines précédentes diverses préoccupations et des émotions dont j'ai rappelé les principales.

Dans une conversation, la dernière que j'ai eue avec lui, une semaine environ avant l'accident, il me racontait que quelques jours auparavant il avait erré toute une nuit jusqu'à 3 heures du matin, avant de prendre une importante décision ; il me racontait aussi que plusieurs fois il s'était revu [en autoscopie], sans que son préservatif, consistant à vite jouer du violon, ait pu conjurer les crises.

Qu'on veuille bien rapprocher ces simples faits : anniversaire du 10 juillet (mort du père), conviction enracinée de devoir mourir lui-même à vingt et un ans, disparition d'un frère aimé, confrontation et vue de cadavres, dépense nerveuse considérable, consultation somnambulique, et l'on comprendra pourquoi ma première impression, lorsque j'appris la triste nou-

velle, est demeurée profondément ancrée en moi. Sauf l'éventualité d'un accident toujours possible à un endroit qui n'est pas sans danger, il me paraît très plausible que X s'est laissé glisser *inconsciemment* dans un rêve amené par les circonstances que j'ai relatées ; il était pour lors en extase et peut-être, puisqu'il y était sujet, en pleine hallucination autoscopique. Evidemment il n'avait pas été volontairement chercher la mort au Salève, mais il y avait été poussé malgré lui par son état crépusculaire.

Ziehen a observé que dans les états crépusculaires hystériques (Hysterische Dämmerzustände) les hallucinations s'entremêlent souvent avec la réalité et qu'elles s'enchaînent entre elles, à la façon d'un roman [1]. On aura compris que pour X le roman était bien proche parent de la réalité, ou que du moins il pouvait se superposer à une série de circonstances néfastes, toutes préparées, semblait-il, pour aboutir à une sanglante tragédie.

Le suicide de X sera donc classé parmi les plus pathologiques de tous les suicides, c'est un *suicide par autoscopie*.

Un autre suicide, en 1904 encore (le 2 septembre), est celui de ce Léon, dont j'ai retracé plus haut (chap. V) quelques « paramnésies à dates fixes » et que j'avais étudié en détail [2], *un an avant* qu'il s'ôtât la vie. Il faisait partie d'un petit cénacle d'adolescents raffinés

[1] Ziehen. *Die Geisteskrankheiten des Kindesalters*, t. II, p. 79.
[2] Dans les *Archives de Psychologie*, t. IV.

qui prenaient plaisir à verbiager sur des questions métaphysiques. On aurait pu occuper plus mal ses loisirs. Mais pourquoi faut-il que ce soient assez généralement des cerveaux fragiles, qui, dédaigneux des études scolaires, leur préfèrent les problèmes insolubles de la destinée, de la souffrance, de la liberté et du déterminisme, du retour éternel, etc., qu'ils résolvent volontiers par un pessimisme désespérant.

J'en ai connu *plusieurs* de cette espèce. Qu'on me permette ici une petite digression au sujet de l'un d'eux qui faillit se suicider, à seize ans, pour cause de pessimisme. Le soir il se rencontrait avec un ami qui partageait ses goûts, pour parler de Dieu, de la création, du fatalisme, de l'immortalité. Il m'écrivit, lorsqu'il me notifia son suicide avorté : « Nous nous comprenions parfaitement sans avoir besoin de nous expliquer à fond et nous subissions le découragement de tous ceux qui cherchent et n'arrivent à aucun résultat concluant. Pourquoi sommes-nous ici? que faisons-nous? où allons-nous? Pourquoi tous ces êtres, pourquoi sont-ils à telle place et à tel moment plutôt qu'à tels autres? Ah! quelles tristes heures que ces heures où tout nous paraissait teinté de noir! Non seulement nous excusions le suicide, mais nous trouvions que c'était le salut! La seule chose qui m'en ait écarté, c'est que *j'avais mes parents et quelques affections....* »

Voilà bien l'affaire! Lorsqu'un de ces sensitifs n'est pas entouré d'une très chaude affection qui se manifeste par des preuves éclatantes, vite il se croit

mésestimé. Et comme les prédestinés au suicide semblent plus que d'autres *rechercher* les occasions d'accomplir leur forfait, ils sont également enclins plus que d'autres à se sentir incompris et injustement traités. Ce fut aussi le cas pour Léon, qui ne rencontra pas toujours auprès de ses parents et amis les satisfactions sentimentales propres à opérer un renversement dans son aspiration croissante vers le néant.

Cette aspiration au néant était en Léon un produit, je ne dirai pas de mauvaises lectures, mais de lectures faites dans de déplorables conditions. Les œuvres bouddhiques, Hartmann, Leconte de Lisle, et plus que tous les autres Schopenhauer et Nietzsche ont contribué à détraquer ce cerveau impressionnable de seize et de dix-sept ans et l'ont exaspéré, en faisant luire devant ses yeux égarés un idéal chimérique et en l'entretenant dans un dédain aristocratique et féroce à l'endroit des vulgarités et de la médiocrité d'une position modeste. Il y avait en particulier un passage de Schopenhauer qu'il savait par cœur, depuis sept ou huit mois, — il l'avait transcrit dans son cahier de notes personnelles — et qu'il aimait à répéter dans le petit cénacle de ses intimes : « Bien différent de l'anéantissement de la volonté est l'anéantissement de son phénomène, de l'individu, je veux dire le suicide. Le suicide veut la vie : il n'est mécontent que des conditions dans lesquelles elle s'offre. En tuant le corps, ce n'est pas au vouloir-vivre qu'il renonce, c'est seulement au vivre. »

Léon n'en restait pas d'ailleurs à ce seul passage. Il connaissait à fond ses auteurs ; il pensait que si l'on vit, c'est par routine, instinct et habitude, que la vie était un contrat auquel on se serait engagé par surprise, mais sans y avoir réellement acquiescé et que par conséquent il pouvait être rompu aussitôt qu'on en souffrait. De plus en plus il s'enfonçait dans un solipsisme sentimental, hyperesthésiait son moi et devenait indifférent à toutes les autres créatures. Lorsque donc il apprit qu'il avait échoué à ses examens, c'était un résultat escompté d'avance, et froidement il alla acheter le revolver avec lequel il se tua quelques heures après, à dix-sept ans ! N'ai-je pas raison d'appeler cela un *suicide par intoxication philosophique.*

Le dernier suicide que j'aie à retracer ici est celui d'un adolescent — appelons-le Victor — qui se tua d'un coup de revolver le 22 novembre 1906. Il avait à peine dix-huit ans et son existence n'avait pas été en butte à de très sérieuses difficultés. Ce n'était pas un raffiné qui se fût, comme Léon, épuisé par la méditation, ou, comme X, par l'étude et la pratique du magnétisme, ou qui eût, comme H. S., assisté à la déconfiture morale et matérielle de son père et de sa mère. Mais il avait ceci de commun avec eux tous qu'en premier lieu il avait le tempérament d'un artiste et qu'en second lieu, et conséquemment, il était doué d'une sensibilité à fleur de peau. Il s'était imaginé que ses parents, parce qu'ils avaient à le reprendre assez fréquemment pour sa nonchalance ou pour d'autres pec-

cadilles, ne l'aimaient pas autant que ses sœurs. Se croyant frustré de sa part légitime, il cherchait consolation chez des amis, dont quelques-uns l'accueillaient avec un empressement pour le moins maladroit et exagéré ; là il pouvait conter ses prétendues petites misères ou donner satisfaction à ses *goûts de musicien* légèrement exalté. Comme ceux qui ont l'enthousiasme facile, il ne réagissait pas assez contre des impulsions venues du dedans ou entretenues du dehors par une source étrangère, et tandis qu'il savait être très aimable et complaisant, il se laissait, en d'autres occasions, emporter par l'un des côtés de son caractère où la susceptibilité coudoyait la violence.

Etant écolier, et jusque vers seize ou dix-sept ans où il sut davantage se contenir, Victor, avec son caractère vif, entremêlé de jalousie et d'espièglerie, avec ses yeux profonds et malicieux qui semblaient absorber la pensée de l'interlocuteur pour y répondre sous une forme plus ou moins déviée, pouvant aller jusqu'à la finesse lorsqu'il avait à se disculper, Victor, disions-nous, était considéré comme un élève, non pas méchant, mais facilement distrait et paresseux. Aussi comprend-on que ses maîtres et encore plus ses parents auraient cru manquer au plus élémentaire de leurs devoirs s'ils ne s'étaient appliqués à lutter contre les tendances d'une nature un peu fruste, pour y substituer une solide éducation de la conscience. Cette conscience, combien souvent elle est désemparée à notre époque, lorsqu'après une enfance où tout sou-

riait, le jeune homme se voit presque sans transition aux prises avec les contingences de la réalité et incapable de faire face à une tâche dont il n'entrevoyait pas les difficultés. Une crise de désespoir alors s'empare de lui, qui peut le conduire jusqu'au suicide.

Ce que nous faisons là est conforme à une bonne logique. Seulement il y a une autre logique, qui touche davantage aux sentiments et moins aux raisonnements. Ce n'est plus celle des philosophes précoces, c'est celle des jeunes cerveaux d'artistes et de poètes, qui demeurent pour la plupart d'entre nous de grands inconnus, pour lesquels il faudrait une culture spéciale et appropriée, faite de patience, de douceur persuasive et d'encouragements.

Victor, presque aveugle sur les déficits qu'on lui reprochait, en faisait rejaillir inconsciemment la responsabilité sur son entourage. Pour une fois ou deux que sa propre justification était fondée, son être intérieur, qui aurait eu bien des choses à se reprocher s'il ne s'était pas cristallisé de façon à repousser sur autrui ce qui en aurait altéré la transparence, entrait en révolte ouverte, et *protestait* au nom des principes élevés qui y sommeillaient dans la vie habituelle, mais qui n'en ressortaient que mieux, dans les moments plus ou moins éphémères de solitude et de dissociation mentale.

Cette dissociation, peu apparente et peu remarquée, n'était que trop réelle et je n'en donnerai pour

preuve, sans parler de certains tics des yeux et des épaules auxquels Victor était sujet, que ce fait capital, qui avait fort attiré l'attention des camarades avec qui il faisait route, qu'à tout instant, en pleine conversation, il articulait une phrase qu'il n'achevait pas et qui n'avait rien de commun avec ce qu'on disait. Ajoutons qu'il appartenait à un milieu religieux et que lui-même l'était à un haut degré. Son instruction dans ce domaine, confiée à un pasteur de son choix qu'il aimait et dont il parlait avec admiration, n'avait pu que fortifier en lui des sentiments innés, remontant par une lignée de plusieurs générations jusqu'au vieil huguenotisme hollandais, où le point d'honneur était fort développé et où l'on ne transigeait pas avec ses convictions.

Malheureusement ce qui pour presque tous les humains aurait constitué une valeur et une force de tout premier ordre, opéra dans le cas particulier en sens inverse et contribua pour sa part — c'est du moins mon opinion — à la dislocation des centres nerveux. Pour les sensitifs en effet, il n'est pas rare qu'une faute de quelque gravité, un mensonge par exemple qui n'a pas été avoué, leur pèse d'un poids terrible et par une curieuse réaction leur fasse prendre en grippe la personne à qui ils ont menti. J'en ai été témoin entre autres pour un garçon de quinze ans très nerveux et qui, après quatre mois de sourde et inexplicable rancune, vint de lui-même s'excuser auprès de moi et se décharger en quelque sorte d'un mensonge

que j'ignorais et à cause duquel il avait honte de me regarder en face.

Alors que sera-ce si la personne que l'on a offensée plus d'une fois vient à vous soupçonner ou à vous accuser, par inadvertance, d'un acte coupable dont vous êtes innocent? La conscience, pas nécessairement scrupuleuse dans les mille détails de la vie quotidienne, est cette fois-ci outrée du prétendu viol qu'elle se représente lui avoir été fait; elle cherche à épurer son cristal de toute la boue dont elle aurait pu être salie.

Or Victor était une conscience! A la suite d'une infraction, amenée par un entraînement dont il n'était pas responsable et que motivait une simple jouissance artistique, mais qui d'après les apparences se serait prêtée à une autre explication, il fut comme de juste blâmé d'importance. Le lendemain encore, sous l'empire du trouble causé par cette aventure, il se coucha sans souper et resta ainsi à jeun, sauf une tasse de chocolat vite avalée au sortir du lit, pendant les vingt et quelques heures qui précédèrent son suicide, vers 10 heures du matin. Toutes les fatalités s'étaient liguées contre ce pauvre enfant; on sait en effet que pour les psychasthéniques le malaise est plus aigu le matin que le soir et que le jeûne tend à l'exalter.

Avant de s'ôter la vie, il avait écrit au crayon et d'une écriture qui dénote le calme le plus complet, sur un chiffon de papier, avec la suscription « A mes parents », ce billet déchirant, où il est fait allusion à

un frère aîné, mort huit ans auparavant et au même âge que lui, d'une maladie de cœur :

« Chers parents,

« Pardonnez-moi mon acte. Mais je n'ai plus rien à « faire dans ce monde. Vous savez pourquoi. Vivant « j'ai dit non. Mort je dis non. Je vais rejoindre mon « frère. Mes deux sœurs sont là, auprès de vous, pour « calmer vos chagrins et resteront, je l'espère, pour « soigner votre vieillesse.

« A Dieu ! ».

N'y a-t-il pas dans ces paroles suprêmes, si fortement condensées, et où la signature est remplacée par ce touchant A Dieu ! en deux mots, toute une sublime révélation d'un état d'âme, et n'y reconnaîtra-t-on pas l'être intime dont je m'efforce, malgré qu'il m'en coûte, de dégager le portrait aussi fidèle que possible, heureux que je suis d'ailleurs de lui rendre ce faible et sincère témoignage d'affection posthume.

De loin en loin, et pour des motifs moins graves, quoique analogues à ceux que j'ai retracés, Victor avait laissé entendre à quelques familiers ses intentions, mais on n'y avait pas cru, puisque même un de ses camarades lui avait confié, sans aucune arrière-pensée, un pistolet flobert pour les soirs où il rentrait tard de ses répétitions de chant. Ce n'est pas avec une arme pareille qu'il se serait porté un coup mortel, mais évidemment on ne la lui aurait pas remise si l'on

avait eu à redouter une autosuggestion. Ce qui avait risqué d'arriver dans le passé se serait probablement réalisé dans l'avenir, tellement chez Victor l'idée-force de suicide faisait corps avec la non-satisfaction des poussées les plus profondes d'un idéal où se mélangeaient dans une puissante synthèse des aspirations morales, esthétiques et religieuses.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on assiste impuissant à la consommation de drames aussi poignants, une question se pose qui réclame sa solution : Comment élever notre jeunesse subnormale ou submorale, dont les représentants ne peuvent qu'augmenter, du haut en bas de l'échelle sociale, à notre époque de surmenage mondain ? De quels soins entendus et assidus ne devons-nous pas entourer cette jeunesse ? Certes on ne se serait pas douté que de nos jours, comme aux temps glorieux des martyrs, un tout jeune homme se donnerait la mort *par protestation de conscience !*

Et ce cas-là de suicide ne doit pas être considéré comme unique en son genre. Il n'y a pas longtemps, j'ai eu à intervenir activement auprès d'un garçon de quartorze ans, un dissocié encore, comme je le dirai tout à l'heure, et chez qui la conscience *protestait* aussi, mais pour d'autres raisons que chez Victor. Ce garçon était l'esclave insoumis et récalcitrant de ses mauvaises habitudes et il avait dit à ses camarades, sans leur en expliquer le pourquoi, qu'*il avait l'intention de se tuer* en se plaçant devant un train en marche. Mis au courant de ce sinistre projet, je

m'entretins à diverses reprises avec ce malheureux. La chaîne de ses raisonnements prouve qu'il s'agissait bien pour lui d'un « suicide par protestation de conscience » plus encore que d'un « suicide par dégoût de soi-même » ; je conserve autant que possible, quoique en les résumant, ses propres expressions : « Le mal s'est trompé en s'établissant en moi et, puisque je n'arrive pas à le chasser, *je dois me supprimer*. Vous m'affirmez qu'à côté des défaites il peut y avoir aussi des victoires. Alors je veux admettre que mon intelligence, née à notre course de jeudi dernier (*sic*), se séparera nettement de l'instinct mélangé avec ma personne, mais il faut qu'elle triomphe. Ce triomphe nécessaire, ce n'est pas pour moi une vision, car je ne suis pas visuel, mais un sentiment général intense quoique inexprimable. Je le répète, il faut que cela aille à droite ou à gauche. »

Je disais que ce garçon est un dissocié, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'être intelligent. Sa dissociation se reconnaît à divers symptômes : Il a de la dépersonnalisation lorsque, pendant qu'il pense, son corps lui produit l'impression d'être extrêmement léger, en quelque sorte gazeux et comme enveloppé d'un voile ; il a des hallucinations visuelles et kinétiques lorsque, par exemple, sa tasse à déjeuner, remplie de son contenu, se met à danser devant ses yeux et que, voulant la retenir, il n'y parvient pas ; il a des tics, un tremblement de la jambe droite et un contact presque constant des doigts avec les lèvres pour mouiller un

objet avant de le toucher ; la sensation du velours ou de la peau de mouton lui est désagréable et lui donne un tel frisson que pour l'éviter il se laisse pousser les ongles très longs ; il a des hyperesthésies, au genou droit en particulier où un léger attouchement lui occasionne une vive douleur accompagnée d'une petite jouissance ; certaines odeurs, qui ne sont pas sans rapport avec ses mauvaises habitudes, celle de l'ail ou celle des « œufs un peu faits », exercent sur lui une attraction irrésistible.

On comprend qu'il eût été périlleux d'abandonner à lui-même un pareil tempérament et que j'aie continué à le suivre discrètement dans ses ruminations maladives. Au fond, c'est une question de conscience qu'il se pose encore à présent, mais sous une autre forme, dans ses moments de réflexion. *Pour détruire le mal*, il ne se détruira plus lui-même (le lecteur avisé devinera sans doute là un effet de nos entretiens) ; mais il ressent désormais un impérieux désir, quand bien même il n'arriverait pas à triompher complètement de ses mauvaises habitudes, de venir en aide à d'autres jeunes gens, dès qu'il en aura l'occasion. Il éprouve néanmoins encore un malaise indéfinissable jusqu'à ce qu'il soit mieux assuré de son triomphe sur ses instincts.

De ce que nous venons de dire sur l'état mental des adolescents qui se suicident ou qui sont portés à se suicider nous pouvons tirer d'importantes conséquences d'ordre théorique et pratique. Je les résumerai en quelques paragraphes :

1° Ces adolescents sont dans leur immense majorité des sujets *dignes de sympathie et psychologiquement intéressants*. Apprenons à les connaître, afin de dépister en eux et de terrasser l'ennemi subtil et perfide qu'ils y entretiennent.

2° Presque tous sont des *sensoriels*, littérairement ou artistiquement doués ; par nature ils sont des amateurs de musique ou de poésie. Plusieurs, pour satisfaire leurs ambitions esthétiques, se sont épuisés, soit par inanition comme H. S., soit par des veillées philosophiques comme Léon, ou spirito-magnétiques, comme X.

3° Leurs goûts raffinés et dispendieux, leurs plans grandioses, leurs scrupules exagérés, et d'une façon générale *la hauteur vertigineuse où ils placent leur idéal*, les inclinent au pessimisme et à la révolte contre les contingences d'une situation modeste ou contre la tyrannie de leurs instincts.

4° Pour combler le vide de leur cœur, *ils ont besoin de respirer constamment dans la sereine atmosphère de la concorde et de l'amitié*. Un mot acerbe, un regard moqueur, un air maussade, un ton rogue les blessent jusqu'à la moelle.

5° A elles seules ces constatations révèlent une hérédité plus ou moins lourde. Il faut y ajouter les *responsabilités de l'environnement familial* — connexes en une certaine mesure de l'hérédité transmise — et sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire ; je n'en signalerai qu'une seule : La chasse aux premières places

à laquelle des parents inconsidérés poussent leurs fils, dès leurs années de collège (et fût-ce au prix des comparaisons ou des humiliations les plus dures), exerce une influence particulièrement néfaste et irritante sur des adolescents nerveusement fatigués. Est-ce à dire qu'il faille revendiquer pour eux une éducation édulcorée? Aucunement. Il y aura même avantage à les diriger avec fermeté; seulement à la fermeté on joindra l'amour, en se rappelant que les prédisposés au suicide doivent souffrir plus que personne de la crise mégalomaniaque de la puberté [1]. N'allons pas exacerber cette crise par de sottes exigences ou par des propos maladroits.

[1] Sur cette crise, voir Rodolfo Senet, *Periodo de Megalomania* dans les *Archivos de Criminologia*, ano I, Buenos-Aires, 1902.

CHAPITRE XII

UN MOT POUR FINIR

Ce mot, c'est que la vie mentale de l'adolescent ne suit pas une ligne uniforme. On l'a bien vu par les documents dont nous avons émaillé ce petit volume et qui en font le principal intérêt. Nous ne prétendons pas par là contester qu'à chaque année de l'adolescence ne corresponde *en gros* une mentalité spéciale. Stanley Hall s'est même ingénié à retrouver dans les diverses étapes de l'évolution individuelle une reproduction exacte des phases par lesquelles a dû passer dans son ensemble la race humaine : l'ontogénèse reproduirait fidèlement la phylogénèse.

Mais à supposer que ce point de vue correspondît à la réalité, on ne peut se refuser à admettre qu'aussi haut que nous puissions remonter vers les origines de l'humanité, d'infinies variétés devaient distinguer déjà la pensée, non seulement de telle ou telle race, mais aussi de telle ou telle personnalité d'une race donnée, et que cette pensée réagissait très différemment vis-

à-vis de son milieu. Il en est de même encore de nos jours pour l'évolution graduelle des individus et principalement au moment de l'enfance et de l'adolescence.

Rien sans doute ne m'empêche de considérer comme normal un type moyen d'adolescent, qui soit conforme à un équilibre établi d'après des acquis séculaires. Mais ce type moyen est une pure convention, qui ne correspond à aucun sujet pris isolément. Si donc la vie mentale de l'adolescent suit une direction générale qu'on peut jusqu'à un certain point conjecturer, elle n'en est pas moins soumise à des oscillations d'amplitudes très inégales et parfois si brusques qu'il en résulte une déviation durable et imprévue.

D'ailleurs les nombreuses modalités de la pensée, ses procédés habituels ou intermittents, les apports bons et mauvais que lui fournit le domaine affectif, toutes choses que nous avons essayé d'analyser dans cet ouvrage, paraissent indiquer que l'on devrait *individualiser* davantage l'éducation et aussi l'instruction, mais sans rien sacrifier pour cela de l'union et de la solidarité intelligentes qui de plus en plus assureront et consolideront les bases des nations fortes.

Cette idée d'individualiser l'enseignement n'est pas impraticable. Elle n'est pas d'aujourd'hui et je me rappelle que, du temps où nous étions collégiens et alors que nous revenions, à pied, de nos excursions botaniques, par de longues routes, aujourd'hui sillonnées de tramways, Adolphe Tschumi, le futur auteur

de *Routine et Progrès*, me la développait très savamment, pour l'âge de seize à dix-sept ans qu'il avait alors. La même idée sera reprise à présent par la pédologie et finira probablement par s'implanter. En attendant, ne conviendrait-il pas d'introduire, dans tous nos établissements d'instruction secondaire, une petite réforme qui consisterait à établir entre les branches d'études un *système de compensations* ? On ne retiendrait plus jamais pour une ou deux branches d'études faibles, et on ne refuserait pas un certificat de capacité à un élève qui serait suffisamment fort dans les autres branches et dont les moyennes générales dépasseraient les $^2/_3$ ou les $^3/_4$ du maximum total. Car enfin, si j'ai un trou à l'endroit des mathématiques et une bosse à l'endroit des langues, ou bien si c'est l'inverse, ma valeur intellectuelle n'en sera pas, de ce seul fait, sensiblement modifiée en mal. Il se pourrait même qu'elle en fût augmentée.

INDEX DES NOMS

Auerbach, 36.
Binet, 5.
Claparède, 4, 210.
Descartes, 76.
Dumas, 215.
Egger, 76.
Ferrari, 4, 111, 115, 204.
Flournoy, 25, 42, 149, 171, 192.
Fœrster, 214.
Galton, 45, 48.
Grasset, 107, 131.
Guex, 1, 4.
Hall, 236.
Heymans, 119.
Janet, 197, 215.
Jenny-Azaéla, 192.
Leroy, 99.
Luys, 160.
Maupassant, 132.
Mercante, 77.
Mercier, 3.
Monnier, 2.
Murisier, 156, 159.
Musset, 131.
Proal, 216.
Ribot, 161.
Saint-Paul, 75, 85, 88, 95.
Senet, 235.
Smith (Hélène), 149, 192.
Sollier, 131.
Tschumi, 237.
Ziehen, 222.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

Chapitre premier. — La pensée de l'adolescent. . . . 5

Chap. II. — Les principales synopsies 15

Les personnifications 16

L'audition colorée. 22

Les diagrammes (fig. 1 à 4) 31

Chap. III. — Les synopsies rares 35

Synopsies de Rodolphe Moine (fig. 5) 35

Synopsies de Pierre Lefort (fig. 6 à 12) 45

Synopsies de Jules Pradel (fig. 13 à 18). 63

Chap. IV. — Le langage intérieur (fig. 19 à 22) 75

Chap. V. — Les paramnésies 98

La paramnésie à dates fixes (fig. 23) 103

La paramnésie kinétique 111

La paramnésie négative 114

La paramnésie à images renversées (fig. 24 et 25) . . 115

Chap. VI. — La dissociation mentale 121

Extases 122

Autoscopies 123

Rêves autoscopiques. 126

Guides hallucinatoires 132

Chap. VII. — Les hallucinations complexes 137

Premier cas 137

Deuxième cas (fig. 26 et 27) 147

Chap. VIII. — Les personnalités multiples (fig. 28 à 30) 166

Chap. IX. — Le parapsychisme 197

Chap. X. — Les mauvaises habitudes 203

Chap. XI. — Les adolescents qui se suicident 215

Chap. XII. — Un mot pour finir 236

Index des noms 239

155.5
L547V
Lemaitre
La vie mentale de l'adolescent et ses
anomalies

